



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

KONINKLIJKE BIBLIOTHEEK



1447 2093

Digitized by Google

XIV

3^e classe. Bonnes Marques.

P R I X
DE DILIGENCE
ET
D'APPLICATION

Remporté

D^r par de Wal.

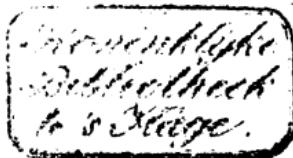
à

l'Institut

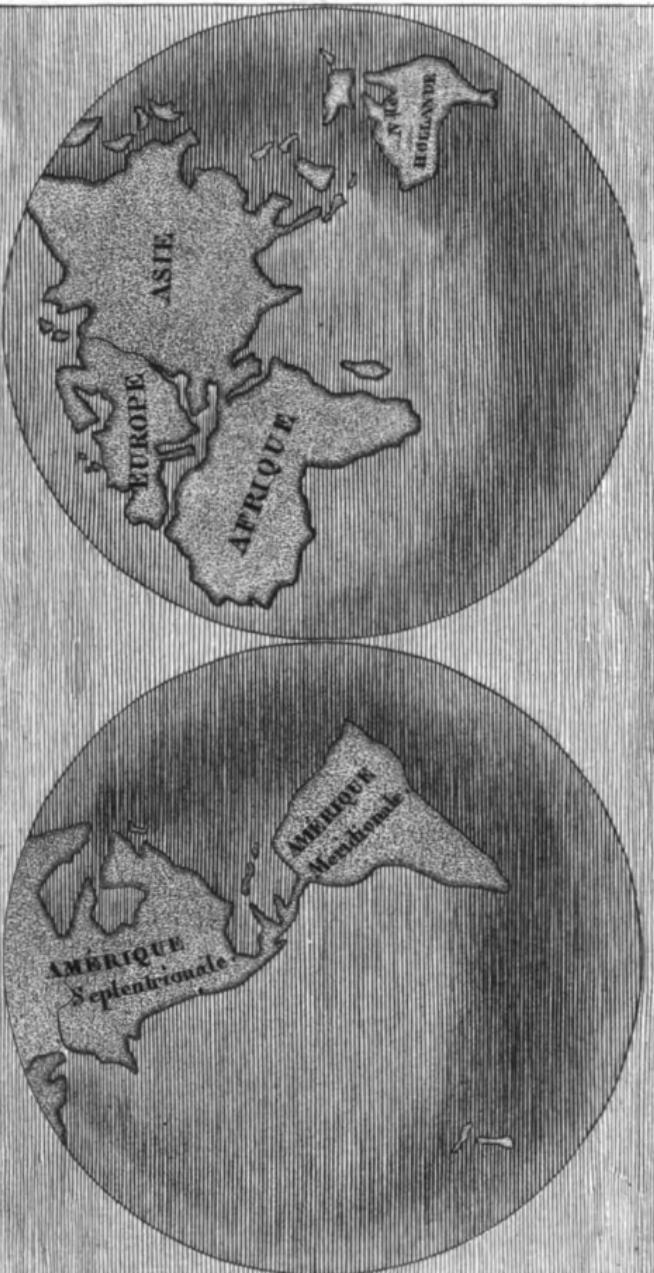
de

T. S. HOEKZEMA.

Groningue le 1 Juillet 1826.



LES DEUX HÉMISPÈRES ou CÔTÉS DE LA TERRE.



PETIT
VOYAGE
AUTOUR DU MONDE ;
OUVRAGE AMUSANT,
PROPRE A PRÉPARER LES ENFANS A L'ÉTUDE
DE LA GÉOGRAPHIE ;
PAR PIERRE BLANCHARD.

QUATRIÈME ÉDITION,
ORNÉE DE SIX GRAVURES.

PARIS,
A LA LIBRAIRIE
DE L'ENFANCE ET DE LA JEUNESSE,
CHEZ PIERRE BLANCHARD,
Galerie Montesquieu, n° 1, au premier.

1824.

**IMPRIMERIE DE CASIMIR,
RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, N° 12.**

AVERTISSEMENT.

CET ouvrage est destiné aux jeunes enfants, et doit leur faciliter l'étude de la géographie. Je le crois nécessaire. En général, on ne fait pas assez attention que les livres élémentaires sont écrits avec une concision, qui a sans doute son mérite, mais qui ne dit rien à l'imagination des enfants ; et quand leur imagination reste inactive, il est assez rare que leur esprit s'occupe. L'étude de la géographie devrait être une étude agréable ; elle apprend mille choses curieuses, étonnantes, et surtout nouvelles pour l'élève ; mais la plupart des auteurs ont trouvé le moyen d'en faire une étude aride et rebu-

tante : leurs livres ne se composent que d'une suite de notices sèches , tout au plus propres à indiquer les lieux ; ce n'est qu'une triste nomenclature : ils vous apprennent que Paris , Londres , Moscou et Pékin , sont de grandes villes , riches et bien peuplées ; mais voilà tout. Demandez à l'enfant , après cela , quelle idée il se fait de ces villes et de leurs habitans , et vous verrez combien peu il a profité d'une étude qui coûte tant à sa malheureuse mémoire. Je ne veux pas faire le procès à ces livres ; ils sont utiles comme les cartes , mais ils n'amusent pas plus , et ne donnent pas une idée plus claire de la terre et de ses peuples. Il est bon de les faire apprendre par cœur ; mais en même temps il est essentiel de faire lire avec soin quelque livre qui donne plus de détails sur les mœurs ,

les climats et les productions particulières de chaque pays. C'est dans cette intention que j'ai composé ce petit ouvrage. Il sera également propre à préparer à l'étude de la géographie ; car l'élève qui a déjà une connaissance de la science qu'on veut lui faire étudier, y doit naturellement faire plus de progrès, et trouver moins de difficulté que celui à qui elle est totalement étrangère.

PETIT VOYAGE AUTOUR DU MONDE.

APPROCHÉZ, Félix ; venez aussi, ma chère Félicie ; placez-vous à mes côtés sur ces deux sièges. Maintenant que vous voilà presque de grandes personnes, il est bon que vous connaissiez le monde ; j'ai envie de vous faire faire un voyage, mais un grand voyage : il s'agit de faire le tour de la terre. Ne vous effrayez point cependant ; cette entreprise ne sera pas très-périlleuse pour nous ; nous ne nous embarquerons point ; nous resterons assis devant cette table, et nous nous contenterons de regarder ces grandes cartes gravées où l'on a marqué le cours des fleuves et la situation des divers pays. Cela, je vous assure, sera fort amusant pour vous. Vous apprendrez qu'il y a une multitude de peuples différents qui couvrent la surface de la terre ;

que les uns sont blancs , les autres noirs , d'autres cuivrés , olivâtres ; vous saurez qu'il y a des climats beaucoup plus chauds que le nôtre , et qu'il y en a de si froids , que la terre y est continuellement couverte de neige et de glace ; vous serez bien plus étonnés quand vous saurez qu'il y a des pays où il fait jour pendant six mois de suite , et où la nuit est aussi longue. Nous nous instruirons de toutes ces choses curieuses en étudiant la *géographie*.

La *géographie* , comme vous voyez , est la science qui nous fait connaître la terre et ses habitans : c'est ce que veut dire son nom , composé de deux mots grecs , qui , réunis , signifient *description de la terre*. Nous n'allons pas cependant encore faire une étude sérieuse de cette science ; je ne veux aujourd'hui que vous donner des notions qui , un peu plus tard , vous la rendront plus facile à acquérir. Je ne vous ai appelés auprès de moi que pour nous amuser ensemble ; tâchons seulement de tirer quelque utilité de cet amusement ; ce sera autant de gagné ,

DIEU,

CRÉATEUR DU MONDE.

Mes chers enfans, avant d'aller plus loin, remarquons que cette terre où nous vivons, ce ciel immense que nous admirons, ce soleil qui lance sans fin des flots de lumière et de feu, cette multitude innombrable d'étoiles semées dans le firmament, que l'univers enfin et tout ce qui existe, est l'ouvrage de Dieu. Tout vient de lui, et tout doit y retourner; c'est de lui que nous tenons la vie, et c'est à lui que nous devons rapporter chaque minute de notre existence. Ainsi, mes chers enfans, que chacune des merveilles de la création ne se présente à nos yeux que pour exciter dans nos cœurs des sentimens de reconnaissance et de religion.

L'UNIVERS.

LA terre , qui nous paraît si grosse , n'est cependant qu'une bien petite partie de ce qui existe : elle n'est dans l'immense étendue de l'univers , qu'une petite étoile , comme toutes celles que nous voyons. Cela vous étonne ; vous ne pouvez concevoir que ces faibles lumières qui brillent au firmament pendant la nuit , soient en effet d'une grosseur égale à celle de la terre ; que dis-je ? la terre est d'une petitesse considérable comparée à la plupart des étoiles. Je vous effraierais si je vous disais quelle est la grosseur du soleil : il est un million trois cent mille fois plus gros que la terre. Votre imagination n'ira jamais jusqu'à vous présenter une idée de cette extrême différence , et votre jeune intelligence ne saisit peut-être seulement pas le quart de ce que je vous dis. C'est l'ensemble de toutes ces étoiles , du

soleil et de la terre , que l'on désigne sous le nom d'*Univers*.

Je voudrais bien vous expliquer ce que c'est qu'*étoiles fixes et planètes* , mais je crois qu'il faut remettre cette explication à un autre temps : vous êtes encore trop jeunes.

Nous ne pouvons cependant pas quitter le soleil sans en dire un mot.

LE SOLEIL.

Le soleil est un globe placé au centre du monde , pour répandre autour de lui la lumière et la chaleur. Il est probable que ce globe est le feu même , ou une matière continuellement enflammée. Nous sentons d'ici sa chaleur bienfaisante ; elle est nécessaire à notre existence , et réjouit toute la nature.

Comme cet astre , le roi du firmament , paraît chaque matin d'un côté du ciel , s'élève lentement , poursuit sa course et va disparaître du côté opposé à celui où il s'est levé , vous devez croire qu'en effet il fait

le tour de la terre. En cela vos yeux vous trompent : le soleil reste à la même place ; c'est la terre qui tourne sur elle-même en vingt-quatre heures, comme je vais vous l'expliquer tout à l'heure.

Le soleil est tout-à-fait rond, comme une boule. A l'aide de lunettes, on a découvert des taches sur ce corps si brillant, et ces taches ont fait remarquer qu'il tourne aussi sur lui-même. Ces taches s'aperçoivent d'abord à une extrémité de cet astre, s'avancent, se voient ensuite à l'autre extrémité, et disparaissent derrière pour reparaître de nouveau quelque temps après. On a observé que, pour revenir au point d'où elles sont parties, il leur faut vingt-sept jours, temps par conséquent nécessaire au soleil pour faire un tour complet sur lui-même.

Mais à quel éloignement est-il de nous, cet astre qui nous donne une lumière si vive, et dont nous supportons quelquefois avec peine la chaleur ? Cet éloignement est si considérable, que nous pouvons à peine nous en former une idée : il

est à plus de trente-quatre millions de lieues de la terre.

LA LUNE.

Et la lune ? il faut bien la saluer aussi en passant. Elle nous éclaire pendant les nuits , mais d'une lumière faible et douce qui s'accorde avec le repos des habitans de la terre. N'allez pas croire cependant que cette lumière lui appartienne , et qu'elle nous éclaire par elle-même comme fait le soleil. Non , sa lumière ne vient point d'elle , elle la reçoit du soleil , et nous la renvoie précisément comme ce mur , exposé au midi , nous renvoie les rayons qui l'éclairent.

La lune vous paraît presque aussi grosse que le soleil, et surtout bien plus grosse que les étoiles. C'est une erreur , qui vient de ce qu'elle est beaucoup plus rapprochée de nous que ces astres : il n'y a pas une étoile qui ne soit , au contraire , d'un volume bien plus considérable que le sien. Figurez-vous qu'elle est cinquante fois plus pe-

tite que la terre , et que le soleil , comme je vous l'ai dit , est un million trois cent mille fois plus gros. Mais aussi elle n'est qu'à quatre-vingt-six mille trois cent vingt lieues de la terre , et le soleil est à trente-quatre millions.

La lune ne tourne point avec les étoiles autour du soleil ; elle suit les mouvements de la terre , et c'est antour de celle-ci qu'elle tourne dans l'espace de 27 jours 7 heures 43 minutes. C'est ce mouvement autour de la terre qui fait que nous la voyons tantôt tout entière , tantôt à moitié , et tantôt sous la forme d'un croissant. Comme elle est ronde ainsi qu'une boule , et qu'elle reçoit sa lumière du soleil , quand elle est entre cet astre et nous , mais un peu sur le côté , nous la voyons sous la forme d'un croissant : et pourquoi nous paraît-elle sous cette forme ? parce que nous ne voyons qu'une portion du côté éclairé ; la partie opposée , qui ne reçoit point les rayons du soleil est invisible pour nous. A mesure que la lune avance sur le côté , sa partie éclairée se présente plus grande à nos yeux , et

elle finit par devenir ce que nous appelons *pleine lune*; alors la terre se trouve entre elle et le soleil, et nous voyons tout entière la partie de la lune que le soleil éclaire.

Ce sont aussi les révolutions de la lune autour de la terre qui produisent ce que l'on appelle les *éclipses* de lune et de soleil. Vous savez, sans doute, ce que c'est qu'une *éclipse*? Vous avez vu, il n'y a pas long-temps, une éclipse de lune: et cet astre brillant et tranquille dans le ciel parut tout à coup se noircir par un coin, puis plus avant, puis tout-à-fait. Et d'où venait ce prodige? D'une cause bien naturelle: la terre se trouvait alors entre le soleil et la lune; elle dérobait donc à cette dernière les rayons de l'astre du jour. Regardez bien: si je mets ma main entre la lumière de cette bougie et le visage de Félix, qu'arrivera-t-il? une chose toute simple, l'ombre de ma main couvrira la figure de Félix; eh bien, dans l'éclipse de l'autre jour, l'ombre de la terre couvrira la lune.

Mais il y a aussi des éclipses de soleil : comment cela arrive-t-il ? par un effet contraire : c'est alors la lune qui passe entre la terre et le soleil , et qui nous intercepte les rayons de ce dernier. Je crois que vous comprenez cela bien facilement , ainsi je ne m'y arrête pas. Je suis impatient de quitter les cieux et les astres qui y brillent pour descendre sur la terre.

LA TERRE.

Je vous ai dit que le soleil et la lune étaient de forme ronde ; cela ne vous a pas étonnés , car vous les voyez tous les jours , mais si je vous dis que la terre est ronde aussi , vous aurez peut-être de la peine à me croire ; jusqu'à présent vous avez cru qu'elle était plate. Eh bien , mes enfants , elle ne nous paraît ainsi , au premier abord , que parce que nous sommes bien petits ; mais à mesure que nous marchons , nous trouvons d'autres pays ; et nous

voyons toujours, même au milieu des plus grandes plaines, les bornes de l'horizon et le ciel qui est au-delà. Si nous continuions toujours de marcher tout droit, nous finirions par avoir fait le tour de la terre, et nous nous retrouverions au lieu même d'où nous sommes partis.

Combien croyez-vous qu'il faudrait de temps à un homme qui ferait régulièrement dix lieues par jour pour faire le tour entier de la terre? Il ne lui faudrait que deux ans et demi. Cela vous paraît bien étonnant. La terre n'est pas bien grande, dites-vous? Elle a neuf mille lieues de tour. C'est encore beaucoup pour vos petites jambes.

Cependant, ne vous imaginez pas que l'on fait aussi facilement à pied le tour de la terre. La mer ou les eaux occupent la plus grande partie de la surface du globe, et pour le parcourir il faut encore plus voyager par eau que par terre.

Mais, m'allez-vous dire, comment se fait-il que la terre soit ronde comme une boule avec ces hautes montagnes et ces

profondes vallées qui la couvrent? Elle doit, au contraire, être toute biscornue. Réfléchissez un peu à son énorme grosseur, et vous concevrez bientôt que ces montagnes et ces vallées ne sont que de petites inégalités qui ne peuvent altérer la figure de notre globe.

La terre considérée comme Planète.

Avant de voir la terre comme notre habitation, il est bon de savoir quel rôle elle joue dans l'espace du ciel. La terre est une *planète*, c'est-à-dire une de ces étoiles qui changent de place et qui tournent autour du soleil.

Figurez-vous cette énorme boule soutenue dans les airs par la puissance et la volonté de Dieu. Elle est placée devant le soleil, qui est immobile au centre du monde; mais si elle restait toujours dans la même position, elle ne serait jamais éclairée et échauffée que d'un seul côté; l'autre resterait dans une nuit continuelle. Comment se fait-il donc que le jour brille tour à tour sur toutes les faces de la terre?

Par un moyen bien simple : la terre tourne sur elle-même ; et de cette manière elle est alternativement éclairée et dans les ténèbres dans tous les points que présente sa rotation. Ce tour se fait en vingt-quatre heures, et c'est ce qui nous donne le jour et la nuit.

Mais, m'observerez-vous, les habitans de ses pôles, c'est-à-dire des points sur lesquels elle tourne, n'auront donc que des demi-jours continuels ? Outre son mouvement de vingt-quatre heures, la terre en a un autre qui concilie tous les intérêts, et qui en même temps produit les différentes saisons : ce dernier mouvement se fait autour du soleil en une année... Vous entendez ? La terre tourne autour du soleil dans l'espace d'une année ; et pendant cette course immense, elle incline ou baisse un peu ses pôles, et les montre six mois l'un, six mois l'autre, au soleil, qui les éclaire et les échauffe légèrement.

De ce mouvement, il résulte naturellement que les terres des pôles ont des jours de six mois et des nuits de même longueur.

Cela est effrayant : une nuit de six mois ! mais les crépuscules, ou ces demi-lumières qui précèdent le jour et la nuit, abrègent beaucoup le temps des ténèbres, et les réduisent à environ deux mois, ce qui fait encore une assez belle nuit.

Ces terres étant moins échauffées que le reste du globe, sont toujours chargées de neiges et de glaces, et sont inhabitées. Par la même raison, le soleil se trouvant presque d'aplomb sur l'équateur, ou la bande centrale du globe, y produit une chaleur presque insupportable, et donne des jours et des nuits à peu près égaux, et d'un peu plus ou un peu moins de douze heures. Cette révolution annuelle, en éloignant ou rapprochant les différentes parties de la terre, amène naturellement le printemps, l'été, l'automne et l'hiver *.

* Il est difficile, avec des paroles, de faire comprendre tous ces mouvements à un enfant : il faut avoir recours aux démonstrations. Placez sur la table une lumière, et dites : Voilà le soleil ; prenez une boule, que vous élèverez entre vos doigts à la hauteur de cette lumière, et faites entendre que c'est la terre : donnez à cette boule un mouvement de rotation sur elle-même, pour faire comprendre

Les Montagnes et les Eaux.

Quittons enfin le ciel, et reposons-nous maintenant sur la terre. C'est notre habitation; nous avons besoin de la connaître pour mieux tirer parti des avantages qu'elle nous offre pendant notre courte existence.

La terre est ronde, comme je vous l'ai dit. Vous voudriez peut-être qu'elle fût sans aucune inégalité, et qu'elle ne présentât que de belles plaines tapissées de verdure. Ce serait désirer qu'elle fût privée de ses plus grands agréments, de ses magnifiques points de vue, et surtout qu'il n'y eût ni fleuves, ni rivières, ni ruisseaux, ni fontaines. Ce que Dieu a créé est disposé avec une sagesse si profonde, que tout ce qui existe a un but d'utilité. Les montagnes sont absolument nécessaires dans l'ordre naturel; c'est par le jour et la nuit; faites-lui faire un cercle autour de la lumiére, pour représenter sa révolution annuelle; désignez ses pôles, inclinez-le alternativement, et l'enfant vous aura compris; la leçon restera dans sa tête, et ce sera pour toute sa vie.

elles que nous recevons les eaux qui circulent sur toute la surface de la terre. Le sommet des plus hautes paraît s'ouvrir un passage dans les nues, et c'est ce sommet qui attire, qui absorbe toutes les vapeurs humides qui flottent dans l'air. Les espaces qui séparent les pointes de ces montagnes sont autant de bassins destinés à recevoir les brouillards épaisse, et les nuées qui se précipitent en pluies. Les entrailles des montagnes sont comme autant de grands réservoirs d'où s'échappent les eaux qui arrosent la terre : c'est de leur sein que sortent les rivières et les fleuves, qui dans leurs cours sont grossis par la multitude de ruisseaux qui descendent des collines. Les eaux, comme vous le voyez, cherchent toujours les lieux les plus bas ; elles suivent toujours la pente, jusqu'au moment où elles arrivent dans ces bassins immenses que l'on nomme *mers*.

Mais il n'y a pas que les montagnes qui procurent les eaux à la terre, qui en a si grand besoin pour arroser les plantes et désaltérer les hommes et les animaux :

les pluies répandent aussi avec abondance et de tous côtés ces eaux bienfaisantes. Et d'où viennent les pluies ? Vous le voyez, elles tombent du ciel ; de gros nuages, poussés par les vents, s'avancent au-dessus de nos têtes, et laissent échapper la pluie dans leurs passages. Pouvois-nous savoir ce que sont les nuages ? Rien de plus facile ; les nuages ne sont que d'épais brouillards, des vapeurs d'eau aussi légères que de la fumée ; ils sont soutenus par l'air, et glissent, comme la fumée même, au-dessus de nos têtes. Il ne faut pas croire qu'ils soient à une grande hauteur : quand on monte sur les montagnes un peu élevées, on arrive souvent jusqu'aux nuages ; on les traverse comme on traverserait une plaine couverte de brouillards ; on s'élève même au-dessus ; on les voit alors au-dessous de soi, comme de dessus une élévation, on voit quelquefois le brouillard dans une vallée.

Vous comprenez tout cela à merveille, mais vous allez me demander pourquoi tous les nuages qui passent sur nos têtes

ne nous donnent pas de la pluie ? En voici la raison : tous ces nuages sont, comme je vous le dis, composés de petites parties d'eau si légères, qu'on les prendrait pour de la fumée : l'air les soutient tant qu'ils restent en cet état. Mais lorsque ces parties se rapprochent et se confondent, elles deviennent alors des gouttes, qui, étant plus pesantes que l'air qui les soutenait, commencent à tomber ; et voilà la pluie.

Vous savez maintenant comment l'eau coule des montagnes et des lieux élevés, pour descendre toujours, jusqu'à ce qu'elle s'arrête dans le bassin des mers ; vous savez aussi comment elle tombe du ciel ; mais si les nuages, à force de donner de la pluie, s'épuisent ; si l'eau continue toujours de chercher les lieux les plus bas, il me semble qu'il n'y aura plus de nuages dans le ciel, et que les montagnes et les plaines étant desséchées, on ne trouvera plus d'eau que dans la mer ; et si jamais cela arrive, que deviendrons-nous ? Tout ce qui vit, hommes et animaux, périront de soif, et la terre, n'étant plus arrosée,

ne produira plus de plantes : la fin du monde arrivera.

Rassurez-vous cependant ; Dieu n'a rien fait à demi ; en ordonnant à l'eau de tomber du ciel, il a bien su comment il l'y ferait remonter. Le soleil, par sa chaleur, opère chaque jour ce prodige. Nous avez remarqué quelquefois l'eau qui bout sur le feu ; une partie de cette eau, par l'effet de la chaleur, se transforme en vapeur, en une fumée humide, s'élève et se perd dans les airs. Le soleil produit la même chose sur les eaux de la mer, des fleuves et des ruisseaux ; par sa chaleur, il en fait continuellement éléver des vapeurs qui vont se réunir dans la région des nuages ; ces vapeurs sont si légères, qu'elles échappent à la vue. Vous pouvez vous convaincre de ce fait par une expérience bien simple : mouillez un linge, puis étendez-le ; il séchera : mais que deviendra l'eau dont il était imbibé ? Elle s'évaporera, et ira grossir les nuages.

Tel est donc le mécanisme qui fait continuellement couler les eaux : le soleil les élève, et leur pesanteur les fait retomber.

Division de la Terre et des Eaux.

Les eaux occupent une plus grande partie de la surface de notre globe que les terres. Vous vous en convaincrez en jetant les yeux sur une *mappemonde*; c'est ainsi que l'on appelle une carte gravée représentant les deux côtés de la terre.

On divise les terres en deux grandes parties: l'*Ancien-Monde* et le *Nouveau-Monde*. L'*Ancien Monde* se subdivise en trois parties: l'*Europe* (c'est la partie du monde que nous habitons), l'*Asie* et l'*Afrique*. Le *Nouveau-Monde* contient l'*Amérique*. On l'appelle *Nouveau-Monde*, parce qu'il n'y a guère que trois siècles que nous le connaissons; il a été découvert en 1492 par *Christophe Colomb*.

Sous le nom de *continent*, on désigne une vaste étendue de terre qui contient plusieurs pays dont aucun n'est séparé des autres par les eaux. L'*Europe*, l'*Asie*, l'*Afrique* et l'*Amérique* sont des continents.

Une *île* est une étendue plus ou moins grande de terre totalement entourée d'eau.



Termes de Géographie.

Une *presqu'île*, ou *péninsule*, est une portion de terre entourée d'eau, excepté d'un seul côté, par lequel elle tient au continent.

Un *archipel* est un espace de mer rempli d'îles.

Un *isthme* est une langue de terre resserrée et pressée entre deux mers qu'elle ne laisse point communiquer.

La *côte* est la partie de la terre qui borde la mer.

Un *cap*, ou *promontoire*, est une élévation de terre qui avance dans la mer.

Une *montagne* est une grande masse de terre ou de roche, fort élevée au-dessus du reste de la surface de la terre.

Une *colline* est une petite montagne.

Une *vallée* est l'espace qui se trouve entre deux montagnes. Une petite vallée se nomme *vallon*.

On divise ainsi les eaux :

On appelle *mer* cet immense amas d'eau qui entoure les continents, et qui couvre les deux tiers de la terre. On donne

le nom d'Océan à la mer qui avoisine l'Europe.

Un *golfe* est une grande partie d'eau ou un bras de mer qui s'avance dans les terres.

Une *baie* est un petit golfe.

Une *anse* est plus petite qu'une baie.

Un *détroit* est un espace de mer resserré entre deux terres.

Un *lac* est une assez grande étendue d'eau qui ne se dessèche jamais et n'a point de courant.

Le *marais* diffère du lac en ce qu'il peut se dessécher ; et l'*étang* est un marais propre à la multiplication et à l'entretien du poisson.

Un *fleuve* ne diffère d'une *rivière* qu'en ce qu'il parcourt une grande étendue de pays, et qu'il se jette dans la mer.

On nomme *confluent* l'endroit où une rivière se jette dans une autre.

Pour savoir où l'on se trouve et désigner des lieux, on a remarqué quatre points principaux, savoir : l'*est* ou *orient*, c'est le point où se lève le soleil ; le *sud* ou *midi*,

le lieu où le soleil se trouve au milieu du jour ; l'*ouest* ou *occident*, le lieu où le soleil se couche ; le *nord* ou *septentrion*, c'est-à-dire le point opposé au midi, et où le soleil ne vient jamais.

Des pays chauds et des pays froids.

Vous avez entendu dire qu'il y a des pays où il fait beaucoup plus chaud que dans le nôtre, et d'autres où il fait beaucoup plus froid. Cela vient de la position des différentes parties de la terre par rapport au soleil. Je vous ai dit que la terre tourne sur elle-même en vingt-quatre heures, ce qui nous donne le jour et la nuit : la bande centrale qui reçoit d'aplomb les rayons du soleil doit nécessairement être beaucoup plus échauffée que les pôles, ou extrémités de la terre, qui ne reçoivent ses rayons qu'obliquement, c'est-à-dire de biais. A partir de la bande centrale, que l'on nomme l'équateur, jusqu'aux pôles, la chaleur diminue et produit différents climats : nous nous trouvons sous

un climat tempéré ; c'est-à-dire où les chaleurs de l'été et les froids de l'hiver sont supportables. A mesure qu'on s'avance vers le nord, le froid augmente ; on arrive dans de tristes pays où la terre est couverte de neiges et de glaces presque toute l'année. Bientôt il n'est plus possible d'avancer : les mers sont embarrassées d'immenses morceaux de glaces qui ressemblent à des îles de plusieurs lieues d'étendue. On ignore ce qui existe sous les pôles ; il est impossible d'y parvenir.

Des saisons.

Si la terre, en tournant sur elle-même, laissait toujours ses pôles dans la même situation, chaque climat aurait toujours la même saison, et des jours et des nuits qui n'allongeraient ni ne diminueraient. Cependant nous avons quatre saisons : le printemps, l'été, l'automne et l'hiver, et nos jours sont beaucoup plus courts en hiver qu'en été. D'où cela vient-il ? Je vous l'ai déjà dit ; cela vient de ce que la terre incline un peu ses pôles vers

le soleil. Quand le pôle nord, qui est le plus voisin de nous, s'incline vers le soleil, nos jours deviennent plus longs ; et le soleil à midi, étant, par rapport à nous, plus élevé qu'en hiver, nous échauffe davantage ; la terre, en s'inclinant encore un peu plus, nous place encore mieux sous le soleil, et nous avons l'été. A partir du milieu de cette saison, le pôle se relève comme il s'est incliné ; dès ce moment nos jours se raccourcissent, la chaleur s'affaiblit ; nous arrivons à l'automne, et nous passons insensiblement à l'hiver.

Il faut remarquer que tandis que le pôle du nord s'incline, celui du midi se relève ou s'éloigne : les mouvements de l'un sont nécessairement l'opposé de ceux de l'autre ; ainsi, tandis que l'un a l'été, l'autre a l'hiver. Chaque pôle est six mois à s'incliner et six mois à se relever *.

* Pour faire comprendre toute cette explication, il faut avoir recours à la boule, et à la lumière, comme je l'ai recommandé plus haut ; autrement, l'enfant n'y entendrait rien. Il est probable qu'il sera tenté de croire qu'en été nous sommes plus près du soleil qu'en hiver ; il n'imaginera pas que les rayons du soleil, reçus plus ou

Des principales races d'Hommes.

Tous les hommes qui habitent la terre ne sont pas de la même couleur ; il y en a de blanches, de noirs, de bruns, d'olivâtres, de cuivrés ; ils n'ont pas tous non plus les traits disposés de la même manière. Les différens climats sous lesquels ils vivent leur ont, à la longue, fait subir différentes modifications dans le teint et la physionomie.

En Europe, généralement, les hommes sont blanches ; mais cette couleur est plus vive dans le nord que dans le midi. Les Napolitains, les Siciliens, les Corse, les Sardes, les Espagnols, peuples du midi de l'Europe, sont plus basanés que les Français, les Anglais, les Allemands, les Moldaves, les Polonais, les Danois et les Suédois, qui habitent le nord.

moins obliquement, produisent une chaleur plus ou moins forte. Rien n'est plus facile que de lui faire encore ceci. prendre cela : prenez une planche, exposez-la obliquement aux rayons du soleil, elle s'échauffera peu ; placez-la de manière à ce qu'elle les reçoive d'aplomb, et elle deviendra brûlante : voilà les causes de l'hiver et de l'été.

Passons en Asie. Les Tartares du nord ont le visage plat et large, le nez écrasé ou camus, les joues élevées, la bouche fort grande, les lèvres grosses, et le bas du visage étroit. Ils sont de petite taille et trapus, quoique maigres. Les Persans et les Asiatiques qui entourent la Grèce sont grands et bien faits. Les Indiens sont basanés et d'une couleur rouge mêlée de noir.

C'est en Afrique que sont les hommes tout-à-fait noirs, et que l'on désigne sous le nom général de nègres.

Les différentes teintes de l'Amérique sont le cuivré, l'olivâtre. Les Patagons, qui habitent l'extrémité méridionale de cette partie du monde, sont les plus grands hommes de la terre : les premiers voyageurs ont cru voir en eux des géants ; mais la nature, qui sort rarement de ses bornes, s'est contentée de leur donner une taille robuste, et un peu plus élevée que celle du commun des hommes.

L'EUROPE.

C'est maintenant que nous allons commencer notre grand voyage : nous connaissons la forme de la terre, ses climats et même sa place dans l'univers.

Nous avons dit que l'on divise la terre en quatre parties : l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique. C'est en Europe que nous sommes nés et que nous vivons ; c'est elle que nous devons parcourir la première.

L'Europe, quoique beaucoup moins étendue que l'Asie et les autres parties du monde, offre cependant un spectacle bien plus intéressant : c'est là que l'homme se montre plus civilisé et plus près de la perfection à laquelle il peut atteindre. Les sciences et les arts y sont cultivés avec le plus grand succès. Sa température est, en général, douce et modérée ; au nord elle est froide, mais pas assez pour nuire à la population et aux progrès de la civilisation ;



Français .

Italiens
des campagnes de Rome .



Lapons .

Russes .

au midi , il ne fait pas des chaleurs assez vives pour en rendre le séjour désagréable : elle produit tout ce qui suffit aux besoins des hommes , et tout ce qui fait leurs richesses.

L'étendue de l'Europe est de onze cents lieues en longueur , sur une largeur de neuf cents. Les principaux États qu'elle contient , sont : la *France* , l'*Angleterre* , la *Hol-lande* ou *royaume des Pays-Bas* ; le *Da-nemarck* , la *Suède* et la *Norwège* , la *Russie* , la *Pologne* , la *Prusse* , l'*Allemagne* , l'*Au-triche* , la *Hongrie* , l'*Italie* , l'*Espagne* , le *Portugal* , et la *Turquie d'Europe*.

LA FRANCE.

Nous sommes *Français* , mes *enfants* , et bons *Français* ; je pense donc que vous jet-terez avec plaisir un coup-d'œil sur notre patrie. C'est un beau pays , un de ceux que Dieu semble avoir favorisés sous tous les rapports. Sa situation , presque au milieu de l'Europe , le met en relation avec les peuples les plus civilisés et les plus puiss-

sans ; il a au nord les Anglais et les Hollandais , avec lesquels il rivalise d'activité pour le commerce ; à l'orient sont les Allemands , qui ne sont pas plus braves que les Français sur un champ de bataille ; viennent ensuite les Italiens , qui semblent nous avoir légué la gloire que leur ont anciennement valu les beaux-arts ; au midi est l'Espagne , à laquelle nous ne pouvons rien envier. Pour compléter l'avantage d'une position aussi heureuse , la France a sur l'Océan et sur la Méditerranée une étendue considérable de côtes qui lui ouvrent le commerce du monde entier. Par son étendue , qui est de 240 lieues en longueur et de 220 en largeur , et par sa population , qui est de vingt-cinq millions d'habitans , elle peut non-seulement se défendre contre ses plus puissans voisins , mais encore se rendre redoutable et leur dicter des lois. Pendant vingt ans elle a vu l'Europe se soumettre devant elle , et il n'a pas fallu moins que toute l'Europe pour la vaincre. Mais si ses habitans sont forts par le nombre , ils le sont encore plus par le

courage : aucune nation n'a droit de se dire plus vaillante que la nation française ; aucune ne peut dire : J'ai acquis plus de gloire.

Son climat doit varier un peu sur une étendue de 240 lieues : l'été est plus chaud en Provence que dans la Flandre ; mais, en général, la température y est douce et favorable à presque toutes les cultures. Son sol est riche, et produit tout ce que les besoins de l'homme peuvent exiger. La France peut se suffire à elle-même. On n'y voit presque point de terres incultes ; l'industrie active cherche à tout utiliser ; et l'on est rarement contraint, dans des temps de disette, de tirer des blés des pays étrangers.

Les principales montagnes de la France sont les *Alpes*, qui la séparent de l'Italie ; les *Vosges*, entre la Lorraine et la Bourgogne ; le *Mont-Jura*, qui avoisine la Suisse ; les *Pyrénées*, qui servent de barrière à l'Espagne, et les *montagnes d'Auvergne*. Ses rivières les plus remarquables

sont : la *Seine*, la *Loire*, le *Rhône* et la *Garonne*.

Paris est la capitale de la France. Si cette ville n'est pas tout-à-fait la plus grande ville de l'Europe, elle est, sans contredit, la plus belle et la plus magnifique. L'industrie de ses habitans et les prodiges des beaux-arts l'ont, en quelque sorte, rendue la capitale du monde civilisé. Tous les étrangers y affluent, et reportent chez eux des souvenirs d'admiration qui nous ramènent de nouveaux voyageurs.

Cette grande cité se trouve dans un vaste bassin formé par des collines qui l'entourent de toutes parts; le fleuve de la Seine passe dans son sein et la coupe en deux parties: il coule entre des quais solidement construits, et passe devant des édifices et des palais d'une architecture comparable à ce que l'antiquité a produit de plus beau. Quatorze ponts, dont douze de pierre, facilitent les communications entre les deux parties et les trois îles qui composent la ville. Le plus long de ces ponts est celui qui fut bâti par l'ordre d'Henri IV, et que l'on

nomme le *Pont-Neuf*; le plus beau est celui de Louis XVI, achevé en 1792; il est remarquable par la hardiesse de ses arches et l'élégance de sa construction; sa situation ajoute encore à sa beauté, ou plutôt il ajoute un dernier trait à la beauté même du lieu. Il part au midi de devant le palais Bourbon, et vient sur l'autre rive à l'une des plus belles places de Paris, la place Louis XV; on a alors devant soi deux majestueux corps de bâtimens en arcades, surmontés de colonnades et d'une très-belle architecture; ces deux bâtimens sont séparés par une rue large, bordée de maisons magnifiques et régulières, et au bout de laquelle se trouve l'église de la Magdelaine, restée à moitié élevée. A gauche de la place, toujours en venant du pont, sont les Champs-Élysées, charmante promenade, et à droite le palais et le jardin des Tuilleries. Au centre de cette place, s'élevait, avant la révolution, une statue équestre et en bronze de Louis XV. Sans doute qu'un nouveau monument, digne du siècle des beaux-arts, viendra décorer

ce lieu, qui donne au voyageur une idée si grande de notre première ville.

Paris offre à l'admiration un très-grand nombre de beaux édifices, élevés ou pour l'utilité ou pour l'embellissement. On y compte six palais, dont le principal est celui des Tuileries, demeure digne du souverain d'un grand peuple. Il ne paraît faire qu'un seul et même édifice avec le palais du Louvre, auquel il est joint par une galerie fort longue qui décore avec magnificence les bords de la Seine. Le Louvre, vaste bâtiment carré, est comme la première entrée du palais des rois; à sa principale façade est la célèbre colonnade que toute l'Europe admire, et qui réunit ce que l'architecture a pu créer de plus noble et de plus élégant. Après avoir traversé le Louvre, on arrive bientôt dans la belle et grande place du Carrousel, qui présente le palais des Tuileries avec une véritable majesté. Mais lorsque l'on a passé le vestibule de ce palais, un autre aspect non moins magnifique et plus riant frappe aussitôt les regards; c'est le parterre qui se déploie

dans toute sa beauté jusqu'à un superbe massif de marronniers, lequel, s'ouvrant dans le milieu, laisse jouir, dans l'allée montante des Champs-Elysées, d'une perspective qui accompagne dignement un si beau séjour.

Le palais du Luxembourg doit être visité après les Tuileries; son jardin est une des plus belles promenades de la capitale. Il faut voir aussi le Jardin du Roi, au bas du faubourg Saint-Marceau, sur la rive gauche de la Seine; c'est là que sont rassemblées presque toutes les plantes des diverses parties du monde; et le cabinet d'histoire naturelle renferme tout ce que les trois règnes de la nature produisent de plus utile et de plus curieux. Le Jardin du Roi est une promenade qui convient parfaitement aux personnes paisibles et aux amis de l'étude; mais si l'on veut jouir d'une promenade aussi belle qu'animée, il faut suivre les boulevards depuis la place de la Bastille jusqu'à la place Louis XV. Quatre allées d'ormes y forment trois allées; celle du milieu pour les gens qui se promènent

en voiture ou à cheval, et les deux de chaque côté pour les personnes à pied. Cette promenade rassemble tous les agréments que peut produire l'industrie pour désennuyer les oisifs, et délasser les gens occupés. Spectacles de toute espèce et à tout prix, hôtels magnifiques, maisons délicieuses, boutiques décorées avec le plus grand luxe, cafés brillans, et souvent accompagnés de jolis bosquets; on croirait que c'est une fête perpétuelle. Ce boulevard est celui du nord; Paris en a un autre qui l'entoure également vers le midi; il est peut-être encore plus beau; mais, sa situation n'y attire que peu de monde, il est presque toujours désert.

Nous ne pouvons pas oublier le jardin du Palais-Royal, qui, quoique agréable, ne serait rien sans les bâtiments qui l'entourent sur trois côtés. Ces bâtiments uniformes sont décorés de festons, de bas-reliefs et de pilastres, et sont couronnés d'une balustrade dont les piédestaux supportent des vases de distance en distance. Au rez-de-chaussée règne une galerie

couverte, éclairée par cent quatre-vingts portiques ouverts sur le jardin. Cette galerie est une suite de boutiques plus riches et plus brillantes les unes que les autres.

A côté de ces lieux de plaisir, la religion et l'humanité ont élevé des asiles pour les nombreux infirmes qui doivent naturellement se trouver dans une aussi grande ville. De tous les hospices, l'Hôtel-Dieu, qui existe depuis plusieurs siècles, est le plus considérable; il peut contenir jusqu'à trois mille malades; le plus magnifique est l'Hôtel des Invalides, que Louis XIV fonda pour les militaires blessés, ou vieillis dans le service. Viennent ensuite les Quinze-Vingts, fondé pour trois cents aveugles; l'Hospice militaire du Val-de-Grâce, la Salpêtrière, où l'on entretient des orphelins, des fous, et des femmes que l'âge et la misère y attirent.

Quoiqu'il y ait de belles églises à Paris, sous ce rapport, il le cède à plusieurs villes de l'Europe, et même à quelques villes de France. Sa cathédrale est un bâtiment gothique, très-vaste et très élevé,

accompagné de deux tours d'une hauteur et d'une masse imposante. L'église de St.-Eustache est un modèle de hardiesse gothique et de légèreté. Celles de St.-Roch et de St.-Sulpice, construites vers le milieu du 18^e siècle, sont grandes, et d'un goût noble. L'église de Ste.-Geneviève, élevée dans le même siècle, est d'une superbe architecture grecque, et très-riche en sculptures.

Les beaux-arts et les sciences ont aussi leurs temples. La belle galerie du Louvre est consacrée aux chefs-d'œuvre de la peinture, et les salles qui l'avoisinent contiennent les sculptures qui viennent des plus beaux temps de l'antiquité. Nous ne nous devons pas de parler du cabinet d'Histoire Naturelle, immense collection dont on ne retrouverait pas la semblable au monde. La Bibliothèque royale de la rue de Richelieu est aussi un trésor inappréciable.

Je ne vous ferai pas une plus longue description de Paris, mes enfans : si, comme je vous l'ai dit, ce n'est pas la plus grande ville de la terre, c'est, sans con-

tredit, celle où l'on trouve au plus haut degré de perfection tout ce que l'industrie, les arts, les sciences et la civilisation ont inventé pour le bonheur et la gloire des hommes. Malheureusement on abuse de tout ; et ces productions du génie ont plus souvent tourné au profit du vice qu'à celui de la vertu.

La population de Paris, d'après les derniers recensements, peut s'élever à sept cent mille âmes, peut-être même à huit cent mille. Cette ville est le siège du gouvernement, et le séjour ou le rendez-vous de tout ce qu'il y a de mieux en France. C'est là que l'on voit le Français par excellence, c'est-à-dire orné de tous les avantages que l'instruction et la civilisation peuvent donner à l'homme.

Les plus grandes villes, après Paris, sont : Lyon, Marseille, Rouen, Nantes, Bordeaux et Lille. Mettons-nous en voyage pour visiter rapidement ces villes et les pays qui les environnent.

Partons pour Rouen ; le voyage ne sera pas long ; cette ville n'est qu'à trente lieues

de Paris. Quand nous en approcherons, nous la verrons tout à coup comme dans un bassin profond ; car nous nous trouverons sur des hauteurs qui s'arrêtent là, et présentent une pente rapide jusqu'à la ville ; nous la verrons à notre aise tout entière. C'est une grande cité qui contient environ quatre-vingt-sept mille âmes ; la Seine, beaucoup plus grande qu'à Paris, passe dans son sein, et y entretient l'abondance et l'activité ; elle en fait une des premières villes de commerce de la France. Et comment cela ? allez-vous me demander. Voici comment : comme l'embouchure de la Seine, c'est-à-dire le lieu où elle se jette dans la mer, n'est pas éloignée, quand la mer se gonfle par l'effet du flux, ce qui arrive deux fois par jour, ses eaux entrent avec force dans la rivière ; celle-ci s'arrête, et remonte pour ainsi dire même par-delà Rouen ; alors la Seine est un fleuve grand et profond, qui porte des vaisseaux marchands, et qui donne à la ville de Rouen les avantages des villes maritimes. Vous voyez donc que les productions des pays

les plus éloignés arrivent jusque dans son sein ; elle peut ensuite leur faire remonter la Seine jusqu'à Paris, et de là les disperser dans les provinces voisines. Elle a la même facilité pour recueillir les productions de la France, les embarquer, et les envoyer, par mer, chez les peuples qui sont à l'extrême du monde. Voilà comment la Seine rend la ville de Rouen une des plus commerçantes du royaume. Ses habitans, par eux-mêmes, sont laborieux et pleins d'industrie ; ils ont formé des fabriques et des manufactures de différens genres.

Rouen était la capitale de l'ancienne province de Normandie. Cette province s'étend le long de la mer, et présente l'aspect d'un pays que la nature et les hommes ont également favorisé. Elle a des prairies magnifiques où l'on nourrit des troupeaux considérables de bœufs, et des chevaux recherchés à cause de leur force. La vigne y manque ; mais la nature y prodigue un autre bienfait : c'est une quantité de pommes et de poires dont on fait du cidre, boisson agréable, qui peut tenir lieu du

vin. Les bons cantons produisent aussi une grande abondance de blé et d'autres grains. En général, les Normands sont laborieux, actifs ; on le reconnaît à l'état de leur pays.. Ce sont des hommes forts et d'une belle taille. Parmi eux, il faut distinguer les habitans du pays de Caux, canton peu éloigné de Rouen. Les Cauchois sont une magnifique race d'hommes ; les femmes surtout, par la vivacité de leur teint, leur taille robuste et élégante, et la régularité de leurs traits, peuvent le disputer à ce que l'Europe offre de plus beau. Leur manière de se coiffer fait encore mieux remarquer leur beauté : cette coiffure est élevée ; les barbes du bonnet sont voltigeantes, et l'on met sur les cheveux, près de la figure, un galon d'argent qui produit un joli effet. Les Cauchaises, en général, sont bien vêtues et avec propreté.

En suivant la côte, on entre dans la Bretagne, qui offre un autre aspect que la Normandie, cet aspect est peu agréable : la quantité d'arbres qu'on y voit la fait

ressembler à une forêt aux yeux de celui qui se trouve sur un lieu élevé. Les champs sont entourés de fossés et de haies. On y rencontre nombre de métairies isolées, qui animent un peu ces tristes campagnes. Les villages n'ont pas une très-belle apparence; ce qui vient encore moins de la pauvreté des habitans que de leur peu de goût. Le pays n'est pas riche en blé; pour le remplacer, on cultive du sarrasin, qui devient la ressource des pauvres gens. On en fait du pain, qui est très-noir et peu agréable. Le plus souvent les paysans en composent à chaque repas une espèce de *galette*, qu'ils aiment beaucoup. Chaque famille a dans sa demeure un petit moulin de bois attaché au mur. Un instant avant le dîner, on met dans ce moulin une certaine quantité de sarrasin; quand il est moulu, on sépare assez mal, à l'aide d'un gros tamis, le son de la farine. On délaie celle-ci avec beaucoup d'eau dans une terrine. Pendant ce temps-là une plaque de fer ronde chauffe sur le feu; lorsqu'elle est assez chaude, on la frotte avec un peu

de beurre ; puis on répand dessus quelques cuillerées de la pâte de sarrasin , qui s'étend sur toute la plaque , et cuit d'autant plus vite , qu'elle n'a guère qu'une ligne d'épaisseur. Quand elle est cuite d'un côté , on la retourne de l'autre , et voilà ce que l'on appelle de la galette. Dans quelques cantons , les châtaigniers donnent un surcroît considérable de subsistance : le peuple s'y nourrit de châtaignes pendant cinq à six mois. Les pâturages excellents , et les nombreux troupeaux que l'on élève , fournissent une grande quantité de beurre très-estimé.

Les villes les plus remarquables de la Bretagne sont *Rennes* , *Nantes* et *Brest*. *Rennes* , arrosée par la *Vilaine* , petite rivière qui la traverse , est une assez grande ville , mais peu commerçante , et par conséquent ne présentant pas ce tableau d'activité que l'on voit à *Nantes* et dans toutes les villes où fleurit le commerce : sa population est de trente mille âmes. *Nantes* , sur la *Loire* , magnifique fleuve , qui , après avoir parcouru une partie de la

France, va se jeter, à sept lieues de là, dans la mer; Nantes a tous les avantages d'un port de mer: aussi vous voyez ses rues animées par une multitude de passans; ses quais, où les matelots et les ouvriers sont en action; ses vaisseaux, qui partent ou qui arrivent. Elle compte dans son sein soixante-dix-sept mille âmes. Brest est un véritable port; c'est-à-dire qu'il est situé sur le rivage même de la mer; mais il est loin d'offrir le tableau mouvant de Nantes. Son port, un des plus considérables de la France, n'est point consacré au commerce, mais à la marine du gouvernement; sa rade peut contenir jusqu'à cinq cents vaisseaux de guerre. La ville renferme vingt-quatre mille habitans.

La Bretagne se divisait autrefois en *Haute* et *Basse-Bretagne*. Rennes était la capitale de la Haute-Bretagne, et Nantes, de la Basse.

Il faut nous arrêter un peu dans la Basse-Bretagne, aux environs de Brest. Cette partie de la France est curieuse par

le peuple qui l'habite. Les Bas-Bretons , j'entends les gens de la campagne (car les habitans des villes sont à peu près les mêmes partout), les Bas-Bretons ne ressemblent point aux autres Français : ils forment , en France , comme une peuplade étrangère , et même une peuplade à demi-sauvage. La première chose qui frappe en eux , c'est leur costume , qui est différent du nôtre : ils laissent pendre leurs cheveux dans toute leur longueur , et sans ordre , sur leurs épaules et sur leur dos ; une petite calotte de laine , quelquefois un chapeau leur sert de coiffure. Ils ont une veste semblable à celle des hussards , et une culotte large , comme on les portait du temps de Henri IV. En hiver , ils mettent une espèce de surtout de peau de chèvre , avec le poil en dehors. Avec cet habillement , digne des sauvages de l'Amérique , ils ont conservé un langage que l'on n'entend plus que dans ces cantons. On prétend que ce langage leur vient des anciens Celtes ; et la moitié d'entre eux n'entendent pas un mot de français. Ils n'ont pas

l'air d'avoir la même patrie que nous ; leur ignorance est extrême , et leur saleté fait soulever le cœur. Si vous entrez dans la chaumière , ou plutôt dans la hutte d'un Bas-Breton , vous y trouverez la famille et le bétail réunis , à peu près pêle-mêle : une petite barrière de bois sépare simplement le cochon et la vache de la place où l'on mange. Sur les côtés du foyer , on a établi deux espèces de grands coffres à double étage ; c'est là dedans que couche la famille : le père et la mère occupent l'étage du bas ; les enfans ont leur lit dans celui du haut. Ces grands coffres se ferment ordinairement sur le côté avec une porte en coulisse , dans laquelle on a fait des trous , afin qu'il pénètre , dans l'intérieur , autant d'air qu'il en faut pour ne pas étouffer.

Rapprochons-nous un peu de Paris : en quittant Nantes , passons par Angers , qui est aussi une grande ville , mais qui n'a rien qui puisse piquer notre curiosité ; allons jusqu'à Tours , et arrêtons-nous là. C'est un beau pays , un pays que j'aime ,

parce que les habitans ont su profiter des bienfaits de la nature. On a nommé la Touraine le *jardin de la France*, et c'est à juste titre. Plusieurs rivières arrosent ce magnifique jardin; mais c'est la Loire qu'il faut admirer: large et embellie par une multitude d'îles, elle promène lentement ses eaux abondantes entre deux rives partout cultivées et partout habitées. Depuis Tours jusqu'à Amboise, c'est-à-dire dans un espace de près de six lieues, ces rives, surtout celle de la droite, sont un village continu, mais un village qui ne ressemble point à ceux que nous trouvons partout. Je vais essayer de vous en donner une idée. Supposez que vous alliez de Tours à Amboise, vous avez à votre droite le fleuve; vous marchez sur une belle chaussée ou route, que l'on a exhaussée à force de travail, et qui borde la Loire; à votre gauche sont des maisons, de petits champs, des jardins; un peu plus loin, seulement à trente, quarante pas, et quelquefois moins, est une colline coupée à pic, c'est-à-dire perpendiculaire-

ment, comme un mur ; cette colline suit les bords du fleuve. Elle est composée d'une masse de moellons, et les habitans ont imaginé de creuser cette masse pour y faire leurs demeures, asiles fort propres, qui ont des fenêtres, des cheminées, plusieurs pièces, et quelquefois plusieurs étages. Souvent une partie de l'habitation est construite à moitié avec des murs, et à moitié dans le roc. Dans les endroits où la colline est plus élevée, on l'a coupée en deux parties horizontalement ; c'est-à-dire que l'on a pratiqué au-dessus des habitations du rez-de-chaussée, de larges terrasses devant les habitations du haut. Ces terrasses sont ordinairement de petits jardins, au milieu desquels vous voyez sortir les cheminées des habitations du bas ; les cheminées des habitations du haut vont sortir au sommet de la colline, parmi les vignes et les blés. Toutes ces grottes et ces maisons sont accompagnées de plantes et d'arbres qui les embellissent ; et, comme je viens de vous le dire, vous avez, pendant près de six lieues, ce spectacle charmant. Tous

est une des plus anciennes villes de France ; elle subsistait bien avant nos premiers rois. Elle n'est pas très-grande, mais sa position la rend fort agréable ; elle est située sur la rive gauche de la Loire, et on y arrive en passant sur un très-beau pont. La rue qui est en face de ce pont passerait pour une des plus belles de Paris ; elle traverse toute la ville. La population de Tours est d'environ vingt mille âmes.

De Tours à Orléans, il y a trente et une lieues ; faisons-y une excursion ; nous rencontrerons sur notre route Blois, situé sur la Loire, et qui n'a rien de bien remarquable. Orléans est aussi sur la Loire ; mais il est bien plus grand que Tours, et se range parmi nos villes les plus célèbres. Il compte dans son sein environ quarante mille âmes ; sa cathédrale est une des plus belles églises du royaume. Placée presque au centre de la France, et dans une contrée des plus fertiles, cette ville ne pouvait désirer une position plus avantageuse pour le commerce. La Loire peut lui procurer, tant par son cours direct que par les ca-

naux, au moyen desquels elle communique avec d'autres rivières, les productions d'une partie de la France, et celles qui nous arrivent par l'Océan des pays éloignés.

Si d'Orléans nous jetons nos regards jusqu'à Paris, qui n'est qu'à vingt-huit lieues de là, et jusqu'à Chartres, qui est à moitié chemin, nous voyons d'immenses plaines couvertes de riches moissons de blé. Il est difficile d'en trouver dans la France d'aussi belles et d'aussi productives.

Mais il ne faut pas oublier que nous devons faire le tour du monde; et, malgré le désir que nous avons de connaître notre belle patrie, il faut la parcourir rapidement. Retournons donc sur nos pas; suivons la Loire, passons le pont élégant et hardi de Tours, et volons vers Bordeaux. En route, nous pourrions visiter Poitiers et Angoulême, qui en valent bien la peine, et, en nous détournant un peu sur notre droite, nous verrions La Rochelle et Rochefort, deux beaux ports de mer; mais nous sommes pressés; arrivons à Bordeaux.

Cette ville, l'une des plus importantes

du royaume , a un port très-fréquenté sur la Garonne. Elle forme , en suivant la courbure du fleuve , un croissant dont la partie orientale contient la ville proprement dite , et la partie occidentale le faubourg des *Chartrons* , un des plus remarquables qu'il y ait en France , par son étendue et par la beauté de ses bâtimens. Quand on arrive par eau du côté de Blaye , la largeur de la Garonne , les nombreux vaisseaux fixés au port , les quais , les édifices modernes et uniformes qui suivent la vaste sinuosité de la rivière et la bordent dans une étendue d'une grande demi-lieue , offrent le tableau le plus varié et le plus magnifique qu'on puisse imaginer ; Paris n'a rien de si imposant. On entre dans Bordeaux par dix-neuf portes , dont douze sont du côté de la rivière , et sept du côté de la terre. En général , les rues y sont étroites et le pavé mauvais. Il y a plusieurs belles places et quelques édifices remarquables. La sûreté du port de cette ville , et les ressources qu'y trouvent les étrangers , y attirent une quantité prodigieuse de vais-

seaux de toutes les nations de l'Europe. Les vins que produit son territoire sont renommés, et forment l'objet d'un commerce considérable. Sa population passe cent mille âmes.

En quittant Bordeaux et se dirigeant sur Bayonne, on entre dans ce que l'on nomme les *Landes*; c'est un terrain ingrat, et tout composé d'un sable fin et stérile que le vent enlève facilement. On est parvenu, dans quelques parties, à faire venir des vignes et du seigle. Les pins qui y croissent donnent une grande quantité de résine qu'on recueille avec soin; on tire également parti des lièges qui s'y trouvent, et de quelques pâturages. Le peuple qui habite ces espèces de déserts est pauvre et ignorant. Pour traverser plus rapidement ces tristes campagnes, les paysans ont imaginé de voyager sur des échasses très-élévées; avec ces nouvelles jambes, ils vont aussi vite qu'un cheval, et l'habitude fait qu'ils ne se lassent pas plus que s'ils marchaient à la manière de tout le monde. Vous apercevez dans les plaines ces géants

qui arrivent rapidement à votre rencontre, et qui vous ont bientôt laissé loin d'eux.

Les Landes font partie de la Gascogne. Les Gascons sont connus de tout le monde; on les trouve partout: il est vrai que, nous autres Français du nord, nous appelons *Gascons* presque tous les Français du midi: les habitans de Bordeaux, de Toulouse, les Languedociens, et même les Provençaux; il nous suffit de reconnaître un peu l'accent du midi, nous n'en demandons pas davantage; voilà un Gascon. Au surplus, tous les Gascons ne font pas des mensonges plaisans; et s'ils sont, comme tous leurs voisins, un peu vaniteux, il faut le leur pardonner en faveur de leur esprit.

Bayonne est la dernière ville de France sur les frontières d'Espagne; elle est médiocrement grande, mais très-commercante. Le peuple qui habite aux environs, du côté des montagnes, est comme celui de la Basse-Bretagne: il diffère des Français et des Espagnols par son origine, qu'il prétend être fort ancienne par son langage

et par son costume. Ce sont les *Basques*, renommés par la légèreté de leur course et la vivacité de leur esprit.

Nous voilà au pied des Pyrénées ; ces hautes montagnes, qui nous séparent des Espagnols, s'étendent depuis l'Océan jusqu'à la Méditerranée, dans un espace de quatre-vingts lieues. Leur sommet est couvert de neige.

En longeant ces montagnes, nous rencontrons Pau, capitale du Béarn, ville peu intéressante par elle-même, mais qu'il faut saluer avec respect en souvenir du bon et grand Henri IV, qui y naquit en 1553. Peu de villes ont l'honneur d'avoir produit un pareil roi.

Eloignons-nous un peu des Pyrénées, et dirigeons-nous sur Toulouse. C'est une ville qu'il faut voir, parce qu'elle a donné naissance à beaucoup d'hommes d'esprit, et qu'elle a cultivé les lettres avec honneur. Elle est grande et très-ancienne ; elle renferme environ cinquante-trois mille âmes. À presque un quart de lieue, le canal de Languedoc se réunit à la Garonne. C'est

une des plus belles entreprises faites par les ordres et sous le règne de Louis XIV. Ce canal sert de communication entre la Méditerranée et l'Océan, et rend les plus grands services au commerce intérieur. Toulouse, Montpellier et Nîmes, sont les principales villes du Languedoc.

Passerai-je à Avignon ? C'est une grande ville, qui n'appartient à la France que depuis la révolution; auparavant elle dépendait du pape. Elle a dans son voisinage une fontaine que les beaux vers de Pétrarque ont immortalisée; c'est la *fontaine de Vaucluse*, qui sort d'un antre de rocher, et forme presque aussitôt une rivière qui porte bateau.

Entrons dans la Provence, que la variété de ses productions, le voisinage de la mer, ses ports célèbres et l'activité de ses habitans, ont rendue une de nos plus intéressantes provinces. Son climat est varié : la partie qui forme la côte maritime est aride et brûlante, et les chaleurs y durent long-temps. La partie montagneuse est froide et humide ; les pluies y sont presque

continuelles, même en été, où les orages sont très-fréquents. Les vents contribuent beaucoup à varier la température. Celui du sud-est produit les effets les plus singuliers sur les habitans : il relâche les fibres, éteint le feu de l'imagination, répand dans l'esprit la tristesse et la langueur, et dans les membres une lassitude insurmontable ; les oiseaux ne chantent plus ; il règne dans les campagnes un morne silence, et tout est dans l'engourdissement.

Les productions particulières de la Provence sont les oranges, les citrons, les grenades, et surtout les olives. Ces derniers fruits donnent une huile très-délicate et la meilleure pour la table : elle a aussi de belles plantations de mûriers, et nourrit beaucoup de vers à soie. Marseille est la plus belle ville et celle où se fait le grand commerce du midi ; le port, quoique trop peu profond pour recevoir les vaisseaux de ligne ou de guerre, est un des plus sûrs et des plus fréquentés de l'Europe. La ville est grande et bien peuplée ;

la partie que l'on appelle la nouvelle ville est la mieux bâtie et la plus belle. Ses environs sont fort agréables ; on y découvre une infinité de petites maisons de campagne appelées *bastides* ; on croirait que c'est une continuation de la ville, entremêlée de jardins.

Toulon a un port beaucoup plus beau que celui de Marseille ; c'est un des plus vastes et des mieux fortifiés de l'Europe ; mais il est, comme celui de Brest, entièrement consacré à la marine militaire.

En vous parlant des Gascons, je vous ai indiqué le défaut assez général de nos compatriotes du midi, la jactance : les Provençaux n'oseraient pas dire qu'ils en sont exempts ; mais ils avoueront sans peine qu'ils ont aussi l'avantage dont nous avons parlé : l'esprit. Tous nos Français méridionaux sont vifs, gais, bruyans, même emportés ; mais, du reste, les meilleurs enfants du monde.

Regardez bien sur la carte, mes petits amis. Voici notre route : nous sommes partis de Paris pour Rouen ; nous avons été

de là à Caen, à Rennes, à Brest, à Nantes, à Angers, à Tours, à Orléans; puis, rebroussant chemin, nous avons passé la Loire à Tours; et d'une traite nous nous sommes rendus à Bordeaux, puis à Bayonne; ce voyage nous a fait voir presque toutes les côtes de la France sur l'Océan. Nous avons longé les Pyrénées; nous avons salué, en passant Pau, le berceau d'Henri IV; nous avons vu Toulouse, nommé Montpellier et Nîmes, visité Avignon et la fontaine chantée par Pétrarque; nous sommes entrés dans la Provence aux belles oranges, aux bonnes olives; nous sommes venus à Marseille; ici, nous avons vu l'autre mer, la Méditerranée, qui offre aussi de nombreux débouchés au commerce de France; nous voilà maintenant à Toulon, que l'ennemi n'a pris et ne prendra jamais que par ruse. Disons adieu aux joyeux Provençaux; quittons les côtes de la mer, et rentrons dans l'intérieur de la France. Nous ne voulons voir que ce qu'il y a de plus curieux; courrons donc de suite jusqu'à Lyon; la traite est longue.

Lyon est , par sa grandeur , la seconde ville de France : sa population est de plus de cent mille âmes. Située au confluent de la Saône et du Rhône , sa position seulé l'engagerait à être une place de commerce , et lui ouvrirait , sous ce rapport , une carrière des plus étendues. Par le Rhône , cette ville communique avec les départemens du midi , et même avec ceux du sud-ouest par le canal du Languedoc ; par la Saône , dans laquelle se jette le Doubs , elle communique avec quelques départemens au nord et à l'est ; enfin , par la Loire , qui est navigable à Roanne , à douze lieues de là , elle répand aisément les objets de son commerce à travers la France , de l'est à l'ouest jusqu'à l'Océan. Outre ces moyens de communications , il y a huit grandes routes qui se rendent à Lyon. Cette ville est généralement bien bâtie ; mais ses rues sont étroites et bordées de trottoirs dont la largeur est insuffisante pour deux hommes de front. On y voit de beaux quais ; celui du Rhône est un des plus magnifiques du monde ; il est large , bordé de trottoirs et orné

des superbes édifices. Lyon a plusieurs beaux monumens. Son hôtel-de-ville, un des plus remarquables qui soient en Europe, ne le cède en magnificence qu'à celui d'Amsterdam. Parmi les places qui servent d'embellissement à la ville, on distingue celle de Bellecour; elle était décorée de statues, de fontaines et d'édifices que le bombardement a détruits presque en entier.

Mais ce qui distingue principalement Lyon, c'est l'industrie et l'activité de ses habitans: ces précieuses qualités, jointes à sa position, en ont fait une des plus importantes villes manufacturières de l'Europe. C'est surtout par ses manufactures de riches étoffes de soie qu'elle a acquis la prépondérance dont elle jouit; elle y a mis un art qui les a fait rechercher par toute l'Europe et l'Asie.

Écartons-nous un peu de Lyon, et visitions rapidement les bons Auvergnats dans leurs montagnes. C'est, en général, un peuple actif et fort intéressé, mais honnête et brave. L'Auvergne a fourni nombre de

ces intrépides soldats qui ont illustré la France ; elle a aussi produit plusieurs de nos plus ingénieux écrivains. Cette contrée, divisée en Haute et Basse-Auvergne par la nature même, c'est-à-dire en pays de montagnes et en pays de plaines, voit ses habitans employer des moyens différens pour pourvoir à leur existence. Les montagnards, moins favorisés du sol, quittent leurs foyers à chaque retour du printemps, et se répandent en grand nombre dans toutes les provinces de France ; ils viennent surtout à Paris, où ils sont porteurs d'eau, porte-faix et commissionnaires ; laborieux et fidèles, ils gardent leurs mœurs, ramassent quelque argent, et retournent dans leurs montagnes pour y vivifier leurs ménages. La plupart de ceux qui ne s'expatient point sont bergers, et gardent pendant six mois les bestiaux qu'on leur confie. Dans les montagnes de la Basse-Auvergne, les manufactures occupent une grande partie des habitans de la campagne. Les habitans des vallées se livrent à l'agriculture.

Voisins des Auvergnats, les Limousins ont beaucoup de rapport avec eux ; ils sont aussi laborieux, et quittent seulement leurs foyers pour aller chercher ailleurs ce que leur refuse la terre ingrate qu'ils habitent. Ils s'expatrient dans la belle saison, se répandent dans les différentes parties du royaume, et rapportent en hiver à leurs familles une partie du prix de leurs talents et de leurs fatigues. Presque tous sont maçons, et l'on peut dire qu'il est peu d'édifices en France auxquels des Limousins n'aient travaillé. On leur reproche d'agir comme ils parlent, assez lenteinent ; mais en récompense ils sont constants dans leur travail, par leur sobriété, leur économie et leur activité, ils suppléent à l'aridité du sol qui les a vus naître. Ils trouvent une partie principale de leur nourriture dans les châtaignes que l'on recueille en abondance dans le pays. Les gens de la campagne sont, pour l'ordinaire, vêtus d'une grosse étoffe bleue. Les hommes, en général, sont forts, les femmes belles et

d'un beau sang : il existe même une petite ville , qui , à cause de la beauté du sexe qui l'habite , est nommée *Saint-Germain-les-Belles-Filles*. Le trait qui , ordinairement , manque à ces beautés , est la vivacité ; mais elles ont des vertus , c'est là l'essentiel.

Revenons à Lyon..... Voyez , mes enfans , suivez toujours la carte , car autrement l'instruction que je vous donne ne serait que de vaines paroles qui se perdraient dans l'air. Vous ne saurez quelque chose en géographie qu'autant que vous connaîtrez la situation des lieux dont on parlera.

Je pars de Lyon , et je me dirige sur Dijon , où je m'arrête. C'est une belle ville , ancienne capitale de la province que l'on nommait Bourgogne.... La Bourgogne ! ce nom rappelle le pays du bon vin ; ses coteaux sont tapissés de vignes cultivées avec le plus grand soin , et donnent , suivant le terroir et l'exposition , des vins qui font les délices des meilleures tables de la France et de l'Eu-

rope. Ces vins sont l'objet d'un commerce considérable, et qui, dans les bonnes années, font entrer en France une grande quantité d'argent.

La Champagne, qui est voisine de la Bourgogne, trouve aussi dans ses vignobles la principale source de ses richesses. Ses vins sont plus légers et plus délicats que ceux de Bourgogne, surtout ses vins blancs ; mais ils conviennent moins pour l'usage ordinaire.

Éloignons-nous pour parcourir la Lorraine. Cette province n'a été définitivement réunie à la France que sous le règne de Louis XV. Elle semblait, par sa position, par les mœurs et le langage de ses habitans, devoir un jour en faire partie. Elle contient trois belles et grandes villes ; Metz, qui renferme environ trente-six mille âmes, et qui, par ses remparts et sa situation, peut résister à une nombreuse armée ; Nancy, une des plus jolies villes de France ; et Verdun, si renommée par ses dragées. Je suis tenté de croire que cette dernière ville est celle

qui vous intéresse le plus : ses excellentes dragées l'empêcheront de sortir de votre mémoire. La Lorraine, en général, est un bon pays : la plaine est fertile en graines de toutes espèces, en fruits et en chanvre. Les montagnes et les coteaux abondent en vignobles, en pâturages et en bois propres aux diverses constructions. Les Lorrains sont économes et laborieux ; le soin qu'ils apportent à ménager ce qu'ils possèdent, les a fait regarder comme des gens intéressés ; mais je les aime, parce qu'ils ont conservé un tendre souvenir du bon roi Stanislas, qui leur a fait tout le bien qui était en son pouvoir.

Après avoir traversé la Lorraine, nous entrons dans l'Alsace. Ici nous ne nous croyons plus en France ; ce sont d'autres mœurs, c'est une autre langue ; nous voilà parmi des Allemands. Cette province fit en effet long-temps partie de l'Allemagne ; ce n'est que depuis Louis XIV qu'elle appartient à la France ; mais, quoique fier d'être Français, le peuple n'a point quitté ses vieilles habitudes,

et parle toujours un mauvais allemand, qui le fait paraître étranger au milieu de sa patrie. Il faut voir en passant Strasbourg, que sa situation avantageuse et ses fortifications rendent une des villes les plus considérables du royaume. Parmi les nombreux édifices qui la décorent, en distingue la cathédrale, dont le clocher est un chef-d'œuvre d'architecture gothique, et l'un des plus beaux monumens de ce genre qui existent dans le monde. La tour est une pyramide de 445 pieds de hauteur, et passe pour la plus haute de toute l'Europe : toute la flèche est travaillée à jour avec une délicatesse étonnante.

Si nous parcourions nos frontières depuis Strasbourg jusqu'à la mer, nous rencontrerions une quantité de villes et de places fortes propres à arrêter l'ennemi qui menacerait notre patrie ; mais notre voyage doit être plus rapide : nous ne pouvons faire autant de pauses qu'il y a de lieux dignes d'être visités. Tournons du côté des Ardennes, département qui a

reçu son nom d'une vaste et ancienne forêt qui en couvre la plus grande partie ; avançons-nous vers ce que l'on appelait autrefois la Flandre française , et arrêtons-nous à Lille : c'est encore une des grandes et belles villes de France ; elle est surtout remarquable par ses fortifications , qui défient des armées entières. La petite province que l'on nommait la *Flandre française* , et qui forme aujourd'hui le *département du Nord* , est très-considerable , par les villes fortes et commerçantes qu'elle renferme : on n'en trouve pas un aussi grand nombre sur un si petit espace dans aucune autre partie de la France. Les principales sont : *Dunkerque* , *Cassel* , *Lille* , *Douai* , *Valenciennes* , *Maubeuge* et *Cambrai* . Cinq rivières : la *Scarpe* , l'*Escaut* , la *Lys* , la *Deule* et la *Sambre* , arrosent ce département , et servent de débouchés à son commerce : plusieurs canaux ajoutent encore à cet avantage. Le terrain est , en général , excellent et très-productif en blé , et en colza dont on fait de l'huile ; il y a aussi

de très-bons pâturages. Tout ce pays, quoiqu'ayant été tant de fois le théâtre de la guerre, est un des plus riches et des plus beaux de la France, et il doit cet avantage à son territoire fertile, à ses rivières, à ses canaux, à ses villes, à sa position et à l'industrie de ses habitans. Les mœurs, dans cette province, sont un mélange de celles de la France et de celles des Pays-Bas. Les langues des deux pays s'y parlent également.

En revenant à Paris, nous trouverons l'ancien *Artois* et la *Picardie*; beaux pays qui présentent des plaines unies d'une magnifique étendue, très-abondantes en blé, en pâturages, en chanvre et en colza. Cette vaste nappe, qui s'étend jusque sur les bords de la mer, est parsemée d'une infinité de villes, de bourgs et de villages. Les principales sont: *Arras*, *Calais*, *Saint-Omer*, *Aire*, *Amiens*, *Péronne* et *Abbeville*. Le Picard est connu pour avoir *la tête chaude*, c'est-à-dire, pour avoir de la vivacité, et être tant soit peu tête. L'habitant des campagnes parle un jargon ou

plutôt un vieux français corrompu, qui le distingue des paysans qui avoisinent Paris.

Suspendons ici notre course. Voilà déjà un voyage de fait. Nous avons vu notre patrie, un peu rapidement, il est vrai, mais enfin avec assez de détail pour en avoir une idée. En étudiant la géographie, nous examinerons mieux les lieux, et nous verrons chaque ville l'une après l'autre. Je souhaite qu'un jour vous connaissiez la France assez, pour savoir que votre patrie n'a rien à envier au reste du monde sous le rapport des bienfaits de la nature, et qu'elle peut comparer ses enfants aux peuples qui ont tenu les places les plus honorables de la terre.

LES PAYS-BAS.

Nous étions à Lille tout à l'heure; en faisant quelques lieues au-delà, nous entrerons dans le royaume des *Pays-Bas*.

Ce nom de *Pays-Bas* vous frappe d'a-

bord : d'où vient-il ? Il vient de la situation même de ces contrées, qui, s'étendant sur le bord de la mer, sont beaucoup plus basses que les contrées voisines. Croiriez-vous que plusieurs des terres qui forment la Hollande sont au-dessous même du niveau de la mer ? Cela vous effraie ; vous ne seriez peut-être pas très-curieux d'habiter un lieu qui, d'un instant à l'autre, peut se trouver inondé et abîmé sous les eaux ? Et comment retient-on les vagues de la mer ; ces vagues furieuses, qui, s'élevant chaque jour avec le flux, semblent vouloir tout renverser et s'étendre au loin ? Les habitans, industriels et patients, ont élevé des digues contre la mer même, et entretiennent constamment ces digues qui protègent leurs habitations. S'ils négligeaient ce soin, les eaux auraient bientôt repris leur empire, et une partie de la Hollande disparaîtrait.

Le royaume des Pays-Bas, dont l'existence ne date que de 1814, se compose de l'ancienne Hollande et de la Belgique. Cette dernière contrée a fait, pendant plus de

vingt ans , partie de la France. Les Belges , que nous regarderons encore long-temps comme nos frères, ont acquis avec nous cette gloire des armes qui sera immortelle , et dont nos malheurs n'ont pu ternir l'éclat ; ils s'en souviendront long- temps encore : c'est un honneur d'avoir été Français.

Les Hollandais et les Belges , quoique parlant à peu près la même langue , et ayant presque les mêmes habitudes , n'ont pas le même caractère et les mêmes mœurs : les Hollandais sont froids , patiens , sobres par esprit d'intérêt , laborieux , avides du gain ; les Belges sont vifs , emportés , d'un caractère léger , industrieux et plus amis de la dépense que leurs voisins. Les Hollandais sont chrétiens de la secte de Calvin ; mais tolérans , c'est-à-dire , voyant avec calme , et protégeant au milieu d'eux les hommes de toutes les religions. Les Belges , chrétiens catholiques , sont , au contraire , intolérans et superstitieux , surtout dans la classe du peuple.

Les habitudes , comme je viens de vous le dire , sont à peu près les mêmes. Les

Hollandais et les Belges sont grands fumeurs. Ils ont, les uns et les autres, une propreté bien remarquable : l'intérieur de leurs maisons est lavé et essuyé avec tant de soin, que l'on ose à peine y mettre le pied. Cette propreté est commune aux citoyens les plus riches et aux plus pauvres.

Les Hollandais ont été le peuple le plus commerçant de l'Europe ; ils parcouraient toutes les mers, abordaient dans tous les ports, et portaient, pour ainsi dire, les productions de toute la terre d'un lieu à l'autre. Cette industrie et cette hardiesse du commerce amenèrent dans leur patrie des richesses que la nature leur avait refusées. Ils posséderent en abondance tout ce qui se recueillait au loin ; et leurs villes étaient les marchés d'où l'Europe tirait ce qu'il y avait de plus précieux dans le monde entier. Ce commerce est loin d'être aussi considérable aujourd'hui ; mais les Hollandais sont encore un des peuples les plus commerçans. Quant à la Belgique, son industrie peut rivaliser avec celle de la Hollande : ses manufactures ont été au-

trefois les plus renommées, et les arts ont fleuri dans son sein : son agriculture fait encore la plus grande partie de ses richesses ; et ses plaines, couvertes d'abondantes moissons, réparent en peu de temps les pertes que la guerre ou d'autres fléaux lui font éprouver.

Il est difficile de trouver un pays aussi peuplé que la Hollande, relativement à son étendue. Sa première ville est *Amsterdam*, qui contient plus de deux cent mille habitans ; son port est si grand, qu'il peut contenir plus de mille vaisseaux. On remarque ensuite *La Haye*, l'une des plus belles cités de l'Europe par son étendue, le nombre et la beauté de ses palais, de ses rues, ses promenades agréables et son commerce ; *Leyde*, située sur le Rhin, *Rotterdam*, *Groningue*, *Bois-le-Duc*, *Nimègue*, *Arnheim*, *Breda* et *Berg-op-Zoom*.

La Belgique a pour capitale *Bruxelles*, grande et belle ville ; *Gand*, vient ensuite ; les autres villes remarquables sont *Anvers*, *Bruges*, *Ypres*, *Courtray*, et *Ostende*.

Ostende offre un bon port ; il faut nous y embarquer, et passer en Angleterre ; la traversée n'est pas longue ; en un jour nous y serons.

L'ANGLETERRE.

L'Angleterre, comme vous pouvez le voir sur la carte, est une grande île, qui ayoisine les côtes de la France : il n'y a que sept lieues de Calais à Douvres. La partie de cette grande île, qui est la plus proche de la France, forme l'*Angleterre proprement dite* ; l'autre partie de l'île compose l'*Écosse*, qui autrefois était un royaume particulier. À côté de cette grande île, en est une moins étendue, que l'on nomme *Irlande*. Ces deux îles et quelques autres beaucoup plus petites, sont désignées sous le nom général d'*Îles Britanniques ou Grande Bretagne*.

L'Angleterre doit sa puissance et la plus grande partie de ses richesses à son commerce. C'est en ce moment la nation qui a la marine la plus puissante ; elle tourne

toutes ses vues et tous ses moyens vers la mer ; et cela doit être , car la mer seule lui ouvre les chemins du reste du monde. Autrefois ses manufactures étaient les plus renommées de l'Europe ; mais , sous ce rapport , la France la rivalise dans quelques parties , et la surpasse dans plusieurs autres : tout ce qui tient aux beaux-arts , à ceux du dessin surtout , est parvenu en France à un degré de perfection que l'on ne retrouve pas ailleurs.

Il serait à désirer que les Français et les Anglais n'eussent jamais fait d'efforts que pour se surpasser dans leur industrie ; mais les Anglais , jaloux , envieux , ont presque dans tous les temps cherché à nous nuire ; ils nous portent une haine qu'ils laissent éclater dans toutes les occasions : leur gouvernement , pendant près de vingt-cinq ans , a prodigué son or pour nous écraser , et leur canaille nous insulte quand elle le peut. *Chien de Français* , est un mot que le bas peuple prononce avec une joie grossière. Plus généreux , nous les avons long-temps accueillis avec empressement , et

nous prenions plaisir à les exalter dans le temps même où ils affectaient hautement de nous mépriser ; nous reconnaissions leurs bonnes qualités , et ils fermaient les yeux sur les nôtres : leurs mauvais procédés ont enfin changé nos sentimens : nous ne les haïssons pas comme ils nous ont haïs ; mais nous ne les pouvons plus aimer. Un trait bien désagréable dans leur caractère , et qui blesse tous les autres peuples , c'est l'arrogance : ils paraissent , en général , n'aimer et n'estimer qu'eux seuls. Peu prévenans , taciturnes , ils se montrent presque sans politesse , surtout envers les étrangers. Ils sont cependant généreux , ils ont surtout une belle vertu , c'est l'amour de la patrie. Ils connaissent la liberté , et savent défendre celle qu'ils tiennent de leurs lois. C'est un peuple injuste envers les autres , mais que nous devons estimer avec franchise , parce que nous n'avons pas besoin de le râvaler pour connaître la place que nous tenons nous-mêmes au milieu des nations.

Londres est la capitale de l'Angleterre.

C'est une ville plus grande que Paris, mais bien moins agréable, et qui est loin d'avoir autant de beaux édifices à offrir à la curiosité de l'étranger. Son aspect est triste, et ne s'anime pas, autant qu'on pourrait le croire, par la circulation continue de sa population. Cette population s'élève à neuf cent mille âmes ; et la ville a près de trois lieues de longueur sur une largeur de deux. Ses rues sont belles et larges, et bordées de trottoirs qui mettent les piétons à l'abri des accidens. Elle est pour ainsi dire composée de deux villes, Londres et Westminster, sans parler du faubourg de Southwarck. Westminster doit son origine à une immense et superbe abbaye ; les rois y ont leur sépulture, et le parlement y tient ses séances. Ce quartier est celui de la noblesse, du beau monde : Londres est celui des marchands ; les matelots habitent celui de Southwarck. On vante l'église de St.-Paul comme une des plus belles églises du monde. Le roi habite le palais de Saint-James, dans Westminster. La Tamise traverse Londres ; cette rivière, large et

profonde, amène des flottes entières dans le sein de la ville, et la fait jouir, quoiqu'éloignée de yingt lieues de la mer, des avantages des ports les plus heureusement situés. Aussi le commerce de Londres est immense ; et ses nombreuses manufactures sont dans une activité continue.

L'agriculture est très-soignée dans l'Angleterre proprement dite. L'air y est assez tempéré, et l'on n'y ressent ni grands froids ni grandes chaleurs. Les brouillards y règnent quelquefois des mois entiers. Il n'y a ni vignes ni oliviers ; les fruits n'y sont pas si bons qu'en France et dans les pays méridionaux de l'Europe. Les principales marchandises que l'on tire de ce royaume, sont l'étain, le plomb, le charbon de terre, le beurre, le fromage, les cuirs et les étoffes qui s'y fabriquent.

L'Écosse fait partie de l'île où se trouve l'Angleterre. C'est un pays inégal, et partagé par des montagnes âpres et escarpées ; l'air y est froid, mais sain, et le sol produit plus facilement de l'avoine et des herbages que des blés.

La ville capitale de l'Écosse, qui fut autrefois un royaume séparé, s'appelle *Édimbourg*, et a quatre-vingt-cinq mille habitans. Dans cette ville et dans la partie que l'on nomme la Basse-Écosse, la civilisation est la même qu'en Angleterre ; mais, dans les montagnes, le peuple a conservé ses anciennes mœurs, et n'a, pour ainsi dire, rien de commun avec le reste de l'Europe. L'Écosais parle encore la langue que parlaient ses pères il y a dix-huit cents ans. Exposé aux vents qui dessèchent les terres après qui l'environnent, errant, avec ses troupeaux, sur des montagnes couvertes de bruyères et de sapins, il chante, d'une voix traînante et mélancolique, les vers des anciens bardes, qu'il comprend encore : plus souvent il joue de la cornemuse, antique instrument du pays, et s'inquiète peu de ce que l'on fait à Londres. Une chaumière lui suffit : il ne connaît que les premiers besoins, et se trouve heureux. Son costume n'a rien de commun avec le nôtre : par-dessus la veste, il met une

longue pièce d'étoffe rayée, nommée *plaid*, qu'il drape à volonté. Il fait volontiers lui-même sa chaussure avec du cuir cru. Ces souliers, grossièrement fabriqués, s'appellent *brogues*, et s'attachent avec des courroies. Il porte un bonnet. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'il n'a pas de culottes; une espèce de petit cotillon, fait de cette étoffe rayée dont je viens de vous parler, lui tombe seulement à la moitié des cuisses. En général, les Écossais sont si attachés à ce costume de leurs pères, que ce n'est qu'par suite d'une ordonnance expresse, et en les y contraignant, qu'on est venu à bout de faire porter des culottes à ceux des plaines; les montagnards n'ont jamais rien voulu entendre à ce sujet. Les soldats mêmes qui sortent de ces montagnes, et qui forment des régimens particuliers qui valent mieux que ceux des Anglais, n'ont que leurs petits jupons. On a voulu les contraindre aussi à porter des culottes; on rapporte que pour obéir à l'ordonnance, ils s'avisèrent de porter en effet leurs culot-

tes, mais au bout de leurs sabres, sur leur épaule. Les officiers rirent de l'expédition, et depuis lors on les a laissés tranquilles sur ce point.

L'Irlande, comme je vous l'ai déjà dit, est une île voisine de l'Angleterre, et qui n'en est séparée que par le canal de Saint-Georges. Sa capitale se nomme *Dublin*; c'est une grande et belle ville, qui contient une population de plus de deux cent mille Ames. Les mœurs des Irlandais ressemblent assez à celles des Anglais; mais la religion est différente: les Irlandais sont chrétiens catholiques, et les Anglais chrétiens protestans.

ROYAUME DE HANOVRE.

Il faut maintenant revenir sur le continent, embarquons-nous encore une fois, dirigeons-nous vers l'embouchure de l'Elbe, et nous jetterons un coup d'œil sur le petit royaume de Hanovre. Il appartient au roi d'Angleterre. Remarquez bien que je dis *au roi*, et non à *l'Angleterre*; ce prince

le tient de ses pères, et le gouverne par des lois différentes de celles qui astrirent la liberté des Anglais. Cet état a été érigé en royaume seulement en 1814, à la suite de nos malheurs. Le Hanovre fait partie de ce vaste pays qui, quoique divisé en plusieurs Etats, conserve le nom d'Allemagne. Sa capitale est Hanovre, qui n'a guère que vingt mille âmes. Les Hanovriens parlent la langue allemande, et ont les mêmes moeurs que les autres Allemands.

LE DANEMARCK.

En remontant vers le nord, nous entrons dans le Danemark. Ce royaume se compose d'une longue presqu'île et d'une quantité d'îles. C'est dans la plus grande de ces îles, appelée Zélande, que se trouve la ville capitale, *Copenhague*. Cette ville est située sur un petit promontoire de la côte orientale de l'île; c'est une des mieux bâties de tout le nord: l'œil n'y est point choqué par le contraste de la misère et de la magnificence; à côté d'hôtels splendides

et construits dans le goût de ceux d'Italie, on ne voit point de bâtisses misérables, de chétives cabanes comme à St.-Pétersbourg et dans quelques autres grandes cités. Le port est beau, et fréquenté par une quantité de vaisseaux de tous les pays. Les rues de la ville sont coupées par plusieurs larges canaux, au moyen desquels on peut décharger les marchandises devant les maisons qui bordent les quais. Copenhague renferme environ quatre-vingt-trois mille habitans.

Les Danois ressemblent beaucoup, pour les mœurs, aux Allemands et aux Suédois. Ils sont industriels, ont des manufactures florissantes, cultivent les arts et les lettres avec succès. La noblesse et la bourgeoisie jouissent des avantages que la civilisation procure aux premiers peuples de l'Europe; mais les paysans sont encore dans un état voisin de la servitude. A mesure que nous avancerons dans le nord, nous verrons cette classe précieuse, la plus utile, puisque c'est celle qui procure à la société les premiers besoins de la vie, nous verrons, dis-

je , la classe des paysans plus méprisée et plus assujettie.

Comme le port de Copenhague est fort commode , nous nous y embarquerons pour nous rendre en Suède ; si nous ne voulions aborder qu'à la plus prochaine terre de ce royaume , notre voyage ne serait pas long ; le détroit qu'on nomme *Sund* , sépare la Suède du Danemarck ; mais nous ferons une plus longue course ; nous entrerons dans la mer Baltique , et nous débarquerons dans le superbe port de Stockholm , ville capitale de la Suède.

LA SUÈDE.

Nous voilà dans les pays froids. En Suède , l'hiver dure neuf mois ; mais l'été qui lui succède tout à coup n'en est pas moins insupportable par ses chaleurs , qui sont d'autant plus vives , que le froid est à peine oublié. On n'y connaît point ce passage doux , insensible de la saison des frimas à la saison des fleurs et des fruits : la nature se hâte de donner tous ses agréments à la

fois. L'air est néanmoins très-sain et favorable à la santé: il n'est pas rare de rencontrer des centenaires.

Le terroir produirait assez, mais les montagnes, les lacs, les forêts qui le couvrent en occupent la moitié. les troupeaux y sont en grand nombre, mais d'une petite espèce. On y trouve beaucoup de renards, d'élans, d'hermines, et plusieurs autres animaux dont les peaux fournissent de très-belles fourrures. Le plus grand commerce de la Suède consiste en cuivre, de meilleur de l'univers; en fer, en mâts de vaisseaux, en poix résine, et en fourrures. On recueille peu de blé.

Stockholm est la capitale du royaume. Elle est située vers l'embouchure du lac Meler, dans la Baltique. Comme Venise, elle est, en quelque sorte, sortie du sein des eaux; elle est bâtie dans six îles sur des pilotis. Ces îles sont jointes par des ponts de bois qui, à ce qu'on croit, ont fait donner le nom à la ville, *Stock* signifiant morceau de bois. Elle est belle, riche, marchande, et peut contenir une population

de quatre-vingt mille âmes. Son plus bel ornement est le port, qui est sûr, commode, et si spacieux qu'on prétend que mille vaisseaux de haut bord peuvent s'y ranger ; son entrée est difficile.

Les Suédois sont bien faits, robustes, et endurcis aux fatigues ; ils sont bons soldats. Les nobles et les bourgeois sont très-civilisés, et reçoivent, généralement, une bonne éducation. Les paysans forment un ordre dans l'État. La religion luthérienne est dominante ; mais les calvinistes, les catholiques, les anglicans, etc., jouissent de la liberté du culte.

LA NORWÉGE.

La Norwége a long-temps appartenu au Danemarck ; elle dépend maintenant de la Suède, ou plutôt en fait partie. En regardant sur la carte, vous verrez qu'il était plus naturel qu'elle fit cause commune avec la Suède qu'avec le Danemarck, dont elle est séparée par la mer. Elle occupe presque la moitié de la grande péninsule, dont

l'autre partie forme la Suède : des montagnes qui s'élèvent au milieu de la presqu'île, dans toute sa longueur, séparent les deux nations, maintenant réunies sous le même sceptre.

Le climat de la Norwége est âpre et rigoureux ; l'hiver est long ; mais les chaleurs de l'été, souvent très-grandes, font mûrir les moissons dans l'espace de deux mois, et moins encore. Ce pays a cependant peu d'agriculture ; il tire même du dehors une partie des herbes potagères nécessaires à la consommation des villes : ses principales richesses consistent en bois, en bestiaux, gibier, élans, rennes, en poissons, en fer, cuivre et autres minéraux. Les côtes sont partout hérissées de rochers, entre lesquels la mer pénètre en formant une quantité de golfes. Les nombreuses rivières, qui ont leurs sources dans la chaîne des montagnes et se dirigent vers la mer, sont souvent interrompues dans leurs cours par des cataractes fort curieuses. Vous savez qu'une cataracte est une chute d'eau formée par

un empêchement qui arrête le cours uniforme des eaux.

Les Norvégiens, en général, sont des hommes forts et robustes, bons marins, et fiers d'avoir eu quelque liberté à côté de peuples à peu près esclaves. Le paysan norvégien sait qu'il compte pour quelque chose dans l'État, et l'estime qu'il a de lui-même donne de la noblesse à son caractère.

La Norvège n'est pas très-peuplée pour son étendue ; elle compte peu de villes ; Christiania qui est sa capitale, n'a que dix mille habitans ; il y en a seize mille dans Bergen, et neuf mille dans Drontheim.

En avançant dans le nord, nous entrons, au sortir de la Norvège, dans la Laponie, pays qui, par son climat et ses habitans, mérite quelque attention.

LA LAPONIE.

Le triste pays que l'on désigne sous le nom de Laponie est à l'extrême septentrionale de l'Europe ; c'est l'empire des

glaces et du froid. Une partie , celle qui est le plus au nord , a , dans l'année , trois mois de jour et trois mois de nuit ; et le reste du pays à proportion , suivant que sa position est plus ou moins septentrionale , c'est-à-dire , plus ou moins éloignée du pôle. L'été n'est que d'un moment ; l'herbe croît aussitôt ; les fleurs naissent , passent ; le fruit mûrit ; la nature craintive hâte la naissance de ses trésors , et abandonne ensuite la terre aux neiges et aux glaces. Cette terre est peu fertile , maigre , semée de cailloux et dominée par des rochers et des collines ; elle est souvent humide , mouvante en beaucoup d'endroits , à cause de la quantité de marais , de lacs , de rivières et de ruisseaux qui l'arrosent ; en sorte qu'il n'y a pas assez d'espace pour former des terres propres au labourage ; aussi les Lapons ignorent-ils absolument l'agriculture ; mais il y a beaucoup de pâturages , et le pays est fertile en légumes. On n'y voit pas un arbre fruitier ; les arbres les plus communs sont les pins , les sapins , les bou-

feaux et les saules. Les rennes sont les principaux quadrupèdes. Ces animaux ressemblent assez aux cerfs ; mais ils sont plus grands, plus forts, et d'une sobriété bien convenable au climat : ils vivent facilement au milieu des glaces, et se nourrissent de la mousse qu'ils发现ent sous la neige. C'est un présent inestimable que la Providence a fait au malheureux habitant de ces contrées : le renne sert de cheval, et tire un traîneau ; la femelle donne un lait excellent, dont on peut faire du fromage ; la chair de cet animal est très-bonne, et sa peau est d'une grande utilité à son maître ; il s'en fait un habit, une couverture, des chaussures et des lanières.

Il ne faut point chercher une ville dans ce pays : il y a à peine deux bourgs ; encore sont-ils habités par des étrangers. Les Lapons sont remarquables par leur taille : ils n'ont guère que quatre pieds et demi de hauteur ; c'est le peuple le plus petit du globe. Ils ne sont pas tout-à-fait sauvages ; mais ils ne sont pas civilisés non plus.

Leurs demeures sont des huttes qu'ils placent à leur fantaisie ou à leur commodité ; elles sont élevées sur quatre pieux , et se terminent en pyramides. Ils les couvrent de grosses étoffes de laine , et par-dessus de branchages , de feuillages et de gazon. Le foyer , qui est toujours allumé , est placé au milieu de la cabane , et environné de pierres. Ils étendent les peaux de rennes sur des couches de feuilles d'arbres , et se couchent dessus ; ils élèvent , de plus , sur des troncs d'arbres , hors de leurs cabanes , de grandes armoires , où ils conservent leurs provisions. Les habitans des montagnes vivent du lait et du fromage de leurs rennes , de la chair de ces animaux , et de leur chasse , surtout de celle de l'ours. Ceux qui sont auprès des rivières , des lacs et de la mer , pêchent beaucoup de poissons , dont ils font provision , en le faisant sécher. Autrefois ils mangeaient de la viande toute crue ; aujourd'hui ils la font cuire un peu ; quant à celle qui est desséchée par le grand froid , ils la mangent ainsi. Leurs vêtemens étaient autrefois composés

de peaux ayant encore leur poil ; maintenant ils ajoutent à cet ancien habit des étoffes de grosse laine.

L'EMPIRE DE RUSSIE.

Si l'on vous demande quel est le plus grand empire du monde , vous répondrez que c'est l'empire russe. Il s'étend depuis la mer du Japon jusqu'à la mer Baltique , et du pôle arctique jusqu'à la mer Noire , espace deux fois plus grand q'tie l'Europe , et qui , comme vous pouvez le voir sur la carte , occupe la neuvième partie de la terre habitable. L'empire romain , dont vous avez entendu parler tant de fois , était plus petit ; mais la population de la Russie est loin de répondre à cette immense étendue ; et encore cette population est-elle en partie retenue dans l'esclavage et plongée dans une ignorance grossière , qui rappelle les temps les plus barbares du reste de l'Europe. Remarquez bien , mes enfans , que je vous parle ici des Russes proprement dits ; si je vous faisais connaître les misé-

rables peuplades qui errent dans le nord de l'Asie, vous me diriez aussitôt que ce sont des sauvages, et ils le sont en effet, à peu de chose près ; nous en dirons quelques mots quand nous parlerons de l'Asie.

Pierre I^{er}, qui régnait il y a un siècle, a commencé à tirer sa patrie de la barbarie où elle croupissait ; il a créé une marine, une armée disciplinée ; il a encouragé le commerce, établi des manufactures, bâti des villes ; mais il n'a pu civiliser que les nobles et les plus riches habitans de son empire ; le peuple conserve ses moeurs grossières et son antique ignorance.

La nation se divise en quatre classes : 1^o celle de la noblesse ; 2^o le clergé ; 3^o les marchands, bourgeois, et autres personnes libres ; 4^o les paysans.

Les nobles, suivant l'ancien esprit du despotisme féodal, ont seuls le droit de posséder des terres ; mais ils le partagent maintenant avec tous les hommes libres. Les paysans sont esclaves ; ils ne peuvent disposer de leurs personnes ; ils appartiennent

à leurs seigneurs, c'est-à-dire, aux possesseurs des terres sur lesquelles ils sont nés : ils sont, comme les charrues et les bestiaux, une propriété que l'on peut vendre ; aussi la valeur d'un domaine ne s'estime pas par le nombre d'arpens, mais par celui des paysans qu'il contient. Vous devez concevoir que ces pauvres gens sont plus ou moins malheureux, suivant le caractère de leurs maîtres. Le seigneur peut exiger de ses paysans la somme qu'il lui plaît, et les employer comme bon lui semble, sans qu'aucune loi le gêne à cet égard : il est le maître absolu de leur temps et de leur travail. Il peut les châtier, les frapper et même les faire périr lentement sous les coups, sans qu'aucune autorité vienne au secours de ces infortunés. Il est vrai que depuis quelques années le seigneur n'a plus le droit de mort sur eux ; mais si ce maître est une bête féroce, il sait bien trouver le moyen de satisfaire sa cruauté.

Je vois, mes enfans, que ce récit vous fait frémir. Vous ne concevez pas que l'homme puisse traiter l'homme, son sem-

blable, son frère, comme il traite son cheval et son chien. Vous êtes nés sur une terre libre, en France, où le plus pauvre des citoyens est l'égal du plus riche, et où le roi lui-même n'a pas le droit de faire frapper celui que la loi n'a pas condamné. Nos maîtres, à nous autres Français, ce sont les lois qui nous tracent nos devoirs. Remercions Dieu de vivre dans un pays où la raison a replacé l'homme dans tous ses droits et sa dignité.

Si le paysan russe est encore si peu avancé dans la civilisation, les nobles et les bourgeois montrent autant de politesse et sont aussi éclairés que les Français et les autres peuples de l'Europe. Saint-Pétersbourg et Moscou, les deux principales villes de l'empire, offrent, comme Paris et Londres, le spectacle du luxe et de l'industrie. Saint-Pétersbourg, situé à la jonction de la Néva avec le lac Ladoga, au fond du golfe de Finlande, a environ deux lieues d'étendue sur tous les sens, et renferme tous les genres d'édifices, soit pour l'embellissement et la magnificence, soit pour

l'avantage des arts, de la navigation, de la guerre et du commerce; c'est la résidence de l'empereur et le siège du gouvernement. Moscou est encore plus grand que Pétersbourg; mais il est moins brillant; c'était autrefois la capitale de l'empire.

Le climat est extrêmement dur en Russie, et il est difficile à un habitant de nos climats tempérés de se faire une idée du froid qui y règne. Lorsqu'une personne sort dans la saison rigoureuse, le froid lui fait verser des larmes qui gèlent aussitôt et restent suspendues aux cils en forme de glaçons. Comme les paysans sont dans l'usage de porter leur barbe, on voit de longs glaçons pendre à leurs mentons. Cette barbe est d'un grand secours pour protéger les glandes de la gorge; toutes les parties du visage, qui restent à découvert, sont très-sujettes à être gelées. On remarque souvent que ceux qui sont attaqués de la gelée l'ignorent jusqu'à ce que quelqu'un les en avertisse; alors on se frotte la figure avec de la neige. Cette friction et celle de la flanelle sont le remède ordinaire; mais

si l'on a l'imprudence d'approcher du feu ou de plonger dans l'eau chaude la partie affectée, elle se mortifie et se détruit sur-le-champ. Le vêtement, comme vous pensez bien, est chaud et bien fourni. Les gens du peuple, qui conservent l'ancien costume national, mettent tous leurs soins à bien garantir les extrémités ; ils couvrent de fourrures leurs jambes, leurs mains et leurs têtes. Leur habit de dessus est de peau de mouton, dont la laine est tournée en dedans, et ils le serrent autour de leur corps avec une ceinture ; mais ils ont le cou nu, et la poitrine couverte seulement d'une mauvaise chemise. Il est vrai que ces parties sont garanties par leur barbe, qui, par cette raison, est très-utile dans ce pays. Les nobles et les gens riches portent le même vêtement qu'en France, en y ajoutant les précautions que la rigueur du climat exige.

L'étendue des forêts et la quantité de bois ont engagé les Russes à construire leurs habitations en charpente, même dans les villes. Les cabanes des paysans sont de

forme carrée, et sont bâties avec des arbres entiers, entassés les uns sur les autres et joints dans les angles par des mortaises et des tenons ; les vides entre ces arbres sont remplis de mousse ; en dedans ils sont unis avec la hache, et ressemblent à une cloison ; au dehors on les laisse tels qu'ils étaient avec leur écorce. Le toit a deux pentes, est ordinairement d'écorce, ou de bardeau recouvert de terre glaise ou de gazon. Les fenêtres sont des ouvertures carrées de quelques pouces, qu'on ferme avec un volet qui glisse dans une rainure ; et les portes sont si basses, qu'un homme de taille ordinaire doit se baisser pour y passer.

Les lits sont presque inconnus en Russie ; les paysans n'en font aucun usage. La famille, en général, est couchée sur des bancs, à terre ou sur le poêle, espèce de four de brique, qui occupe presque un quart de la chambre, et qui est plat par-dessus.

LA POLOGNE.

La Pologne, qui était autrefois un état indépendant, et qui choisissait même ses

rois, reconnaît maintenant pour son souverain l'empereur de Russie ; elle forme cependant un état séparé qui a ses lois particulières. Elle est située entre l'empire russe, le royaume de Prusse et les États de l'empereur d'Autriche. Son étendue est considérable ; mais elle est remplie de forêts, et présente de vastes espaces privés d'habitans : sa population est d'environ huit millions d'âmes. Ses principales villes sont Varsovie, Cracovie et Vilna.

Comme en Russie, on peut diviser ses habitans en quatre classes, les *nobles*, les *ecclésiastiques*, les *bourgeois*, et les *pay-sans*. Les nobles autrefois s'étaient réservé tous les droits ; c'étaient les maîtres du pays, même des hommes ; car les pauvres paysans étaient leurs esclaves et leur propriété. Les bourgeois étaient libres, mais sous des conditions : ils ne pouvaient posséder des terres qu'autour des villes ; ils se livraient au commerce. Les nobles, comme partout ailleurs, ne faisaient rien : ils allaient à la chasse et à la guerre. Aujourd'hui ils sont beaucoup moins puissans ;

ils ne choisissent plus leurs rois ; mais le peuple commence à être un peu plus libre , un peu mieux traité ; et il faut espérer que là , comme ailleurs , l'humanité rentrera dans ses droits.

DE L'ALLEMAGNE EN GÉNÉRAL.

En quittant la Pologne , et revenant , en quelque sorte , sur nos pas , nous entrons dans l'Allemagne.

Ce mot d'*Allemagne* , que vous avez entendu souvent prononcer , doit vous faire croire qu'il s'agit d'un État comme la France , comme l'Angleterre ; vous seriez dans l'erreur : sous le nom d'Allemagne on comprend une immense étendue de pays borné au nord par la mer Baltique , le Danemarck et la mer d'Allemagne ; à l'ouest , par le royaume des Pays-Bas et le Rhin ; au sud , par la Suisse et l'Italie , et à l'est par la Hongrie et la Pologne ; mais divisé en plusieurs royaumes et États ; savoir , la *Prusse* , ou pour mieux dire la plus grande partie des États du roi de

Prusse ; le royaume de *Hanovre*, dont nous avons déjà parlé, le royaume de *Bavière*, celui de *Saxe*, celui de *Wurtemberg*, le grand-duc'hé de *Bade*, le grand duché de *Hesse*, celui de *Saxe-Weymar*, quelques autres petits États, et l'empire d'*Autriche*.

Quoique ayant des principes différens et des lois particulières, les divers peuples allemands parlent la même langue, et ont des mœurs qui feraient croire qu'ils ne forment qu'un seul corps de nation. En général, ils sont francs, sensés, laborieux, braves à la guerre, et possèdent des qualités plus estimables que brillantes ; il faut les compter parmi les peuples les plus respectables de l'Europe. Jetons un coup d'œil sur chacun des États qui les divisent.

LE ROYAUME DE PRUSSE.

La Prusse, proprement dite, a pour capitale *Koenigsberg*, située à l'embouchure de la *Prégel*, dans la mer Baltique ; mais c'est à *Berlin* que réside le roi. Cette ville est beaucoup plus grande et plus belle que

Koenigsberg ; sa population est de deux cent quarante mille habitans. Les Prussiens sont bons soldats , et ils ont été long-temps renommés par leur discipline. Ils aiment les sciences et les lettres , et y réussissent. Ils sont presque tous luthériens ou calvinistes ; mais toutes les sectes du christianisme peuvent être adoptées ou suivies en liberté ; la tolérance , à ce sujet , est une des maximes fondamentales du gouvernement.

LE ROYAUME DE BAVIÈRE.

La Bavière était autrefois un duché ; Napoléon l'a érigé en royaume en 1806. Sa capitale est Munich , grande et belle ville sur l'Iser.

LE ROYAUME DE SAXE.

Le royaume de Saxe doit aussi son titre et son agrandissement à la France ; auparavant ce n'était qu'un duché. Sa capitale est Dresde , sur l'Elbe. Les autres

illes remarquables sont Meissen, Vittemberg, Frédéricstal, Leipsick, Naumbourg, Iéna, etc.

Les Saxons sont les Allemands les plus recommandables ; ce sont eux qui parlent avec plus de pureté la langue nationale, et qui ont cultivé les lettres avec plus de gloire ; la petite ville de Weymar a vu dans son sein en même temps plusieurs des principaux écrivains qui ont illustré la littérature allemande ; aussi l'a-t-on surnommée *l'Athènes de l'Allemagne*.

LE ROYAUME DE WURTEMBERG.

Comme la Saxe et la Bavière, Wurtemberg doit aux victoires des Français son titre de royaume. Sa capitale est Stuttgart.

GRAND-DUCHÉ DE BADE.

Carlsruhe, jolie ville près du Rhin, est sa capitale. Les villes les plus remarquables ensuite sont Bade et Manheim.

Nous ne dirons rien des autres petits États de l'Allemagne ; ces détails appartiennent à une étude plus détaillée de la géographie ; maintenant nous ne voulons que reconnaître la surface de la terre. Mais il ne faut pas négliger de voir le plus puissant État de l'Allemagne , l'empire d'Autriche.

L'EMPIRE D'AUTRICHE.

L'Allemagne avait autrefois un chef auquel elle donnait le titre d'*empereur*. C'étaient les princes les plus puissans de l'Allemagne qui le choisissaient. Ce titre lui donnait peu d'autorité : il ne devait que faire exécuter ce que la *diète* avait décidé. La *diète* était l'assemblée où les souverains allemands discutaient et ordonnaient ce qui convenait à leurs intérêts communs. Ce sont encore les Français qui ont changé cet ordre de choses : par la force de leurs armes , ils ont détruit l'empire , ont rendu plus puissans les principaux souverains , et les ont décorés de la dignité royale. Pour

consoler l'archiduc d'Autriche, qui perdait le fastueux titre d'empereur d'Allemagne, il eut le droit de prendre celui d'*empereur d'Autriche.*

L'empire d'Autriche se compose de l'archiduché d'Autriche, du royaume de Bohême, du royaume de Hongrie, du royaume Lombardo-Vénitien, de celui d'Illyrie, de la Galicie orientale, du Tyrol, du duché de Salzbourg, etc. Après l'empire de Russie, c'est maintenant le plus puissant État de l'Europe.

L'ARCHIDUCHÉ D'AUTRICHE a pour capitale Vienne, située sur un bras du Danube.

Cette ville est fortifiée; mais, dans le cas d'un siège, la distance des faubourgs donnerait un grand avantage aux assiégeans.

Cette distance, qui est assez considérable, laisse la ville seule au milieu avec ses tristes remparts, et comme entourée un peu plus loin d'une seconde ville. Ces faubourgs sont beaucoup plus agréables que la ville même. Il y a à peine huit édi-

fices qu'on puisse appeler magnifiques.

Le palais de l'empereur est un vieux bâtiment noir qui n'a ni beauté ni majesté ; c'est une grande masse de pierres bâtie à sept étages, afin qu'elle puisse contenir le plus de monde possible. La ville et les faubourgs contiennent de trois à quatre cent mille âmes.

L'archiduché d'Autriche, en général, est un pays assez fertile en blé ; il produit d'excellens fruits, et abonde en vin, en pâturages et en gibier ; il y a aussi des salines.

Les habitans de la campagne sont assez heureux ; du reste, ignorans et superstitieux. Ils ne sont pas à comparer aux Saxons pour l'esprit et les connaissances. Généralement, les Allemands de l'Autriche ne brillent pas par les qualités intellectuelles : ce n'est pas de chez eux que sont sortis tous ces grands écrivains qui ont illustré la langue allemande, et c'est peut-être la faute d'un gouvernement défiant, qui met un frein au génie au lieu de l'encourager. Forts

et bien bâtie, ils aiment la guerre, et l'ont souvent faite avec gloire; le soldat obéit bien, et craint plus le bâton de son caporal qu'il n'est animé par l'honneur. Le malheureux ignore qu'il est le soutien de sa patrie et la force du souverain qui le laisse humilier.

LE ROYAUME DE BOHÈME est un assez beau pays, fertile en grains et en fruits, et qui produit tout ce qui est nécessaire à la vie. Les Bohémiens sont une race d'hommes forts et bien faits; et leurs femmes, belles et vives, le disputeraient en gaîté aux Françaises elles-mêmes. La gaîté est la marque distinctive de ce peuple; elle l'aide à soutenir sa triste condition; car le paysan, au milieu de ces contrées fécondes, ne possède que ce que son maître veut bien lui laisser: il est esclave des nobles et d'une quantité de moines, qui jouissent dans l'oisiveté de ses travaux pénibles. Prague est la capitale de la Bohême; c'est une grande et belle ville renfermant environ soixante-quinze mille habitans.

LE ROYAUME DE HONGRIE est, sous bien des rapports, la plus riche et la plus précieuse partie de l'empire autrichien. Il abonde en grains, en fruits et en vins excellens ; il s'y trouve des mines d'or, d'argent, de cuivre et de fer : sa population s'élève à près de huit millions d'âmes. Cette population offre les plus beaux hommes de l'empire et les plus braves soldats. La Hongrie a ses lois particulières et une sorte de liberté, du moins pour les nobles ; car le peuple y est à peu près serf comme en Bohême. L'empereur, en devenant roi de Hongrie, doit respecter ces lois, et n'a le droit ni de les changer ni de les éluder. Presbourg est la capitale du royaume ; autrefois c'était Bude, que l'on nomme aussi Offen. Parmi les vins excellens de Hongrie, on remarque celui de Tokai, qui est renommé dans toute l'Europe.

Le costume en Hongrie est à peu près celui de nos hussards ; ou, pour mieux dire, celui de nos hussards est l'habillement hongrois que nous avons adopté pour notre cavalerie légère. Le mot *hussard* ou *hou-*

sard est même hongrois, et signifie *dixainier*, parce que dix maisons sont tenues de fournir et entretenir un cavalier.

Nous ne parlerons pas des autres États qui composent l'empire autrichien ; nous retrouverons le royaume Lombardo-Vénitien en parcourant l'Italie.

ITALIE.

Nous arrivons dans un des plus beaux pays de l'Europe, un des plus célèbres. L'Italie a vu s'élever dans son sein ce peuple romain, qui peu à peu s'est rendu maître de presque toute la partie de la terre que les anciens connaissaient. Quand Rome n'a plus été la maîtresse du monde par ses armes, elle l'est devenue par la religion : c'est dans cette ville que réside le chef de l'Église chrétienne catholique ; et c'est de là qu'il étendait autrefois sa puissance spirituelle sur presque toute l'Europe et sur une partie de l'Amérique. L'Italie, qui avait anciennement reçu ses connaissances et sa civilisation des Grecs, en a répandu

le bienfait sur toutes les nations européennes. C'est aussi de chez elle que nous sont venus les beaux arts, la peinture, la sculpture, l'architecture et la musique. L'Italie a joué de tous les genres de gloire, et nous lui devons de la reconnaissance pour le bien qu'elle nous a inspiré. Pour parvenir à l'égaler, nous l'avons d'abord étudiée et imitée; aujourd'hui elle est surpassée sous bien des rapports; elle est même déchue; mais c'est moins sa faute que celle des gouvernemens qui ne savent pas ranimer le feu sacré qui brûle dans son sein.

L'Italie, proprement dite, c'est à dire l'étendue de pays où l'on parle la langue italienne, se trouve entre la France, la Suisse, l'Allemagne, la mer Adriatique et la Méditerranée. Cette grande nation, qui se sert de la même langue, est comme la nation allemande, et pour son malheur, divisée en plusieurs États: les principaux sont le royaume de *Sardaigne*, qui avoisine la France, le royaume *Lombardo-Vénitien*, les *États Romains* ou de l'Église, et le royaume de *Naples*.

ROYAUME DE NAPLES.

Une partie de l'Italie forme une longue presqu'île, qui a grossièrement la forme d'une botte. La moitié à peu près de cette presqu'île, à l'extrémité, est occupée par le *royaume de Naples*, que l'on nomme aussi le *royaume des Deux-Siciles*, parce que l'île de Sicile qui l'avoisine en fait partie.

La portion de l'Italie qui forme le royaume de Naples, est la plus favorisée de la nature : la chaleur qui y règne est tempérée par l'air qui vient de l'une ou de l'autre mer. Le sol demande peu de peine pour accorder beaucoup au cultivateur; presque partout se présente l'image de la végétation la plus abondante et de la fertilité. Mais la prodigalité même de la nature est cause de la paresse et presque de la misère des habitans : les Napolitains se contentent de peu de chose, et semblent ne vouloir travailler que pour satisfaire les premiers besoins de la vie.

Une remarque que vous aurez occasion de faire à mesure que vous vous instruirez, mes enfans, c'est que les peuples qui recueillent trop facilement les fruits de la terre, et qui vivent sous un ciel trop favorable, sont généralement les moins industrieux ; ils se laissent naturellement aller à la paresse, et ne connaissent rien au-dessus du repos.

Le royaume de Naples contient quelques villes assez bien peuplées ; mais la seule qui doive arrêter notre attention est la capitale, Naples, qui donne son nom à tout le royaume. C'est une des plus grandes et des plus belles villes de l'Europe : elle contient 500 mille habitans. Bâtie en amphithéâtre sur le bord de la mer, elle offre un spectacle admirable quand on y aborde par le port. Son étendue, dans sa plus grande largeur, est au moins de trois mille toises, et son circuit d'environ trois lieues. Sa construction intérieure est fort irrégulière. La plus belle des rues est celle de Tolède, qui a environ cinq cent quarante toises de lon-

gueur. Les maisons sont hautes, presque toutes à toits plats et d'une structure uniforme.

Les Napolitains, quoique peu riches en général, aiment le luxe, l'apparence; ce sont les plus glorieux des Italiens. Ils recherchent les vêtemens brillans d'or, et s'accommodeent parfaitement d'un mauvais dîner. Vous voyez dans la superbe Naples les deux extrêmes réunis : des seigneurs traversant les rues dans des équipages magnifiques, précédés de coureurs, accompagnés d'un nombreux domestique, habitant de vastes palais; et des *lazzaroni*, à peine vêtus, à peine nourris, et qui n'ont ni propriétés ni demeures.

Ces *lazzaroni*, la plus misérable canaille de l'Europe, sont des porte-faix, des commissionnaires, des gens sans aveu, à peu près des mendians. Ils vivent, comme des espèces d'animaux, au milieu des rues et sur les quais de la ville magnifique qui les nourrit de son superflu. Ils couchent à l'air comme des animaux, dans les places publiques, sur des terrasses, sous des porti-

ques ; la douce température du climat leur permet de passer ainsi leur vie sans soins et sans soucis. Le besoin de manger les fait seul sortir de leur indolence ; alors ils travaillent, et tâchent de gagner en un jour de quoi ne rien faire pendant huit. Vêtus d'une grande culotte et d'une grosse chemise de toile pendant l'été, ils ajoutent pour l'hiver une capuche de grosse laine brune, pluchée en dedans, qui les couvre depuis le dessus de la tête jusqu'à la ceinture. Ce costume leur donne un air de brigands. Les lazzaroni sont environ quarante mille ; c'est presque un dixième des habitans.

À environ quatre lieues de la ville de Naples est le *Vésuve*, un des volcans les plus célèbres du monde. Vous savez, mes enfans, ce que c'est qu'un volcan ? C'est une montagne qui renferme dans son sein et sous sa base un immense foyer, et qui, à son sommet, vomit par une ouverture plus ou moins large, de la fumée, des flammes et des matières fondues et enflammées.

Le mont Vésuve s'élève sur le rivage à

une hauteur de près de 3,800 pieds au-dessus du niveau de la mer. Il laisse sans cesse échapper de la fumée par son *cratère* (c'est ainsi que l'on nomme la bouche d'un volcan); quelquefois des flammes se mêlent à cette fumée. Mais il vient des moments terribles où la montagne gronde sourdement comme le tonnerre, fait quelquefois trembler la terre au loin, et lance, à une hauteur considérable, des pierres enflammées, des cendres, et fait couler sur ses flancs des fleuves de *laves* brûlantes, ou de pierres et métaux fondus.

Ces efforts de la terrible fournaise s'appellent *éruptions*. En 1694, une de ces éruptions eut lieu pendant près d'un mois; les matières brûlantes furent lancées avec tant de violence qu'il en tomba à trente milles de là; une immense quantité de minéraux fondus, mêlés d'autres matières, se répandit comme une rivière, l'espace de trois mille, entraînant avec elle tout ce qui se trouva sur son chemin. En 1707, époque d'une autre éruption, un mélange de cendres et de scories (petits morceaux de mé-

taux calcinés) s'éleva en si grande quantité, qu'il fit nuit à Naples en plein midi. Soixante ans après, il y eut une éruption encore si violente, que les rues et les maisons de Naples furent couvertes de cendres, comme la neige couvre nos campagnes en hiver : des vaisseaux qui étaient en pleine mer, à vingt lieues de là, en furent inondés, au grand étonnement des marins.

Ce terrible Vésuve a autrefois englouti et fait disparaître entièrement des villes et des villages qui l'avoisinaient. Sous le règne de Titus, empereur romain (il y a dix-sept siècles et demi), la petite ville d'*Herculanium* fut abîmée sous un fleuve de lave sorti de la bouche du volcan. Cette lave fondue combla, dans quelques lieux, les rues et les maisons à la hauteur de 58 pieds au-dessus des toits, et dans d'autres, jusqu'à 116 pieds. Cette lave est devenue aussi dure que le rocher : la ville est sous cette masse. Il n'y a guère qu'un siècle, un paysan, qui creusait un puits, découvrit cette ville dans son tombeau : il vit avec étonnement des chapiteaux, des colonnes

encore debout, et enfin un temp'e, pour ainsi dire, incrusté dans le sein de la terre. Le roi de Naples, instruit de cette découverte, fit faire des fouilles considérables; on reconnut les rues, les maisons; on trouva des statues, des peintures, des meubles, des vases, des instrumens, des bouteilles de verre, des manuscrits, même du pain, des œufs, du blé..... Du pain fait depuis près de deux mille ans!..... Toutes ces curiosités ont été recueillies avec soin, et placées dans les salles du palais de *Portici*, que l'on a construit presque sur l'emplacement d'Herculaneum. Un jour le volcan le fera aussi disparaître de dessus la terre.

A quelque distance d'Herculaneum, on a trouvé sous terre une autre petite ville, celle de *Pompéia*. Ce n'était pas une lave dure et pétrifiée qui la couvrait, mais une quantité immense de cendres que le vent avait sans doute portées sur son emplacement; il a donc été plus facile de la déblayer; on la mise à découvert; on a entièrement débarrassé une rue et quelques maisons isolées; et l'on a pu voir les de-

meures des anciens Romains comme s'ils les eussent quittées de la veille.

La beauté et la fertilité des campagnes de Naples étaient célèbres chez les anciens, ils leur donnaient le beau nom d'*heureuses*: on les appelle aujourd'hui *terres de labours*, pour désigner la richesse du sol. Les Romains avaient embelli ces campagnes d'une multitude de maisons de plaisir; on en trouve les ruines de tous côtés. On trouve aussi les ruines d'anciennes villes qui ont renfermé de nombreux habitans et qui ont eu de la réputation. L'Italiè, en général, est couverte des débris de la splendeur de son ancien peuple; on ne peut faire un pas sans trouver quelque pierre qui vous rappelle que là florissait la plus puissante nation du monde.

ÉTATS ROMAINS.

En revenant de Naples nous entrons dans les États romains, c'est-à-dire, le pays soumis au pape. Ces États comprennent douze petites provinces. Mais c'est à Rome que

6*

nous devons nous arrêter. Elle fut et est encore aujourd'hui la plus célèbre ville de l'univers: autrefois elle régnait par sa force, et brillait de sa splendeur; maintenant elle ne soutient sa réputation que par d'anciens souvenirs, et tire sa plus grande gloire de ses ruines.

Du temps de ses anciens habitans, lorsqu'elle était la capitale du monde, ses environs étaient, au loin, ornés de magnifiques maisons de plaisance, et animés par une population nombreuse toujours en action. Aujourd'hui, le silence règne dans ces campagnes à demi-désertes; et l'on arrive dans la fameuse Rome sans presque s'en douter.

Cette ville peut avoir quatre lieues de circuit; mais elle est loin d'être habitée en raison de sa grandeur: un tiers seul est bien peuplé, le reste est occupé par des champs, des vignes, des jardins, des maisons de campagne et des ruines. Elle peut renfermer cent cinquante mille habitans. Les débris dont elle est jonchée sont les premiers objets qui attirent les regards et

la curiosité du voyageur instruit. Plusieurs anciens monumens sont encore debouts. Près de la place Navone on voit le *Panthéon*, que l'on nomme maintenant la *Rotonde*. Les Romains l'avaient consacré à tous les dieux ; les papes l'ont dédié à tous les saints. Son péristyle est magnifique, et se compose de huit colonnes élégantes sur lesquelles repose le fronton de l'édifice ; une vaste coupole voûte majestueusement son enceinte. Mais si le Panthéon est le plus beau monument du génie romain, le *Colysée* en est sans contredit le plus admirable de la puissance de ce peuple sous ses empereurs. Le *Colysée* était un immense amphithéâtre où pouvaient se réunir cent mille spectateurs pour assister aux jeux que l'on donnait au peuple. Sa forme était ovale, et il avait 580 pieds de longueur sur une largeur de 480 ; des gradins étaient formés dans la construction même pour que les spectateurs assis pussent voir plus commodément le spectacle. Une partie de ce vaste monument subsiste encore ; les Italiens ont détruit le reste pour éléver leurs

constructions modernes. La colonne Trajane, élevée sur le Mont-Palatin, attire aussi l'admiration; elle s'élève avec noblesse dans les airs; toute la vie militaire de l'empereur Trajan est sculptée en triomphes; on y voit peut-être mille personnages. Autrefois elle était surmontée par la statue de Trajan; elle porte maintenant celle de saint Pierre. La belle colonne qui embellit la place Vendôme à Paris, peut lui être comparée.

La nouvelle Rome, quoique moins grande que l'ancienne, offre au voyageur étonné des édifices peut-être plus beaux encore que ceux dont les ruines excitent depuis si long temps l'admiration. Qu'est-ce que Rome, dans toute sa puissance et sa splendeur, aurait pu comparer à l'église de Saint-Pierre, le plus magnifique monument des temps modernes? Pour arriver à cette superbe église, on traverse une place qui se déploie en cercle devant le temple. Au milieu de cette enceinte immense, couronnée circulairement d'un vaste portique qui soutient, sur quatre cents colonnes, deux cents

statues colossales, entre deux superbes bassins ornés de bronzes, d'où jaillissent des eaux abondantes, s'élève à une hauteur prodigieuse un obélisque que les anciens Romains ont transporté de l'Egypte à Rome, et que le pape Sixte V a fait relever du milieu des ruines qui le couvraient. Cette entrée magnifique est encore moins étonnante que l'édifice qu'elle annonce. Mais il me serait difficile, mes enfans, de vous en donner une juste idée ; vous enerez des descriptions détaillées quand vous serez en état de les comprendre ; il vous suffit maintenant de savoir que c'est la plus belle église du monde.

Les Romains actuels ne ressemblent guère à ces Romains qui se rendirent maîtres d'une partie de la terre, et dont vous avez lu avec tant de plaisir l'histoire ; ils n'ont aucun de ces sentiments de liberté et d'amour de la patrie qui ont fait la gloire de leurs ancêtres. Ce sont des hommes bien-ordinaires, amis des plaisirs et paresseux, plus démonstratifs que sensibles, et faisant beaucoup de gestes pour exprimer peu de

chose. Dans leurs devoirs de religion, ils sont plus cérémonieux que pénétrés de piété, font de grands signes, croix, s'agenouillent devant tous les saints et n'en ont pas des moeurs plus pures. La chaleur du climat les rend sobres ; la viande leur plaît peu, ils préfèrent des herbagés, des fruits, du poisson. On ne fait volontiers qu'un repas par jour. Après le dîner, on se livre au sommeil ; on dort jusqu'à six heures du soir. La fraîcheur délicieuse des nuits invite à la promenade, et dans la belle saison on reste dehors presque jusqu'au retour du jour.

Je vous ai déjà dit que les beaux arts, la poésie, la peinture, la sculpture et la musique sont encore en honneur en Italie. Ces arts ont produit des hommes que l'on compte parmi les génies les plus illustres de l'Europe : dans la poésie, vous remarquerez *le Tasse*, auteur de la *Jérusalem délivrée* ; l'*Arioste*, auteur du *Roland furieux* ; le *Dante* et *Pétrarque* ; tous deux beaucoup plus anciens que les premiers que je viens de nommer ; *Métastase* et *Alsiéri*,

poëtes tragiques de ces derniers temps. Les plus grands peintres sont *Raphaël*, *Michel-Ange*, *Jules Romain*, *le Corrège*, etc.; sous ce rapport, les autres nations n'ont pas encore égalé l'Italie.

ROYAUME LOMBARDO-VÉNITIEN.

Le nom de ce nouveau royaume indique assez qu'il est formé de l'ancienne Lombardie et des États de Venise. Les deux principales villes sont Milan et Venise.

Venise est une des plus belles et des plus singulières villes de l'Europe. Elle s'élève au fond du golfe Adriatique, et a été bâtie sur soixante-douze petites îles. Comme la terre n'était pas très-ferme, les maisons ont été construites sur pilotis. Toutes les îles communiquent entre elles par une infinité de ponts; celui de Rialto est remarquable par sa grandeur et la hardiesse de son ouvrage: il n'a qu'une seule arche. De petites gondoles ou bateaux couverts, fort jolis et bien peints, conduisent, à

toute heure du jour, dans tous les quartiers de la ville, et tiennent lieu des voitures publiques de Londres et de Paris. Les édifices du gouvernement, particulièrement le palais du trésor et l'arsenal, sont d'une magnificence qui étonne. Les églises sont belles et nombreuses, mais on admire principalement celle de Saint-Marc, ainsi que la place qui l'avoisine. La façade de cette église était autrefois décorée par les quatre beaux chevaux de bronze que nous avons vus à Paris devant le palais des Tuileries. Elle a cinq portes d'airain, et est toute revêtue de marbre en dedans. La voûte, qui est couverte d'une très-belle mosaïque, est soutenue par trente-six colonnes de marbre noir. Le pavé est de jaspe, de porphyre, et de plusieurs sortes de marbres qui forment différens compartimens. La tour de cette superbe église est carrée, toute bâtie en pierres de taille, et haute de 316 pieds; son sommet est tout doré, et terminé par une figure d'ango, aussi dorée, qui lui sert de girouette.

Venise était autrefois une république,,

ou plutôt en avait le nom : les nobles seuls gouvernaient, et gouvernaient comme des tyrans, en répandant la défiance et la terreur parmi leurs sujets. Ils élisaient tous les ans un *doge* ou *duc*, qui était comme le directeur général des affaires. Le peuple n'était rien.

Malgré sa petitesse, Venise a été célèbre au milieu des nations : sa grandeur et sa force ont été dans ses richesses, et ses richesses venaient de son commerce qui était immense. Elle avait une marine puissante, et ses vaisseaux parcouraient toutes les mers connues. Aujourd'hui, elle ne brille plus que de son ancien lustre ; mais la source de ses richesses et de sa force est tarie, sa population est encore de cent soixante mille âmes.

Milan, dans le nouveau royaume, attirera plus d'attention que Venise ; elle sera la capitale ; c'est là que se rendront la fortune et les arts. Elle a déjà un grand avantage sur sa rivale, c'est qu'elle est la cité d'Italie où l'on trouve maintenant le plus d'activité et de lumières. Son com-

merce et son industrie sont considérables, et ses habitans méritent qu'on les distingue des autres Italiens : ils ont plus d'énergie et moins de bassesse. La ville est grande et belle ; ses monumens sont dignes d'être vus : sa cathédrale est, après Saint-Pierre de Rome, la plus vaste église de l'Europe. Sa population est à peu près égale à celle de Venise.

ÉTATS DU ROI DE SARDAIGNE.

Ces États comprennent l'île de Sardaigne, le Piémont, Gênes et la Savoie.

La *Sardaigne* est une île voisine de la Corse, qui n'a guère plus de cinq cents mille habitans. On lui a donné le titre fastueux de royaume. Sa capitale est *Cagliari*.

Le *Piémont* tire son nom de sa situation au pied des montagnes qui le cernent presque de toutes parts. Sa principale ville est Turin, qui renferme une population de soixante-seize mille âmes. C'est une très-belle ville, qui a environ une lieue de tour.

Ses rues sont larges, et la plupart tirées au cordeau. Les habitans sont fiers de leur cité. Ils trouvent toujours que les étrangers ne la louent pas assez ; ils vantent surtout leur belle rue du Pô.

Le territoire de *Gênes* avoisine celui du Piémont ; il s'étend au midi, le long de la Méditerranée, dans un espace d'environ soixante lieues. *Gênes* était comme Venise, une république gouvernée par les nobles, qui, tous les deux ans, choisissaient parmi eux un chef que l'on nommait doge ou duc. Le commerce faisait aussi la force et la richesse de cette république. *Gênes* est une superbe ville, bâtie en amphithéâtre sur le penchant d'une colline et au bord de la mer. Elle peut renfermer quatre-vingt mille habitans. Une des plus belles rues de l'Europe est la Rue-Neuve. Sur deux lignes très-étendues et sur un pavé de lave, s'élèvent une quantité de palais se disputant entre eux de richesse, d'élégance, et présentant avec magnificence leurs portiques, leurs façades, leurs péristyles brillans de marbre et de stuc de toutes

sortes de couleurs. Ni Paris ni Londres n'offrent rien qu'on puisse comparer à cette rue. Le reste de la ville n'est pas aussi magnifique. En général, les maisons sont très-hautes, et les rues, fort étroites, ne reçoivent presque jamais les rayons du soleil.

Enfin la *Savoie* n'a de curieux à offrir au voyageur que ses montagnes qui traversent les nues, et ses glaciers qui ne fondent jamais. Sa ville principale, Chambéry, est pauvre et médiocrement grande; ses rues sont étroites, sales; et ses maisons, soutenues sur des piliers, s'avancent dans les rues, et permettent d'y marcher à couvert. Annecy, qui est la seconde ville, n'est pas plus riche; mais située sur le bord du lac de Genève, elle jouit d'un aspect aussi riant que majestueux. Les Savoyards ou Savoisiens sont en général pauvres et assez peu industriels. Placés entre l'Italie et la France, ils s'y répandent en quantité tous les ans, au retour de la belle saison; chaque famille envoie au moins un de ses membres chez l'étranger. Souvent des en-

fans de six à sept ans quittent ainsi les montagnes, se traînent sur les grandes routes, et arrivent jusqu'à Paris. Ils font danser la marmotte, chantent la chansonnette dans les rues, offrent leurs services pour faire les petites commissions, et quand ils sont assez forts, se mettent ramoneurs de cheminées. Vous les connaissez, ces pauvres enfants qui vont criant de tous côtés : *oh ! ramenez la cheminée du haut en bas, ah !* Leur vie est bien pénible ; ils gagnent peu de chose ; mais ils sont sobres et vivent presque seulement de pain. Ils économisent pour porter quelque argent au pays. Assez généralement les Savoisiens sont trapus et d'une taille médiocre.

Nous ne quitterons pas leur pays sans admirer leurs montagnes. La plus élevée, ou pour mieux dire le point le plus élevé des Alpes, est le Mont-Blanc ; il a deux mille quatre cent quarante-six toises au-dessus du niveau de la mer. Un savant naturaliste a essayé de parvenir jusqu'à sa cime ; il ne put s'élèver qu'à environ neuf cents toises au-dessus du même niveau. Le

froid devenait insupportable; mais un autre obstacle bien plus grand, c'est qu'il se sentait pressé d'un sommeil qu'il lui était presque impossible de vaincre. C'est l'effet que l'on éprouve sur toutes les hautes montagnes. Si l'on succombait à cette pressante envie, on serait bientôt engourdi au milieu des neiges et des glaces, et l'on y périrait. Il faut, au contraire, s'agiter autant qu'il est possible; cette envie se perd aussitôt qu'on est redescendu à un degré où l'air est plus épais, plus convenable à notre existence: car il faut vous dire, mes enfans, que ce désir du sommeil, et une difficulté de respirer qui l'accompagne, viennent de ce que l'air est plus rare, plus léger, ou pour mieux me faire comprendre, de ce qu'il y a moins d'air à une grande élévation. Cet air, si nécessaire à l'entretien de notre vie, n'entoure la terre que jusqu'à une certaine hauteur; il devient sans doute inutile au-delà de cette limite, où il ne peut se trouver aucun être vivant. Cette masse d'air qui enveloppe notre globe, et dans laquelle nous allons

et venons comme le poisson dans les eaux, s'appelle *atmosphère*.

Par ce que je viens de dire, vous avez vu que le Mont-Blanc est couvert de neige; toutes les hautes montagnes le sont de même; et cela en été comme en hiver. Quelquefois un bloc de cette neige se détache, se grossit en roulant sur la pente de ces montagnes, devient énorme, bondit avec un bruit épouvantable, brise les arbres; rase les habitations qui ont le malheur de se trouver sur sa route, et ne s'arrête qu'au fond des abîmes. Ces terribles masses, l'épouvante des voyageurs, s'appellept des *avalanches*.

On trouve aussi dans les montagnes des amas immenses de glaces que l'on nomme *glaciers*. Ils sont dans les vallées élevées; les eaux et les neiges qui s'y sont rassemblées, s'y sont transformées en glaces éternelles; jamais ces glaces ne fondent; elles sont là peut-être depuis le commencement du monde. Il ne faut pas vous imaginer qu'elles sont semblables à celles de nos rivières et de nos étangs, bien claires et bien

unies ; elles sont au contraire raboteuses, poreuses, et à leur surface elles forment comme des vagues élevées : on serait tenté de croire que ces grands lacs glacés ont été tout à coup saisis et condensés au moment d'un orage qui agitait leurs ondes.

Les montagnes sont, en quelque sorte, des réservoirs d'où s'échappent les eaux qui vont former les rivières et les fleuves qui traversent les différens empires en se rendant à la mer. Ces montagnes attirent des vapeurs aqueuses des nuées, s'en imprègnent, les absorbent et en forment des sources qui sourdent de toutes parts. Les neiges et les glaces, en fondant grossissent ces sources, qui réunies forment des ruisseaux et quelquefois des torrens. On voit, dans les Alpes, de ces torrens qui sont vraiment merveilleux : tout à coup le cours d'une petite rivière est interrompu par des terrains brisés anciennement, et qui présentent une espèce de précipice dont la pente, presque à pic et hérissée de rochers, laisse tomber les eaux avec un bruit épouvantable. Ces cascades, au milieu des

solitudes des Alpes, produisent une impression profonde sur l'âme du voyageur qui sait admirer les beautés de la nature.

Je vous ai donné, mes enfans, une connaissance légère des montagnes de la Savoie, parce que nous retrouverons dans la Suisse les mêmes aspects, les mêmes glaces, les mêmes torrens, et tout ce qui caractérise les pays de hautes montagnes ; nous n'en donnerons plus de description. Quand vous aurez quelques années de plus, je vous engagerai à lire les relations des voyageurs ; c'est le meilleur moyen de reconnaître les différentes parties du globe.

LA SUISSE.

La Suisse est un des anciens pays libres de l'Europe. C'est une république confédérative, c'est-à-dire qu'elle est formée de plusieurs cantons confédérés, ou unis entre eux pour assurer leur indépendance. Chacun de ces cantons a ses lois particulières, son conseil et ses magistrats ; un canton n'a aucun droit sur le canton voisin ;

mais tous envoient des députés à la diète générale, qui règle les affaires de la république. Tous les ans on élit un chef qui porte le titre de *landaman*; il préside à la diète et à la garde du sceau de la confédération.

Il n'y avait autrefois que treize cantons; il y en a maintenant vingt-deux.

Les villes les plus remarquables sont : *Berne*, qui a de beaux édifices publics, un arsenal, une académie, des manufactures et vingt-trois mille habitans; *Bâle*, qui renferme quinze mille âmes, et fait un grand commerce; *Zurich*, qui cultive les sciences et les arts, et a dix mille âmes. On parle la langue allemande dans ces villes. La langue française est usitée à *Genève* et à *Lausanne*. *Genève*, qui formait autrefois une république séparée, seulement alliée à la Suisse, n'en est plus aujourd'hui qu'un canton; mais elle se gouverne toujours par ses anciennes lois. Quoiqu'elle ne contienne qu'une population de vingt-six mille âmes, cette ville se range parmi les plus célèbres de l'Eu-

fope : elle doit sa gloire à son industrie , et plus encore à la quantité d'hommes célèbres qu'elle a produits ; elle est aussi remarquable par la civilisation de ses habitans et leur esprit cultivé : son principal commerce consiste en horlogerie , bijouterie et fabrication de soieries. *Lausanne* n'a guère que dix mille habitans ; elle imite Genève dans son amour pour les lettres et les sciences.

La Suisse , bornée à l'ouest par la France , à l'est par l'Allemagne , et au sud par l'Italie , est le pays le plus élevé de l'Europe , et l'on remarque que les plus grands fleuves de cette partie du monde , qui sont le Rhin , le Rhône et le Danube , y prennent leurs sources , ou dans les environs. Il n'y a guère de contrées où l'on trouve plus de lacs ; on y en voit de grands , de médiocres et de petits. Les plus grands sont ceux de Genève , de Constance , de Zurich , de Lucerne et de Neufchâtel.

La population de la Suisse peut s'élever à dix-huit cent mille âmes. Les Suisses sont braves , courageux , et , en général , honnê-

tes gens ; ils aiment leur pays et la liberté ; ils sont naturellement francs et ouverts, mais intéressés. Ils sont bons militaires ; mais le gouvernement, juste et sage, évite toute occasion de guerre ; cependant, pour entretenir l'esprit guerrier parmi sa jeunesse, il a imaginé un moyen : c'est de louer aux puissances voisines la plus grande partie de ses armées ; ainsi la Suisse, sans jamais faire la guerre, a toujours une armée disciplinée et aguerrie à opposer à l'ennemi qui voudrait l'attaquer.

On compte peu de villes en Suisse, et la plupart sont petites ; mais il y a un grand nombre de bourgs et de villages. On trouve aussi de tous côtés des maisons isolées ; elles sont ordinairement construites en bois de pin, de sapin et de mélèze. Ce sont des poutres équarries et bien jointes qui forment l'extérieur et tiennent lieu de murailles ; le rez-de-chaussée est peu habité à cause de la hauteur des neiges et des eaux qui occasionne leur fonte ; il sert à mettre les provisions. On monte au premier, où se tient la famille, par un escalier

extérieur qui conduit à une galerie qui souvent fait le tour d'une partie de la maison. L'intérieur du logement est boisé. Les toits, qui ont beaucoup de saillie à cause des neiges, sont couverts de voliges aussi de sapin, sur lesquelles on met des pierres pour que le vent ne les emporte pas. Ces maisons sont très-chaudes, et renferment ordinairement des familles unies, paisibles et heureuses.

Jusqu'à présent, mes enfans, nous avons été de pays en pays, en passant toujours de l'un dans l'autre ; maintenant il faut, pour ainsi dire, faire un saut : nous allons nous rendre en Espagne, et nous sommes forcés de traverser les provinces méridionales de la France que nous connaissons déjà. Eh bien, passons rapidement ; arrivons devant les Pyrénées, qui, semblables aux Alpes, s'élèvent comme pour mettre une barrière entre les Français et les Espagnols. Ces deux peuples, en effet, n'ont guère de traits de ressemblance ni même de rapports entre eux. Le Français instruit, industrieux, actif, va chez tous les peu-

plies et les accueille bien quand ils viennent chez lui ; mais l'Espagnol , entouré par les mers et caché derrière les Pyrénées, s'est plu long-temps à croupir dans son ignorance , repoussait tout le monde de son pays , et ne visitait que malgré lui les terres étrangères.

L'ESPAGNE.

La vaste péninsule , qui s'étend au-delà des Pyrénées , contient deux royaumes , celui d'Espagne , qui en occupe plus des trois quarts , et celui de Portugal.

L'Espagne peut avoir neuf millions d'habitans. Son sol , quoique coupé de montagnes , est fertile , et nourrit facilement un peuple qui est très-sobre ; il produirait beaucoup plus , s'il était mieux cultivé ; mais l'Espagnol est paresseux et n'a que peu d'industrie. Il n'a presque point de commerce , et attend , la plupart du temps , que les étrangers viennent lui apporter une partie des objets qui lui sont nécessaires. Il ne manque cependant point de

génie pour les arts, et pourrait se placer au rang des autres peuples de l'Europe; mais le gouvernement et l'ignorance semblent se réunir pour le laisser dans la position honteuse où il se trouve depuis long-temps. Il a montré du courage et un grand caractère, quand il s'est soulevé, il y a quelques années, pour repousser de son pays les Français qui s'en étaient emparés. Si le gouvernement eût secondé son énergie qui se réveillait, il eût pu en faire un autre peuple; mais il l'a, pour ainsi dire, fait retomber dans son ancienne nonchalance. Cette secousse violente a cependant opéré quelques changemens favorables dans les mœurs; et les hommes éclairés de la nation essaient chaque jour, autant que leur permettent l'inquisition et la police, de répandre parmi leurs concitoyens quelques idées plus conformes au bonheur et à la liberté des peuples *.

* Au moment où nous faisions la seconde édition de cet ouvrage, l'Espagne, sortant de son apathie, se donnait de nouvelles lois, détruisait l'inquisition, et semblait

Vous allez sans doute me demander ce que c'est que l'*inquisition*? Dans notre heureuse France, nous ne connaissons ce fléau que par les relations que l'on nous en a données. L'inquisition est un tribunal établi pour rechercher quels sont les sentiments religieux des citoyens, et pour punir ceux qui ne passent pas pour bons catholiques. Autrefois on brûlait ces malheureux en grande cérémonie et sous les yeux de tout le clergé revêtu de ses habits sacerdotaux. Aujourd'hui ce funeste tribunal est bien radouci ; mais il tâche encore de nuire ; il a surtout grand soin de s'opposer à la lumière qui vient du dehors ; tout livre qui blesse ses maximes, mais qui pourrait être d'ailleurs fort utile, est soigneusement repoussé, et l'on punit de fortes amendes celui qui est convaincu de les avoir lus.

En général, les Espagnols sont fort dévouloir se placer au rang des nations éclairées de l'Europe ; depuis, tout est change : et en publiant cette 4^e édition, il faut dire que les Espagnols sont refombés sous leurs vieilles lois et dans les vieux liens de leurs superstitions.

vots, mais d'une dévotion superstitieuse et peu éclairée. Il y a beaucoup de prêtres et de moines parmi eux. On ne souffre point en Espagne d'autre culte que le culte catholique romain.

Les Espagnols ont le teint un peu olive et basané, la taille médiocre et la tête assez belle ; mais communément ils sont maigres. La fierté et la gravité sont les principaux traits de leur caractère ; ils parlent avec une sorte d'emphase ; mais, sous cet extérieur grave et froid, ils sont généralement d'un assez bon caractère, et même ont de la gaîté. Le livre le plus comique a été composé chez eux : c'est le *don Quichotte*. Ils ont, dans le temps, cultivé les lettres avec gloire ; cette gloire est maintenant à peu près passée. Ils ont cependant au milieu d'eux des hommes fort instruits et qui pourraient faire honneur à leur nation, si un gouvernement soupçonneux et une religion malentendue leur permettaient de faire connaître leurs talens.

Les principales villes de l'Espagne sont *Madrid*, sa capitale, ornée de beaux édi-

fices publics, d'un palais magnifique, et renfermant cent cinquante mille habitans ; *Tolède*, qui n'en a que trente mille ; *Burgos*, qui en a dix mille ; *Salamanque*, célèbre par son université ; *Cordoue*, qui renferme trente-cinq mille âmes, et *Séville*, quatre-vingt-dix mille ; *Valence*, qu'on a surnommée *la belle*, et qui a près de cent mille habitans. En général, en Espagne, les campagnes ne répondent pas à la beauté des villes ; il y a peu de villages, comparativement au nombre que l'on en voit en France, et encore ont-ils un aspect de tristesse et de misère.

LE PORTUGAL.

Le Portugal offre à peu près les mêmes mœurs qu'en Espagne ; c'est aussi, à peu de différence près, la même langue que l'on y parle. Ce royaume contient une population d'environ cinq millions d'âmes. Sa capitale est *Lisbonne*. C'est une des belles villes de l'Europe ; elle renferme trois cent cinquante mille habitans. Fort agréable-

ment située sur le Tage, elle jouit des avantages d'un très-beau port. Ses habitans se livrent au commerce, et leur port est l'entrepôt général de toutes les marchandises qu'ils tirent des autres parties du monde. Après Lisbonne, la ville la plus importante est *Oporto*, à l'embouchure du Douro, où elle a un port excellent ; il en sort une quantité considérable de vins qui partent pour toutes les contrées du monde, et principalement pour l'Angleterre.

Le Portugal a été quelque temps sans posséder son roi. Lorsque, dans les dernières guerres, les Français s'approchèrent de la capitale, le roi s'embarqua, et se rendit à deux mille lieues de là, au Brésil, en Amérique, où il établit son trône et le siège du gouvernement. Il est depuis revenu à Lisbonne.

Il ne nous reste plus à voir de l'Europe qu'un peuple qui ne ressemble guère aux autres Européens ; ce sont les Turcs.

Par leurs moeurs, leur religion, leur costume, les Turcs diffèrent entièrement de nous. Nous sommes chrétiens, et ils

sont mahométans ; nous cultivons les lettres et les beaux-arts, ils préfèrent l'ignorance ; nos femmes sont libres, les leurs sont renfermées ; les nôtres sont nos compagnes, les leurs sont leurs esclaves ; nous portons un vêtement court, ils en portent un long ; nous aimons à parler, à converser, ils sont silencieux, taciturnes ; nos idées et nos sentimens nous portent vers la liberté, par esprit de religion ils regardent le despotisme comme le meilleur gouvernement. Ce sont encore des barbares qui déshonorent un coin de l'Europe. Ils viennent de l'Asie, la patrie des esclaves, et ils mériteraient bien d'y être repoussés. — Entrons en Turquie.

LA TURQUIÉ D'EUROPE.

Ce triste et sombre empire des Turcs est malheureusement un des plus vastes de la terre. Il s'étend en Europe, en Asie et en Afrique : en Europe, il est borné au nord par les empires de Russie et d'Autriche ; au couchant, par la Dalmatie, la mer Adriatique et la Méditerranée ; au levant, par

l'Archipel grec, la mer Noire et la Bessarabie russe. Ces régions seraient les plus belles de l'Europe, si elles appartenaient à une nation plus industrieuse et plus civilisée ; c'est sur cette terre, où pèse le stupide Turc, que vécut et brilla le peuple le plus spirituel, le plus aimable et le plus instruit de l'antiquité, les Grecs.

La principale ville de l'empire est Constantinople, que les Turcs nomment *Stamboul*. Rien de plus beau que l'extérieur de cette ville ; il faut être dans son sein pour connaître ses désagréments, ses rues étroites et mal pavées. On n'y rencontre que des hommes ; les femmes, qui partout ailleurs font l'ornement des promenades, sont ici tristement renfermées. On en estime la population, y compris les faubourgs, à presque un million d'habitans. Bâtie sur sept collines, entre la mer de Marmara et la mer Noire, elle a un port spacieux, sûr et bien fortifié. On y compte près de six cents mosquées ; c'est ainsi que l'on nomme les temples des mahométans.

Le gouvernement est despotique, c'est-

à-dire que le souverain n'a guère d'autres lois que ses volontés, et qu'il lui suffit d'être mécontent de ceux à qui il a confié des emplois, pour ordonner leur mort. Ce souverain est nommé le *grand-seigneur*, le *grand-turc*, le *sultan*. Ses ministres s'appellent *visirs*. Celui qu'on nomme le *grand-visir* est le premier, le plus puissant et comme le lieutenant de l'empereur. Le titre de *pacha* appartient à ceux qui possèdent les grands emplois, aux gouverneurs de provinces. Il y a parmi eux différens grades ; le signe extérieur de ces grades est une espèce d'étendard formé d'une ou plusieurs queues de cheval teintes en rouge, attachées à une pique surmontée d'une boule de cuivre doré et d'un croissant. Le pacha qui fait porter devant lui l'étendard à deux queues, est plus élevé en dignité que celui qui ne peut arborer qu'une seule queue ; le grand-seigneur en fait porter sept. La cour du souverain s'appelle la *Porte ottomane*, la *sublime Porte*. On donne le nom de *divan* au conseil d'état.

Les Turcs suivent la religion de Mahomet. Ce Mahomet vivait en l'an 600, et passe parmi ses sectateurs pour un grand prophète. La religion qu'il a enseignée consiste principalement en la croyance d'un seul Dieu ; mais cette croyance est accompagnée de dogmes absurdes et de superstitions ridicules. Les préceptes de cette religion et les cérémonies du culte sont déposés dans un livre sacré, écrit par le prophète, et que l'on appelle *Alcoran* ou *Coran*. Pour être bon *musulman* ou *fidèle*, il faut accomplir les cinq articles suivans : le premier, de tenir les parties extérieures du corps nettes et d'être propre dans ses habits ; le second, de faire des prières cinq fois le jour ; le troisième, d'observer le *ramazan* ou *ramadan*, qui est le jeûne d'un mois ; le quatrième, de donner l'aumône ; et le cinquième, d'aller en pèlerinage à la Mecque, au tombeau de Mahomet ; mais ce qu'il faut croire avant tout, c'est qu'il n'y a qu'un seul Dieu, et que Mahomet est son prophète.

Les Turcs, en général, sont fort reli-

gieux, mais en même temps fanatiques : ils méprisent et haïssent tous les hommes qui n'ont point leur religion.

En Turquie, et dans presque tout l'Orient, les hommes sont tout, les femmes ne comptent pour rien. Comme je vous l'ai dit, on les tient renfermées dans le lieu le plus reculé des maisons que l'on nomme *harem*. Un musulman a droit d'avoir jusqu'à quatre femmes légitimes, et autant de femmes esclaves qu'il en peut acheter. On achète ces dernières au bazard ou marché.

Le costume, chez les Turcs et les autres Orientaux, n'est point, comme parmi nous, sujet à la mode : l'habit actuel est celui que l'on portait il y a plusieurs siècles. Il y a peu de différence entre l'habit des hommes et celui des femmes. La tête seule distingue les sexes. Le turban est l'apanage des hommes. Le justaucorps des femmes est le même que celui des hommes, ainsi que la veste de dessous, fendue du haut en bas comme une soutane, ainsi qu'une chemise par-dessus le caleçon, qui descend jusque sur les talons. Les deux

sexes portent aussi la même chaussure. Les femmes vont pieds nus dans les maisons ; ce qui est très-facile , vu que chez les pauvres comme chez les riches , on ne marche que sur des tapis ou des nattes. Quand elles sortent, elles chaussent des socques de bois. Alors elles ont des bas , ordinairement de velours ou de drap rouge. Les pantoufles des hommes sont de maroquin rouge.

L'ASIE.

Les Turcs sont un peuple asiatique qui est venu s'établir dans un coin de l'Europe. Ils ont passé le Bosphore , détroit que l'on traverse comme un fleuve , et se sont emparés de Constantinople , dont ils ont fait la résidence de leur souverain. Pour nous , faisons le contraire ; quittons Constantinople , passons le détroit , et débarquons en face de Constantinople , sur l'autre rive , à Scutari , qui est une dépendance de la capitale ; nous serons alors en Asie , où nous devons trouver un climat et des peuples différens de ceux que nous avons vus jusqu'à présent.

L'Asie est la partie du monde la plus anciennement peuplée ; c'est le berceau du genre humain. C'est aussi celle où les sciences et la civilisation ont commencé à faire sentir leur heureuse influence sur les hommes.



Tures .

Indiens .



Chinois .

Tartares .

En regardant sur la carte, vous verrez que c'est, après l'Amérique, la plus grande des quatre parties du monde. Depuis Malaca, qui est le point le plus méridional, jusqu'à son extrémité septentrionale, l'Asie compte plus de quinze cents lieues, et guère moins de deux mille trois cents depuis le détroit des Dardanelles, à l'ouest, jusqu'à l'endroit le plus oriental du Kamtchatka.

Cette étendue de l'Asie annonce naturellement une grande variété de climats ; le froid est excessif au nord, et la chaleur insupportable dans les contrées du midi. L'espèce humaine doit se sentir de cette variété de climats ; aussi les peuples du midi sont à peu près noirs, et ceux du nord sont très-blancs.

C'est dans les parties voisines de l'équateur, celles où la chaleur étend son empire, que sont les plus grands et les plus terribles quadrupèdes, les éléphans, les rhinocéros, les lions, les tigres. C'est aussi dans ces contrées que l'on voit les cocotiers, les palmiers et une quantité

d'autres beaux arbres inconnus dans nos climats.

Pour mettre de l'ordre dans notre course ; voyons l'ensemble de l'Asie.

Au nord , dans le triste pays des neiges et des glaces , nous trouvons les *Samoyèdes* , la *Russie asiatique* , la *Tartarie russe* , et le *Kamtchatka* .

Au levant , nous entrons dans un plus beau pays , la *Tartarie chinoise* , vaste contrée mal peuplée , et la *Chine* , couverte d'une population nombreuse , et cultivée avec le plus grand soin .

Dans le midi , nous trouverons enfin la riche et belle Asie ; c'est là que nous voyons les magnifiques contrées que les Turcs oppriment , la *Turquie d'Asie* , les *Indes* , si renommées par leurs richesses , la *Perse* et l'*Arabie* .

Je ne vous dirai rien du centre de l'Asie ; c'est un vaste pays aux trois quarts désert , ou seulement parcouru par des hordes à demi - sauvages de *Tartares* , peuples qui conduisent leurs chevaux et leurs troupeaux dans les lieux qui leur

offrent des pâturages plus abondans, et dressent leurs tentes dans ces lieux, pour y demeurer autant que cela leur plaît.

Je vous ai décris le costume des Turcs; c'est celui d'une partie des peuples de l'Asie.

Nous allons d'abord parcourir le nord de cette partie du monde.

TARTARIE RUSSIENNE.

Sous le nom de *Tartarie*, on comprend presque la moitié de l'Asie, c'est-à-dire une infinité de peuplades, qui n'ont rien de commun entre elles que ce nom général. La Tartarie se divise en trois grandes parties: la Tartarie russe, la Tartarie indépendante, et la Tartarie chinoise.

La Tartarie russe se divise en quatre gouvernemens: celui de *Sibérie*, dont les principales villes sont *Tobolsk*, *Jéniséick* et *Jakutsk*; le gouvernement de *Casan*, dont la capitale est une ville du même nom, près du *Volga*; celui d'*Astracan*, dont la capitale, également du même nom, est à l'embouchure du fleuve que je viens

de nommer ; enfin le gouvernement d'*O-renbourg*.

Les Russes établis dans cette immense étendue de pays, et surtout dans les villes, présentant le tableau des mœurs que nous avons déjà vus dans la Russie proprement dite, je n'en parlerai plus. Je choisirai parmi les nombreuses et misérables peuplades qui vivent sous le rude climat de l'Asie septentrionale, les trois principales, pour vous donner une idée de la triste existence de ces anciens habitans du pays.

LES SAMOYÈDES, placés sous le cercle polaire et un ciel de glace, au milieu des neiges pendant huit mois de l'année, les Samoyèdes ne sont point les favoris de la nature ; cependant ils savent se créer un bonheur qui leur convient au milieu de leurs huttes enfumées. Jusqu'à présent il n'a pas été possible de les engager à se fixer dans les villes. Les Russes, qui les ont rendus tributaires, ont été obligés d'habiter eux-mêmes la petite ville qu'ils avaient bâtie pour ces sauvages. Ils ne pa-

raissent même pas très-disposés à vivre entre eux trop près les uns des autres : quand un voisin les approche trop , ils prennent sans façon leur demeure , et vont l'établir plus loin. Rien n'est si facile : cette habitation n'est composée que de quelques perches rapprochées en rond et recouvertes d'écorces cousues ; une ouverture ménagée au faîte laisse échapper la fumée. C'est par cette cheminée que l'on sort l'hiver , parce que la cabane est alors ensevelie sous la neige. La pêche et la chasse fournissent leur nourriture ; et , lorsqu'ils en arrivent , ils mangent , sans autre apprêt , la chair et le poisson tout crus ; c'est même un très-grand régal pour eux que de boire du sang de renne tout chaud. On ne fait cuire que le petit gibier et les oiseaux. Il n'y a pas d'heure fixée pour les repas ; chacun mange quand il a faim.

Les Samoyèdes sont petits et trapus comme les Lapons. Ils ont le teint jaune et la physionomie fort peu agréable. Leurs yeux sont petits et presque fermés ; leur

nez est écrasé, et leurs cheveux gris et soyeux leur couvrent une partie de la figure. L'homme se regarde comme un être bien au-dessus de sa femme ; c'est en quelque sorte pour lui le premier animal de sa demeure ; il l'achète, et quand il l'a payée, on la place sur un traîneau ; on l'y attache, et on la conduit à son mari ou plutôt à son maître.

L'habillement est convenable au climat ; il est composé de fourrures de renne, dont le poil est en dehors. On met par-dessus, en hiver, une petite camisole également de fourrure, avec un capuchon. L'habillement des femmes est le même ; on le distingue par quelques morceaux de draps de différentes couleurs, dont elles le bordent. Les plus jeunes d'entre elles prennent quelquefois le soin d'arranger leurs cheveux en deux ou trois tresses qui leur pendent derrière la tête.

LE KAMTCHATKA. Laissons la mer Glaciale, et dirigeons nous vers la mer du Sud, sans cependant trop nous éloigner du cercle polaire. Voilà le Kamtchatka, cette

longue presqu'île , qui se dirige vers le Japon , et dont les îles Couriles semblent être la suite. Le climat y est moins rigoureux que chez les Samoyèdes , mais la pauvreté est la même : point d'agriculture , point de troupeaux ; un Kamtchadale n'a d'autres ressources que la pêche et la chasse , d'autres richesses que ses chiens , et d'autres délices que son tabac et une liqueur enivrante , qu'il tire d'une espèce de champignon. Vous allez me demander pourquoi il se croit riche quand il a des chiens ? c'est que ces bons animaux , que nous regardons chez nous comme nos amis et nos gardiens , font encore chez les Kamtchadales l'office des chevaux et des bœufs : ils voientrent leur maître dans son traîneau , chassent avec lui et même pour lui , gardent sa barque , l'amusent pendant leur vie , et après leur mort ils lui laissent leur chair pour le nourrir , et leur peau pour le garantir du froid.

Le Kamtchadale a deux habitations : celle d'hiver et celle d'été. Pour l'hiver ,

il creuse un trou à six pieds de profondeur, élève au-dessus une espèce de charpente de perches, qu'il recouvre de paille et de gazon; une ouverture pratiquée dans le toit sert en même temps de cheminée, de fenêtre et de porte. On y monte et on en descend à l'aide d'une planche trouée d'espace en espace. Voilà l'habitation d'hiver, que l'on nomme *iourte*. Celle d'été est au contraire élevée sur des piliers, et on l'appelle *balagane*.

Les Kaintchadales mangent du gibier et du poisson cuit ou cru, ou pilé; le poisson arrangé de cette dernière manière tient lieu de pain. Ils aiment beaucoup la graisse de baleine, et en avalent de gros morceaux avec délice. Ils sont extrêmement gourmands, et d'une saleté qui fait soulever le cœur. L'habitude qu'ils ont de manger du poisson leur imprègne une si forte odeur, que les étrangers peuvent à peine la supporter, et près d'eux on croirait être au milieu d'une troupe de canards de mer. Leur vêtement, composé de fourrures, a la forme de celui des Russes.

Les autres petites nations, qui habitent l'espace que l'on nomme Sibérie, ressemblent plus ou moins aux Kamtchadales et aux Samoyèdes. Laissons-les dans leur pays de neige et de glaces, et retournons sous la zone tempérée. Arrêtons-nous un moment dans le gouvernement d'Astrakan. C'est dans ce gouvernement que se trouve la *Géorgie*, contrée si renommée par ses belles femmes. Ce pays a été favorisé par la nature; un climat doux et agréable, une terre fertile, du vin excellent, des fruits, du gibier en abondance, du poisson, des volailles, une race d'hommes magnifiques; mais tous ces bienfaits de la nature sont détruits par la méchanceté et l'avarice. Là, l'esclavage est complet: les nobles et les seigneurs ont droit de faire travailler leurs vassaux tant qu'ils veulent, sans leur donner ni paye ni nourriture. Ils prennent leurs enfans, les vendent ou les gardent esclaves; mais surtout ils ont soin de vendre les femmes; c'est là un article du commerce de la Géorgie le plus lucratif. Les parens, par suite de

ce pouvoir monstrueux, peuvent choisir dans leur famille, et échanger contre des hardes ou tout autre objet, ceux de leurs enfans qu'ils ne veulent point conserver. Il sort chaque année des milliers de ces malheureux de l'un et l'autre sexe, ordinairement avant l'âge de puberté; les Turcs et les Persans qui les achètent en peuplent leurs harems.

Et de quelle religion pensez-vous que sont des hommes aussi abominables? ils sont chrétiens du rit grec.

Les femmes de ce pays, comme je vous l'ai dit, sont les plus belles de l'univers. On ne saurait imaginer, disent les voyageurs, des traits plus réguliers, une taille plus élégante, plus de grâce dans le maintien, que n'en offrent la plupart des Géorgiennes. Leur habit est le même que celui des Persannes, qui est à peu près celui des femmes turques.

On remarque des femmes aussi belles et traitées avec autant d'inhumanité dans deux contrées voisines, la *Mingrélie* et la *Circassie*.

TARTARIE INDÉPENDANTE.

La Tartarie indépendante comprend le pays des Kalmouks, le Thibet, le Turkestan, le pays des Usbecks ou grande Bukarie, le Daghestan et la Circassie, que je viens de nommer.

Cette vaste étendue de pays contient plusieurs nations ; mais la principale est celle des Tartares ou Tatars. En général, cette nation est *nomade*, c'est-à-dire qu'elle n'a pas de demeure fixe. Chaque horde, composée d'un nombre de familles, erre avec ses chevaux et ses bagages au gré de ses besoins et quelquefois de ses caprices. Ce qui les détermine ordinairement pour le choix d'un camp (car ils ne font que camper), c'est la proximité des pâturages et des lieux où la chasse est bonne. Ils mettent sur les chariots leurs femmes, leurs enfans et leurs tentes ; les hommes vont toujours à cheval. Le cheval est leur animal favori. Ils boivent du lait de jument. Ils vont à la chasse des chevaux sauvages pour se nourrir de leur chair ; souvent ils

mangent cette chair toute crue, ou seulement après l'avoir amortie quelque temps sous leurs selles. Le pain leur est inconnu. L'oisiveté est leur grande jouissance ; assis en grand nombre au milieu des champs, ils passent une partie des journées à discourir entre eux.

Il y a quelques villes ou bourgades dans la Tartarie ; mais elles ne sont guère habitées que par les *kans* ou princes, et par les autres nations : les Tartares aiment trop la liberté pour se renfermer dans les murs. La religion est celle de Mahomet.

Traversons rapidement la Tartarie chinoise, où nous retrouverions à peu près les mêmes mœurs, excepté dans la partie qui avoisine la Chine, et poussons notre voyage jusqu'au Japon, où nous nous arrêterons un moment.

LE JAPON.

Un groupe d'îles très-rapprochées, situé à l'est, compose l'empire du Japon.

Les Japonais ont beaucoup de ressem-

blance avec les Chinois leurs voisins ; mais on prétend qu'ils leur sont supérieurs par la civilisation et par la culture de l'esprit en général ; ils paraissent même être plus avancés dans les sciences et dans les arts que les autres peuples de l'Asie. Ils ont des imprimeries, des universités et des académies. L'agriculture est portée chez eux à un très-haut degré de perfection, et leurs manufactures fournissent de très-belles étoffes de soie et de coton, de la porcelaine renommée, de beaux ouvrages en fer, en acier, en or et en argent.

Les trois principales îles sont : Niphon, Schimo et Phirando. Cet empire est gouverné despotiquement par un souverain que l'on nomme le *koubo-soma*, et par le *dairo-soma*, ou chef de la religion.

LA CHINE.

La Chine est le plus puissant et le plus ancien empire de l'Asie et de toute la terre : c'est aussi le plus peuplé : on rapporte qu'il contient cent cinquante millions d'ha-

bitans. Pour l'étendue de son territoire, ce nombre est bien extraordinaire ; mais il faut remarquer que les Chinois ont porté l'agriculture à un si haut degré de perfection, que tout ce que la terre peut produire, elle le produit. Il est également à remarquer que ce peuple aime à tenir peu d'espace ; vingt Chinois vont se trouver à l'aise où six Européens se trouveraient gênés. Le besoin d'une subsistance abondante a sans doute contribué au respect que l'on porte à l'agriculture. Pour la rendre plus honorable, l'empereur prend lui-même la charrue chaque année, au printemps ; il laboure pendant une heure ; des paysans l'accompagnent en chantant des hymnes en l'honneur des travaux champêtres. Les grands de la cour imitent le prince et prennent aussi le manche de la charrue.

Leurs villes sont aussi peuplées que leurs campagnes. *Pékin*, la capitale de l'empire et la résidence de l'empereur, renferme deux millions d'habitans. On rapporte qu'elle est trois fois grande comme Paris. Quoique ses maisons soient basses, elles

n'en contiennent pas moins de monde ; d'ailleurs, la plupart des gens de métiers, les porte-faix, les pauvres, n'ont point leurs domiciles dans Pékin ; ils occupent les bâques dont la rivière est couverte, et qui forment une seconde ville presque aussi peuplée que la première. Une foule immense est continuellement en mouvement dans les rues ; et ce qui augmente encore ce mouvement, c'est que les artisans, les barbiers, les tailleurs, les menuisiers, au lieu de rester dans leurs maisons, courrent les rues, vont chercher l'ouvrage en ville, et portent avec eux tous les instrumens de leur profession. On peut compléter le tableau en imaginant une multitude infinie de chevaux, de chariots, de voitures qui circulent de tous les côtés. Les conducteurs y tiennent leurs bêtes par la bride, et les voitures ne vont pas plus vite que les gens de pied. Heureusement que les rues sont larges ; il y en a qui ont cent et cent vingt pieds de largeur ; toutes sont tirées au cordeau. Elles sont bordées de riches boutiques qui font un très-joli effet ; ces boutiques

ques sont peintes, dorées et bien ornées. On voit devant les portes des lanternes de corne, de mousseline, de soie, de papier, et la forme en est si diversifiée que les Chinois semblent y avoir épuisé tout leur art.

Nankin est beaucoup plus grand encore que Pékin ; il a quinze lieues de tour.

Les Chinois sont généralement d'une taille médiocre, ont le nez court, les cheveux noirs, le visage large, les yeux petits, le teint olivâtre. Les femmes sont petites aussi et assez jolies ; mais la plus grande marque de beauté qu'elles puissent avoir consiste dans la petitesse du pied. Aussi, pour leur procurer cet avantage, on leur serre les pieds dans l'enfance, de manière à ce qu'elles ne puissent que marcher difficilement le reste de leur vie.

Les Chinois se regardent comme les hommes les plus éclairés de l'univers ; il y a effectivement un temps immémorial qu'ils jouissent des avantages de la civilisation ; mais, depuis ce temps, ils n'ont fait aucun progrès. Ils ont connu l'imprimerie, la poudre à canon et la boussole bien avant

nous, et sont bien loin d'avoir amené ces découvertes au point de perfection où elles sont parvenues en Europe.

Les Chinois sont renommés par leur piété filiale ; la religion, les lois et les mœurs se réunissent pour consacrer ce premier sentiment de la nature. Un fils porte le deuil de son père pendant trois ans. Mais ce qui paraît bien extraordinaire à côté de l'exaltation louable de ce sentiment, c'est qu'un père a le droit d'exposer ou de faire mourir les enfans qu'il ne peut pas nourrir.

L'habillement consiste en une longue robe à longues et larges manches, qui éroise sur la poitrine, et s'attache sur le cou par deux ou trois boutons d'or ou d'argent. La coiffure est un bonnet rond de coton, terminé en cône, couvert de satin, doublé de taffetas, à la pointe duquel est un gros flocon de crin ou de soie rouge qui flotte jusque sur les bords. Les femmes sont à peu près vêtues comme les hommes ; seulement elles apportent dans leur toilette plus de soin et d'élegance ; elles

ornent de fleurs, d'or et d'argent, leurs cheveux, et leur robe est plus longue. Au surplus, les modes, à la Chine, comme dans toute l'Asie, ne changent point : celles qu'on suit durent, dit-on, depuis quatre mille ans.

Il existe sur les frontières de la Chine, du côté de la Tartarie, une muraille célèbre dans le monde, et qu'on doit mettre au rang de ses merveilles. Elle subsiste depuis plus de mille ans. Elle a cinq cents lieues de longueur.... Réfléchissez ; une muraille de cinq cents lieues ! Sa hauteur est de trente à quarante pieds, et son épaisseur de vingt-cinq. Ce travail immense a été entrepris dans l'intention d'arrêter les incursions des Tartares. Cela ne les a pas empêchés de s'emparer de la Chine. L'empereur qui règne actuellement est un des descendants du kan ou prince tartare qui en a fait la conquête.

LES INDES.

On désigne sous le nom général d'*Indes* un pays immense à l'extrême méridio-

naie de l'Asie, et qui se divise en deux grandes presqu'îles. Il contient plusieurs États dont les principaux sont : l'*Indostan*, *Visapour*, *Golconde*, *Bisnagar*, *Ava*, *Pégu*, *Arracan*, *Siam*, *Camboye*, *Tonquin*, et la *Cochinchine*.

L'*Indostan* étant la contrée la plus remarquable, c'est celle-là que nous visiterons.

C'est un beau pays, fertile en toutes sortes de productions utiles ou agréables. L'air y est sain, et les rayons du soleil sont adoucis par les vents périodiques et par les pluies qui tombent fréquemment dans la saison des chaleurs. Les montagnes, en arrêtant les vapeurs que ces vents amènent de la mer, produisent en outre un phénomène particulier de saisons absolument contraires dans les deux parties de la presqu'île, quoique situées sous la même latitude ; en sorte que les pluies inondent la côte de Coromandel, lorsque la côte de Malabar jouit d'un ciel clair et serein.

Les principales productions sont du riz, du blé, des cannes à sucre, du safran, du

poivre, de l'indigo qui donne une belle couleur bleue, du coton, de la cochenille, et toutes sortes de fruits, des ananas, des cocos, des limons. L'Inde produit aussi des résines précieuses, de la soie, du camphre, de l'encens, des bois de sandal, du fer, du cuivre, de l'or, et surtout des pierres précieuses; c'est le pays des diamans. Ces magnifiques pierres, si brillantes, si recherchées, si chères et si inutiles, se trouvent dans une terre rouge qu'il faut passer dans des cribles et délayer dans de l'eau pour reconnaître les diamans. Ne vous imaginez pas que, lorsqu'on les trouve, ils sont aussi brillans que ceux qui forment la parure de nos dames: ils sont alors couverts d'une vilaine croûte de terre très-dure qui les fait ressembler aux pierres que vous voyez partout. On enlève cette croûte et l'on poli le diamant, mais avec bien de la peine; car c'est une des matières les plus dures qui existent au monde.

L'Inde nourrit une quantité d'animaux, des bœufs d'une race superbe, des chevaux, des chameaux et des éléphans, des

antilopes, des civettes qui donnent une odeur fort agréable. Les bois sont pleins de perroquets, de paons, qui là se trouvent dans leur patrie; mais on y rencontre aussi des multitudes de singes, et, ce qui est plus dangereux encore, des tigres d'une grandeur énorme, des lions, des léopards, des chacals: les eaux nourrissent des crocodiles, et les herbes cachent des serpents qui donnent la mort sur-le-champ. C'est là le plus grand désagrément des pays chauds.

La population nombreuse, en raison de la fécondité de la terre, se compose d'aborigènes, c'est-à-dire, de gens tirant leur origine du pays même, et que l'on nomme *Indous*; de *Perse* ou *Guèbres*, plus anciens peut-être que les Indous, et qui adorrent le feu; d'*Afgans*, venus du Nord; d'*Arabes* établis sur les côtes; de *Mogols*, Tartares qui ont conquis le pays; et d'*Européens* que le commerce y a fixés. Les Indous sont les plus nombreux et les véritables habitans: c'est une race d'hommes doux, paisibles, et qui ont souffert avec patience toutes les usurpations de leur pays.

Leurs mœurs sont anciennes et ne changent point. La nation est divisée en quatre grandes classes : 1^o celle des *bramines*, qui fournit les prêtres, les savans, les législateurs, et les fonctionnaires publics ; 2^o celle des *tchattris*, composée des militaires, des princes vassaux et des artistes ; 3^o celle des *baniaux*, la plus aînée, sans doute, puisqu'elle renferme les commerçans et les cultivateurs ; 4^o celle des *tchattris*, ou gens de métiers. Ces quatre grandes classes se subdivisent encore en plusieurs autres classes qui marquent les différents degrés où chacun doit se tenir. Celui qui est dans une classe inférieure ne doit jamais espérer de monter dans une classe plus élevée ; l'usage et l'orgueil le repoussent ; il faut qu'il suive la route que son père a suivie ; il faut même qu'il fasse son métier ; il n'a pas droit d'en prendre un autre. C'est ce despotisme des classes supérieures sur les classes inférieures, qui a conservé, depuis des milliers d'années, les mœurs et la civilisation dans l'état où elles se trouvent maintenant : rien ne réoule, mais rien

n'avance non plus. Il est difficile de se faire une idée de la misère et de l'opprobre où vivent les dernières classes de cette triste société, les *pouliahs*, les *parias*. Ces malheureux ne sont pas même traités comme des animaux, car ils ne peuvent approcher des autres hommes ; ils sont immondes ; leur contact serait une souillure ; il faut qu'ils fuient au loin.

La religion des Indous est fort ancienne. Les prêtres ou bramines ne mangent rien de ce qui a eu vie, c'est-à-dire ni chair ni poisson ; ils vivent de végétaux. Il y a des fanatiques qu'on nomme *fakirs*, qui s'imposent toutes sortes de tourments pour plaire à leurs dieux, et pour exciter la pitié des passans, qui leur font quelques aumônes. Ces malheureux s'enfoncent des clous dans la chair, ou tiennent leurs bras continuellement élevés, ou se mettent dans quelque autre posture gênante pendant un certain temps.

Les Indous ont le teint fort basané, mais les traits réguliers et assez beaux, et la chevelure longue.

LA PERSE.

La Perse est bornée au nord par la Tartarie indépendante ; à l'ouest, par la Turquie d'Asie, et le golfe Persique qui la sépare de l'Arabie ; au sud par l'Océan indien ; et à l'est par l'Inde. Cet empire est célèbre depuis la plus haute antiquité ; vous verrez dans l'histoire ancienne les démêlés de ses rois avec les Grecs, et la conquête qu'en fit Alexandre le-Grand.

Ispahan est la capitale de la Perse : elle peut avoir quatre lieues de circuit ; mais ses maisons ne sont qu'à un étage, et presque toutes ont de grands jardins, où l'on voit dans toutes les saisons des fruits et des fleurs. Les principales rues sont larges et bordées de grands arbres, presque aussi hauts et aussi droits que nos sapins. Cette multitude d'arbres, jointe au peu d'élévation des maisons, empêche qu'en approchant de la ville, on ne découvre aucun édifice : on la prendrait plutôt pour une forêt que pour la capitale d'un empire. Le haut des édifices se termine

ordinairement par une plate-forme, où les familles ont coutume de se rassembler pour passer les soirées d'été extrêmement agréables dans ces climats. Un des grands agréments des maisons des riches est un bassin revêtu de marbre ou de porphyre, qui se trouve ordinairement dans une salle richement décorée. Ce bassin est toujours plein d'une eau limpide, qui se renouvelle continuellement : c'est sur ces bords que les Persans paresseux viennent se reposer et passer une partie du jour assis, les jambes croisées, sur de moelleux coussins.

Les Persans sont en général bien faits et robustes. Leur teint est un peu basané. Ils ont de l'enjouement et de l'esprit. Quoique mahométans comme les Turcs, ils ne sont point ennemis des sciences et des étrangers : ils ont de bons poètes et les estiment. Ils sont polis, affables, et aiment beaucoup le plaisir. Comme les Asiatiques du midi, en général, ils se laissent volontiers aller à la mollesse et au repos.

Les hommes se rasant la tête et conservent leur barbe ; ils se couvrent la tête

d'un turban. Leur habillement est à peu près celui des Turos; ils ont sur la peau une chemise de grosse mousseline; sur la chemise un vêtement qui descend plus bas que le genou, et est retenu par une ceinture; et sur le tout une robe, ouverte. Leur chaussure est une espèce de bottes lâches ou des pantoufles. En tout temps ils portent un poignard à la ceinture. L'habillement des femmes est à peu près le même, à l'exception de la coiffure.

L'Arabie est une grande presqu'île baignée au levant par le golfe Persique, au midi par la mer des Indes, et au couchant par la mer Rouge. Placée sous la zone torride, c'est à dire, dans cette bande de la terre où les rayons du soleil tombent d'aplomb, l'Arabie est une des contrées qui éprouvent les plus grandes chaleurs. Aussi, dans quelques endroits, le terroir n'offre autre chose que d'immenses plaines de sable; et lorsque les

vents agitent ces sables ; ils roulent en tourbillons comme les flots d'une mer furieuse, et s'élèvent quelquefois en montagnes qui ensevelissent des caravanes entières. Vous savez sans doute que l'on nomme *caravane* une certaine quantité de voyageurs qui se réunissent pour traverser avec plus de sûreté les déserts et les pays habités par des peuples voleurs ou à demi-sauvages.

Les côtes, les parties arrosées, et surtout la portion de l'Arabie que l'on nomme *Heureuse*, sont très-fertiles.

L'Arabie possède la plus belle race de chevaux ; c'est avec ces animaux, aussi légers que robustes, que l'Arabe traverse les déserts et même s'y établit. Il a un autre animal bien nécessaire sur ces terres brûlées ; c'est le chameau, qui porte des fardeaux considérables, qui vit peu, et reste plusieurs jours sans boire. L'Arabie est la patrie originale de l'âne ; aussi est-il là plus grand et plus beau qu'en aucun autre lieu du monde. Les autres animaux remarquables sont la gazelle, jolie, douce

et légère, ressemblant à peu près au chevreuil, et l'autruche, le plus gros des oiseaux, qui court aussi vite qu'un cheval, et ne peut voler. Les principales productions sont le café, cet excellent café que l'on appelle *moka*, du nom du port où on l'embarque ; l'aloès, l'encens, le baume, des épices, du séné, des dattes, et quantité d'autres fruits du midi. A côté de ces bienfaits de la nature, sont des tigres, des lions, des chacals, des sauterelles, et des serpents dont la morsure donne la mort.

Les Arabes sont une nation partioulière, remarquable par ses bonnes et mauvaises qualités ; ils n'ont rien de la taciturne pesanteur des Turcs, rien de cette lâche mollesse qui dégrade la plupart des Asiatiques. Ils ont l'esprit vif, le corps agile et le courage ferme ; ce seraient de véritables hommes, si leur religion ne les abrutissait pas, et si leur courage n'avait pas pour but de piller des autres nations. Les Arabes sont généralement secs de corps, robustes et de couleur basanée. Il faut faire une grande différence entre ceux qui habitent

des villes, et ceux qui parcourent les déserts et n'ont d'habitations que leurs tentes. Ces derniers se nomment *Bédouins*. Ils vivent dans des camps comme des militaires, et sont subordonnés à des chefs qu'ils appellent *émirs*. Ceux-ci ont sous eux des officiers subalternes, appelés *cheiks*. Ces camps restent dans le même lieu autant de temps que les eaux, les pâturages ou quelque autre avantage les retiennent; on les lève dès que l'on espère se trouver mieux ailleurs. Les Arabes du commun n'ont guère, dans leurs tentes, d'autres meubles que des nattes, sur lesquelles ils s'asseyent et se couchent, et quelques couvertures. Leurs ustensiles consistent en quelques chaudrons, deux ou trois jattes de bois, un petit moulin à bras, quelques cruches, et des sacs de poils de chèvre pour serrer leurs habits. Les émirs ont toujours plusieurs tentes pour eux, leurs femmes et leurs gens; ils ont des matelas, des tapis et des couvertures très-belles, des étoffes à fleurs d'or et d'argent, d'excellens coussins et quelques autres meubles qui annon-

cent le luxe et la recherche. Les Arabes , qui n'ont qu'une tente , la séparent intérieurement , et forment toujours une espèce d'appartement destiné aux femmes , où les hommes , excepté le maître , n'entrent jamais.

Après le soin de leurs animaux , les Bédouins n'ont d'autre occupation que de voler les passans. Ils campent en été sur des collines , d'où ils découvrent de fort loin tous ceux qui vont et viennent. Ils ont quelquefois formé des armées pour tomber sur la riche caravane qui se rend chaque année en pèlerinage à la Mecque. Ce qui est fort extraordinaire , à côté de ces mœurs de brigands , c'est que les Arabes sont hospitaliers , accueillent avec humanité les voyageurs qui se présentent chez eux , et défendent , au péril de leur propre vie , ceux qui se sont mis sous leur protection.

L'Arabie est la terre sacrée des mahométans. Mahomet est né à la Mecque , et il a son tombeau à Médine : les musulmans ou fidèles doivent , au moins une fois en leur vie , faire le pèlerinage de la Mec-

que : c'est un devoir ordonné par l'Alcoran. La Mecque est donc la ville sainte ; la religion y attire une foule de monde : on vient principalement visiter la *Kiabé*, ou maison d'Abraham, petit édifice de trente pieds de hauteur, sur une longueur de quinze et une largeur de douze. On baise une pierre noire qui est dans l'intérieur, et le grand devoir est accompli. La Mecque est une grande et belle ville au milieu d'un désert, à dix lieues du port de *Djedda*. sur la mer Rouge.

L'AFRIQUE.

ALLONS, Félix, allons, ma chère Félicie, poursuivons notre voyage. Nous allons parcourir l'*Afrique*; par quel côté y pénétrerons-nous? Je remarque qu'elle est presque de toutes parts entourée d'eau. Ce n'est cependant pas une île. Placez la carte devant vous; il faut l'examiner; car, sans la carte, l'étude de la géographie est une peine perdue. Ah!.... Félix a mis le doigt sur le petit chemin qui conduit de l'Asie en Afrique. Ce seul passage, qui d'un côté est pressé par les eaux de la Méditerranée, et de l'autre par celles de la mer Rouge ou golfe Arabique, s'appelle l'*isthme de Suez*; il n'a que vingt lieues de largeur. Ainsi l'Afrique est une *presqu'île*, la plus grande du monde, ayant à peu près la forme d'un triangle. Elle a dix-sept cents lieues dans sa plus grande longueur, et dans sa plus grande largeur seize cent cinquante.

Cette partie de la terre ressemble peu à celle que nous habitons. C'est en Afrique qu'est l'empire du soleil. Ses rayons tombent d'aplomb sur la plus grande partie de cet immense pays. Aussi, dans plusieurs endroits, la chaleur est presque insupportable pour les Européens. C'est aussi là, et par suite de cette chaleur extrême, que l'on voit ces vastes contrées appelées *déserts*, qui ne présentent que des plaines de sables brûlans, sans rivière pour désaltérer le voyageur, et sans arbres pour l'ombrager. Mais, dans les parties où coulent les rivières et des ruisseaux, la fertilité est admirable, les végétaux sont pleins de vigueur, et les fruits délicieux.

L'Afrique est habitée par plusieurs races d'hommes. En Égypte, le long des côtes que baignent les eaux de la Méditerranée, on voit, comme en Europe, des hommes blancs, que le climat a seulement un peu noirci. Un peu plus avant dans les terres, on trouve les Maures, qui se plaisent à errer dans les déserts ; ils sont d'une taille bien proportionnée, comme

celle des Européens; mais leur peau semble barbouillée de suie. En allant plus loin encore on arrive dans le pays des nègres, c'est-à-dire des hommes tout-à-fait noirs. Leur peau est douce et luisante; leurs cheveux sont crépus comme la laine des moutons; leur nez est épaté, et ils ont les lèvres épaisses comme de gros bourrelets. Après les hommes noirs, on rencontre les Cafres, autres nègres d'un noir moins pur; leur peau est couleur de fer fondu. Enfin, à l'extrémité de l'Afrique, aux environs du Cap de Bonne-Espérance, sont des hommes olivâtres, c'est-à-dire, jaunes-noirs; ce sont les Hottentots. Ils ont la tête petite, le menton court et pointu, l'os des joues saillant, et les lèvres grosses; ils ressemblent assez aux nègres. Voilà les principales races humaines de l'Afrique.

Cette partie du monde produit toutes sortes d'animaux féroces ou dangereux: des lions, des tigres, des léopards, des serpents monstrueux; elle produit aussi des éléphans, des rhinocéros et l'hippopotame, quadrupède énorme, qui vit au



Egyptiens.

Barbaresques.



Nègres.

Hottentots.

fond des grands fleuves, et vient paître et dormir sur leurs bords.

Au surplus, nous ne connaissons encore de l'Afrique que les pays qui avoisinent les mers; la férocité des habitans a jusqu'ici empêché les voyageurs européens de pénétrer dans l'intérieur. Ces seuls peuples civilisés sont ceux qui habitent l'Égypte et les côtes de la Méditerranée; le reste est occupé par des hommes grossiers, presque nus, et qui ne connaissent guère que les premiers besoins de la vie.

Le premier pays que l'on trouve en entrant en Afrique, par l'isthme de Suez, est l'Égypte.

L'ÉGYPTE.

Ce coin de terre est célèbre depuis long-temps. Vous avez vu, dans l'histoire sainte, que du temps même de Jacob, le peuple qui l'habitait était déjà civilisé, riche et puissant. Les débris étonnans qui couvrent encore son sol annoncent une grande splendeur et une antiquité des plus recu-

lées. Aujourd'hui l'Égypte n'est plus qu'un pays malheureux, habité par un peuple pauvre, ignorant, et qui, dans sa basse, regarde les admirables monumens qu'ont élevés ses ancêtres avec la même indifférence qu'un sauvage regarde les rochers qui hérissent les montagnes.

Vous avez aussi vu, dans votre histoire sainte, que l'on vante la fertilité de l'Égypte. La nature lui a conservé ce précieux avantage; elle est encore une des contrées les plus fertiles de l'Afrique; mais il faut remarquer que cette fertilité ne s'étend que sur les rives du Nil, qui arrose l'Égypte dans toute sa largeur.

Tous les ans, au mois de juin, ce fleuve, gonflé par les eaux que les pluies lui fournissent abondamment, se déborde et inonde au loin les campagnes. Cette inondation répand sur les terres un limon qui engrasse et favorise la végétation. Les principales productions sont le blé, le riz et des fruits délicieux. Au-delà des lieux fertilisés par ses eaux salutaires, sont des plaines et des collines de sables stériles.

La principale ville de l'Égypte s'appelle le Caire ; elle est très-grande et commerçante.

A environ trois lieues de cette ville sont les fameuses pyramides, que l'on a placées au rang des sept merveilles du monde..... Vous savez que ces pyramides sont d'immenses monumens de pierre de forme carrée, qui diminuent en s'élevant. Les quatre faces sont garnies de degrés, comme ceux des escaliers, et permettent de parvenir jusqu'au sommet, qui est terminé en petite plate-forme. La plus grande a cinq cents pieds de hauteur perpendiculaire. Il y en a quatre beaucoup plus grandes que les autres. Ces énormes monumens ont été élevés dans l'intention d'en faire des sépulcres; on a pénétré dans l'intérieur de quelques-uns, et l'on y a trouvé de grands vases de porphyre, qui furent sans doute destinés à recevoir la dépouille mortelle de quelques paissans rois. On croit que ces pyramides n'ont pas moins de quatre mille ans d'existence. On ne trouvera rien de pareil dans le reste du monde.

Leur conservation n'est pas seulement due à la solidité de la construction ; elle vient encore du climat, qui est sec ; il pleut rarement en Égypte.

En général, ce pays est couvert de ruines qui étonnent les voyageurs. Si l'on se rend dans la haute Égypte, on trouve une ville immense, abandonnée depuis plus de deux mille ans ; c'est la fameuse Thèbes aux cent portes. On y voit des parties d'édifices encore debout, d'une grandeur et d'une solidité qui excitent l'admiration. Des statues colossales sont encore là telles qu'elles ont été élevées, et semblent régner sur ces ruines extraordinaires.

Ces ruines apprennent qu'un peuple nombreux et puissant a vécu sur cette terre ; aujourd'hui l'on n'y trouve plus que des hommes pauvres, à demi-barbares, et qui ne savent pas même s'étonner des travaux de leurs ancêtres. On évalue à une population de trois millions les habitans de l'Égypte. Les indigènes, ou descendants des anciens peuples, se nomment

Coptes, et sont chrétiens du rit grec. Dans les grandes villes, on trouve beaucoup de Turcs et de Grecs ; des tribus d'Arabes errent dans les déserts des environs, et les *Mameloucks* sont les maîtres. Ces *Mameloucks* sont des esclaves de tous les pays ; des aventuriers devenus soldats sous les ordres des beys, leurs chefs ; ils sont mahométans. L'Égypte fait partie de l'empire ottoman ; mais l'autorité du pacha est presque toujours contestée par les *Mameloucks*, qui, comme je vous le dis, sont les véritables maîtres. Sous ces tyrans, capricieux et opposés entre eux, le peuple ne peut manquer de souffrir, et il souffre beaucoup.

ÉTATS BARBARESQUES.

En quittant l'Égypte, nous parcourrons toute la côte jusqu'au-delà du détroit de Gibraltar ; cette étendue de pays est désignée sous le nom de *Barbarie* ou *États Barbaresques*. Elle contient le désert de

Barca, les régences de Tripoli, de Tunis et d'Alger, et l'empire de Maroc.

Toute cette longue côte, en regard de l'Europe, est généralement fertile; elle produit du riz, du froment et d'autres grains, des citrons, des oranges, des dattes, des figues, des olives: des chevaux excellens, des brebis à grosse queue et à laine fine, et quantité d'autres animaux utiles ou nuisibles. Les chaleurs, quoique fortes, sont supportables. La population est composée de Turcs, qui dominent et occupent les emplois publics, de Maures établis dans les villes, d'Arabes bédouins habitant sous des tentes, et de Berrébères, anciens habitans retirés dans les montagnes. Les mœurs dominantes sont celles des Turcs; c'est aussi leur religion avec tout son fanatisme et sa brutalité. Les Barbaresques, par esprit de cette religion, se regardent comme les ennemis nés des peuples chrétiens; aussi leur font-ils une guerre continue. Ils ont sans cesse des corsaires en mer, qui attaquent les vaisseaux marchands d'Eu-

rope, les pillent et réduisent les hommes qui s'y trouvent au plus dur esclavage. Les princes européens pourraient facilement réprimer ce brigandage odieux et mettre leurs peuples à couvert des pirates d'Alger et de Tunis ; mais ils s'inquiètent peu de ce mal qu'ils ne sentent point ; quelques-uns même consentent à payer une espèce de tribut à ces brigands, qui s'imaginent naturellement être redoutables par leur force, tandis qu'ils ne le sont que par la lâcheté des Européens.

Les régences de Tripoli, de Tunis et d'Alger sont gouvernées chacune par une espèce de sénat, sous la protection du grand-seigneur. Le chef de ce sénat se nomme *bey* à Tripoli et à Tunis, et *dey* à Alger. Ces chefs sont ordinairement de petits despotes barbares, qui ne font sentir leur domination que par des cruautés : le sénat, ou *dîvan*, n'a presque aucune autorité sur eux.

L'empire de Maroc comprend les royaumes de Fez, au nord, sur le détroit de Gibraltar; de Maroc, sur l'Océan,

avec celui de Sus ; et dans l'intérieur des terres, les provinces de Tremecen, Tafilet et Sugulmesse. Le souverain de cet empire est un despote absolu, qui peut disposer, suivant son caprice, de la vie de ses sujets.

Au-delà des États Barbaresques, sur une longue bande de terre parallèle à ces États, est le *Bilédulgérid*, ou *pays des dattes*, ainsi nommé à cause de la quantité de dattiers qu'il produit. Cette bande de terre est habitée par des Maures indépendans, qui vivent sous des tentes, et cependant ne négligent point l'agriculture, comme les Maures vagabonds et les Arabes bédouins. Ces peuples sont mohémétans comme leurs voisins.

SAHARA, ou LE GRAND DÉSERT.

Au-dessus du Bilédulgérid, depuis le rivage de l'Océan jusqu'à l'Egypte, dans une étendue de mille lieues, est une de ces terres mortes, couvertes de sables brûlés du soleil, que l'on appelle *désert*.

Celui-ci est nommé par excellence *le Grand Désert*; c'est en effet le plus vaste espace de ce genre que l'on connaisse sur la terre. Figurez-vous cet immense pays couvert de cailloux et d'un sable aride; imaginez un voyageur qui a pénétré au milieu de ce désert; il marche des journées entières sans que son œil soit récréé par un seul rameau de verdure; seulement, à de grandes distances, il découvre ce que l'on nomme des *oasis*, c'est-à-dire, des endroits où un peu de terre végétale et d'eau semblent rendre la vie à la nature: des dattiers élevés, des bruyères et des ronces forment de tristes bosquets, qui paraissent délicieux au milieu de ces déserts. C'est là que les caravanes se reposent et prennent l'eau qui leur est nécessaire pour traverser de nouvelles plaines de sables; c'est aussi là que se rendent le lion terrible et le tigre féroce pour étancher leur soif ardente. Ces oasis sont comme des îles au milieu d'une mer.

Quelque épouvantable que soit l'aspect du désert, ne croyez pas qu'il soit entière-

ment inhabité. Des hordes de Maures savent y trouver la vie et c'est ce qui les rend heureux. Ces peuples, basanés naturellement, et encore noircis par l'ardeur du soleil, se réunissent dans les lieux où il y a de l'eau ; ils y dressent leurs tentes de poil de chèvres et de chameaux ; ils y réunissent leurs troupeaux composés de chameaux, de chèvres et de moutons ; ils y soignent leurs chevaux, et y font leur demeure jusqu'au moment où la nécessité les force à aller camper ailleurs. Ces peuples sont à demi sauvages, et traitent avec beaucoup de dureté les étrangers qui ont le malheur de tomber entre leur mains. Ce n'est guère que sur la lisière du désert qu'ils ont coutume d'errer.

LE SÉNÉGAL.

Le grand désert sépare les États Barbaresques des pays de la Nigritie, c'est-à-dire, la terre des hommes blancs, ou plutôt basanés, de celle des hommes tout-à-fait noirs. Pour entrer dans le pays des nègres,

il suffit de traverser le fleuve du Sénégal. Alors on trouve des hommes qui ont la peau absolument noire, les lèvres très-épaisses, le nez aplati et les cheveux courts et crépus comme de la laine. Ces hommes sont pauvres, et vivent dans de misérables huttes couvertes de paille. Les palais de leurs rois ne sont pas construits avec plus de peines et de dépenses.

Il y a plusieurs nations de nègres entre le Sénégal et la Gambie; mais ces peuples diffèrent peu par la physionomie et les mœurs. Ceux qui avoisinent le désert sont mahométans; plus loin, ils ont d'autres religions que nous connaissons très-peu.

En général, l'esclavage est dans toute sa force parmi les nègres; ces barbares croient avoir sur leurs semblables les mêmes droits que nous avons sur nos bêtes de somme. On devient esclave de différentes manières: en se laissant faire prisonnier à la guerre, en tombant entre les mains d'un créancier qu'on ne peut, satisfaire, et en se vendant pour sa nourriture: ces derniers esclaves sont les mieux traités; ce

sont des espèces d'ouvriers que l'on ne peut vendre hors du pays ; les autres, on en fait ce que l'on veut ; on les a long-temps vendus aux Européens ; dans ce commerce abominable que l'on appelait la *traite des nègres*, et que les nations européennes viennent enfin d'abolir. Il y a plusieurs nations nègres où le roi peut vendre ses sujets, où le père a le même droit sur ses enfans et sur ses femmes.

Au-delà du Sénégal, la nature est aussi riante et animée qu'elle est triste et aride en deçà. Le sol produit une quantité de végétaux magnifiques, des palmiers, des cocotiers, des mimoses qui donnent la gomme arabique, des arbres à beurre, des citronniers, des orangers, des tamarins, etc. Comme tous les pays situés entre les tropiques, le Sénégal n'a que deux saisons, l'été et l'hiver. L'été y est excessivement chaud, et l'hiver n'est qu'un temps de pluie qui vient rendre à la terre, aride et gercée, de la fraîcheur et de la fécondité. C'est alors que l'on commence à l'ensemener. Le riz, le tabac et le coton sont les

principales productions du pays. Vous remarquerez que les saisons arrivent, entre les tropiques, en temps opposés à ceux où elles se font sentir chez nous; ainsi l'été commence au mois de septembre et finit en mars; l'hiver vient ensuite, et dure également six mois. Les animaux utiles sont des chameaux, des chevaux, des bœufs, des buffles, des éléphants; mais les forêts renferment des lions, des tigres, des panthères, des hyènes, des singes, des serpents énormes, et les rivières nourrissent des crocodiles et des hippopotames. Ces derniers animaux y sont, après l'éléphant et le rhinocéros, les plus gros quadrupèdes; ils vivent dans l'eau et sur la terre alternativement; ils viennent paître et dormir sur le rivage.

Les Français possèdent l'établissement de Gorée, le fort Saint-Louis à l'entrée du Sénégal, et le fort Saint Michel. Les Anglais y ont aussi le fort Saint-James; mais je ne vous dirai rien de ces établissements formés par les Européens dans le temps où ils venaient sur ces tristes rivages pour

acheter des hommes et les conduire, ainsi que des animaux, à leurs plantations d'Amérique. Nous parcourrons même très-rapidement ces côtes, où nous avons partout à retrouver les mêmes mœurs et la même misère.

LA GUINÉE.

Le climat et les productions de la Guinée sont les mêmes que dans la Sénégambie. Il s'est fait autrefois un très-grand commerce sur ces côtes; le plus grand fut celui de l'or, que les nègres recueillaient dans les rivières; aussi a-t-on donné à une partie de ces côtes le nom de *côte-d'Or*, et c'est de cette abondance du précieux métal que les pièces d'or qui ont cours en Angleterre ont pris le nom de *guinées*. La *côte de Malaguette*, qui fait aussi partie de cette grande contrée, indique qu'elle produit et fournit une quantité considérable de poivre, connu dans le pays sous le nom d'*emanaguetta*. La *côte des Dents* ou *d'Ivoire* était le rendez-vous des Eu-



Patagons .

Péruviens .



Naturels de la Louisiane .

Canadiens .

ropéens qui venaient acheter des dents d'éléphans. La *côte des Esclaves* offrait le trafic odieux des hommes noirs, comme sur toutes les côtes de l'Afrique.

Le royaume de Benin, qui se trouve dans cet espace de pays, est peut-être le plus puissant état des nègres. Le souverain est un despote qui dispose, comme bon lui semble, de la vie de ses sujets : les voyageurs rapportent qu'un de ces rois barbares avait fait parquerter sa hutte avec les crânes des nègres qu'il avait immolés par divertissement aux jours de fêtes.

LE CONGO.

Pour arriver au Congo, je passe sous la ligne équinoxiale, c'est-à-dire, sous le point de la terre où les rayons du soleil, à midi, tombent d'aplomb sur la tête des hommes.

Le Congo contient plusieurs royaumes ; les principaux sont ceux de Loango, de Congo, d'Angola et Benguela.

Les Portugais, établis depuis long-temps sur ces côtes, ont donné aux nègres qui

les avoisinent quelque chose des mœurs européennes ; ce mélange de nos mœurs avec leur barbarie ne les rend que plus sauvages encore. Ils ont jugé à propos de prendre des titres de *marquis*, de *comte*, et de faire précéder leurs noms de la particule *dom*, comme les nobles Portugais et les Espagnols : ils ont même mêlé quelques pratiques de la religion chrétienne à leurs superstitions.

LA CAFRERIE.

On désigne sous le nom vague de *Cafrerie* l'immense pays qui forme l'extrême méridionale de l'Afrique : il est borné au nord par l'Abyssinie et ce que l'on nomme la Nigritie ; au coulant, par l'Océan et la Guinée ; au midi, par la même mer, et au levant, par la mer des Indes. Ce nom de *Cafrerie* lui a été donné par les Arabes établis sur la côte orientale de l'Afrique ; il vient d'un mot arabe qui signifie *infidèle*, nom que les peuples qui professent la religion de Mahomet donnent

volontiers aux nations qui ont une autre croyance. La Cafrière renferme plusieurs états dont nous savons à peine les noms. En général, les misérables peuplades qui errent parmi ces déserts de sables, de compagnie avec les bêtes féroces, sont aussi sauvages qu'on peut l'être. Leur religion n'est qu'une grossière idolâtrie, et leurs mœurs sont le résultat des premiers besoins. Ils sont tous noirs, ou extrêmement basanés, camus, et ont les cheveux crépus comme de la laine. Ils sont presque nus, ou n'ont qu'un pagne ou pièce d'étoffe qui leur entoure les reins et retombe à moitié cuisses.

LES HOTTEINTOTS

ET

LE CAP DE BONNE - ESPÉRANCE.

En s'avançant vers la pointe de l'Afrique, on trouve un peuple qui n'est guère plus civilisé que les autres barbares de cette partie du monde ; c'est la nation des Hot-

tentots. Ici l'homme cesse d'être noir. Les Hottentots sont d'une couleur jaunâtre qui fait paraître leur peau comme si elle était couverte d'huile d'olive. Ils ressemblent d'ailleurs un peu aux nègres par leur visage large, leur nez écrasé, et par leurs cheveux crépus et laineux. Leur vêtement consiste en une peau de veau ou de mouton, qu'ils portent sur le dos comme un manteau; un autre morceau de peau carré leur forme un tablier. Les femmes, qui ont le même habillement, aiment la parure et se chargent de bracelets, de ceintures et de colliers de verroterie. Les Hottentots se rassemblent en bourgades que l'on nomme *kraals*. Leurs huttes sont rondes et ressemblent à des moitiés de globes; elles portent huit à neuf pieds de diamètre, et sont couvertes de nattes. Une seule entrée, étroite et fort basse, ne permet d'y pénétrer qu'en rampant. On prendrait le tout pour un four: c'est au milieu que la famille entretient son feu. Des nattes et des peaux de mouton sont les lits sur lesquels on repose. Les Hottentots

n'ont pour ressources que la chasse et leurs troupeaux.

Ce peuple s'étendait autrefois jusqu'à la pointe de l'Afrique, que l'on nomme le *Cap de Bonne-Espérance*; mais, en 1650, les Hollandais achetèrent d'un chef du pays un terrain d'une lieue carrée; ils y construisirent un petit fort en bois, puis un plus considérable en pierre; puis un bourg, puis une ville; et aujourd'hui le Cap de Bonne-Espérance est le plus bel et le plus important établissement des Européens en Afrique. Il appartient en ce moment aux Anglais, et leur est bien utile, en ce qu'il leur sert de lieu de relâche (comme d'auberge) sur la route de leurs vastes possessions dans les Indes.

CÔTE ORIENTALE DE L'AFRIQUE.

Suivons notre voyage sur les côtes de l'Afrique. La côte orientale est beaucoup moins fréquentée par les Européens que les côtes opposées. Quand on a doublé le Cap de Bonne-Espérance, le premier peuple

remarquable que l'on trouve est celui de *la terre de Natal*. Ce peuple est sauvage, mais moins que les Hottentots ses voisins; il est plus actif et moins sale. Il est divisé par hordes ou villages, sous un chef pour chaque bourgade. Il cultive quelques portions de terrain, qu'il entoure pour les garantir du ravage des bêtes fauves.

J'aperçois, en continuant ma route, le *Monomotapa*, qui comprend plusieurs petits royaumes sous un seul chef suprême que nous nommons, suivant nos idées, *empereur*. Les habitans sont noirs et d'une taille moyenne; ils ont l'humeur guerrière, et sont très-légers à la course. Ils se livrent à l'agriculture selon leurs besoins, et nourrissent de nombreux troupeaux. Les principaux articles de leur commerce avec les Portugais, les seuls Européens qui aient des établissements chez eux, sont l'or et l'argent; les esclaves sont aussi une marchandise; car le trafic des victimes humaines déshonore toute l'Afrique. L'empereur est un despote auquel ses sujets ne peuvent parler qu'à genoux.

A partir du Monomotapa, on trouve une vaste étendue de côtes, à laquelle on donne le nom de *Zanguebar*. Les principaux royaumes de cette côte sont, du sud au nord, *Mozambique*, *Mauruca*, *Mongallo*, *Quiloa*, *Monbaze* et *Mélinde*. Les peuples de ces divers états sont noirs pour la plupart, et n'ont rien de barbare dans le caractère; on trouve parmi ces différents peuples beaucoup de mahométans, et quelques chrétiens dans les établissements portugais.

La côte d'*Ajan* offre un pays aride, sablonneux et occupé par un petit nombre d'Arabes soumis à des chefs particuliers. A l'extrémité de cette côte nous trouvons l'entrée de la mer Rouge; que l'on appelle le détroit de Bab-el-mandeb. Si nous continuons notre route, en suivant cette nouvelle côte, nous arrivons dans un grand royaume, dans l'*Abyssinie*, dont la capitale se nomme *Gondar*. Ce royaume est peu connu: on donne le titre de *Grand-Négus* au souverain. Les peuples sont noirs, non pas comme les nègres, mais

comme les Maures ; ils suivent la religion chrétienne, mais d'une manière grossière et pleine de superstitions. En sortant de l'Abyssinie, nous entrerons dans la Nubie, qui n'est guère mieux connue. Ses habitans sont en partie mahométans ; ce sont de vrais nègres ayant les lèvres grosses et le nez écrasé. Le Nil, en se rendant en Égypte, traverse la Nubie, et la féconde également en se débordant sur les terres qui l'avoisinent. Au-delà de ces terres fertilisées, on ne trouve que de tristes déserts couverts de sables.

Enfin, nous voilà revenus en Égypte. Nous avons fait tout le tour de l'Afrique. Et pourquoi n'avons-nous pas pénétré dans l'intérieur, allez-vous me dire ? C'est que l'intérieur de l'Afrique est encore inconnu aux Européens. Les déserts et la barbarie des peuples ont jusqu'à ce jour empêché les voyageurs de visiter les grandes nations qui, sans doute, sont répandues dans ces immenses contrées. Si nous jugeons ces nations par celles qui vivent sur les côtes,

elles doivent se trouver dans un état presque entièrement sauvage. Tous ces peuples sont noirs , et c'est ce qui a fait donner le nom vague de *Nigritie* à la plus grande partie de l'intérieur de l'Afrique.

L'AMÉRIQUE.

Nous avons pu parcourir l'Europe, l'Asie et l'Afrique sans quitter la terre ferme ; mais, pour passer en Amérique, il faut absolument s'embarquer. Allons au Havre ; c'est le port le plus voisin de Paris : nous y trouverons sans doute quelque bâtiment prêt à faire voile pour les Antilles. On nomme ainsi un groupe d'îles qui se trouvent au centre des deux Amériques. Sur notre route nous trouverons les *îles Açores*, au nombre de neuf, qui appartiennent aux Portugais ; nous pourrons y relâcher, c'est-à-dire, nous y arrêter quelques momens pour nous procurer des rafraîchissemens. Avec un bon vent nous ferons notre voyage en six semaines.

Quoi ! il ne faut que six semaines, et moins encore, pour aller en Amérique, et cette grande partie du monde a été ignorée des peuples anciens, des Grecs,

des Romains ! ce n'est même que depuis un peu plus de trois siècles que nous la connaissons ! Cela vous étonne beaucoup. Les anciens n'ont pu connaître l'Amérique, parce qu'ils ne se hasardaient point en pleine mer ; ils suivaient toujours les côtes ; ils n'avaient, pour se conduire, que le soleil dans le jour et les étoiles la nuit. Quand le ciel était couvert de nuages, ils pouvaient facilement s'égarter, si le rivage était hors de leur vue. Les modernes ont découvert la boussole ; et cet instrument, qui, par le moyen d'une aiguille aimantée, indique toujours le nord, a permis aux hommes de traverser les mers dans tous les sens.

C'est en 1392 que *Christophe Colomb*, né à Gênes, découvrit l'Amérique. Le roi d'Espagne, après bien des sollicitations, lui avait confié trois petits bâtimens pour cette grande entreprise. Colomb aborda d'abord à Guanahani, une des îles Lucayes, et ensuite à Saint-Domingue, qu'il nomma *Hispaniola*. Cet illustre navigateur n'eut pas la satisfaction de donner son

nom au monde qu'il venait de découvrir; un aventurier florentin, qui y vint cinq ans après lui, et qui toucha la terre ferme, obtint cette gloire qu'il n'avait point méritée. Cet aventurier, ayant publié une relation de son voyage, sous le titre de *Relation d'Améric - Vespuce* (c'était son nom), excita la plus vive curiosité; on parlait partout de la *Relation d'Améric*, et peu à peu on s'accoutuma à appliquer le nom du voyageur à la terre dont il essayait de donner une idée. Les Espagnols coururent aussitôt en foule pour former des établissemens dans ce nouveau monde, qui offrait des richesses immenses, surtout en mines d'or et d'argent. Il leur fut facile de conquérir ces pays nouveaux sur des peuples à moitié nus, qui n'avaient pour armes que des flèches et des massues, et qui ignoraient les terribles effets de la poudre à canon. Attirées par les mêmes avantages qui avaient frappé les Espagnols, toutes les nations de l'Europe voulurent fonder des colonies dans l'Amérique. Ces colonies ont prospéré, sont devenues des

peuples à leur tour, se sont étendues dans ce nouveau monde, et ont pour ainsi dire repoussé des plus belles contrées les anciens maîtres de ces lieux. Ces anciens maîtres ou habitans sont aujourd'hui bien moins nombreux que les Européens, et n'ont fait aucun progrès vers la civilisation : ce sont toujours des sauvages réunis par hordes qui errent dans de vastes contrées incultes ; leur nombre va toujours en diminuant ; ils se fondent en quelque sorte : un jour l'Amérique ne sera habitée que par les fils des Européens.

Je viens de vous dire que, parmi les richesses de l'Amérique, les Européens ont d'abord compté l'or et l'argent ; mais les véritables richesses dont elle a fait présent à l'Ancien-Monde sont des productions utiles, et inconnues à nos pères : les pommes de terre, qui font maintenant une partie de la nourriture de nos campagnes ; le quinquina, un des meilleurs remèdes contre la fièvre ; le tabac, qui charme les soucis de tant d'infortunés ; la vanille, le cacao, la cochenille, et les dindons qui for-

mer t un des mets les plus délicieux de nos tables. Toutes les productions des autres parties du globe trouvent en Amérique un climat analogue à leur nature, et y réussissent parfaitement : elle fournit notamment presque tout le sucre et le café qui se consomment en Europe.

L'étendue de l'Amérique est considérable ; mais quelques côtes seulement sont bien peuplées ; l'intérieur n'offre que d'immenses forêts, où l'on ne trouve que quelques peuplades sauvages et errantes. Ce continent, comme vous pouvez le remarquer sur la carte, se divise naturellement en deux grandes parties, que l'on désigne par leurs positions : l'*Amérique septentrionale* et l'*Amérique méridionale*. Ces deux parties sont unies par l'isthme de Darien ou de Panaima. Dans le grand golfe qui se trouve au point de cette réunion, sont plusieurs îles, parmi lesquelles nous remarquerons *Saint-Domingue*, qui a appartenu en partie à la France, et qui présentait, dans un espace assez étroit, un des plus beaux établissements que les Européens aient formé

dans le Nouveau-Monde. Pendant notre révolution, on a voulu affranchir les nombreux esclaves noirs qui cultivaient les terres des plantations ; mais, par des mesures mal prises et par la méchanceté de quelque peuple voisin, qui voyait avec envie l'état florissant de cette colonie, on a irrité les nègres, qui se sont soulevés contre les blancs, et en ont massacré la plus grande partie. Les nègres sont devenus les maîtres du pays où ils avaient été si long-temps esclaves ; ils ont formé des gouvernemens, et leurs souverains sont des noirs comme eux. Il est probable que la France ne verra jamais cette riche possession rentrer sous ses lois ; mais ses anciens droits sont reconnus par tous les souverains de l'Europe.

La plus grande île des Antilles est *Cuba*, dans le voisinage de *Saint-Domingue*. Les Espagnols, qui n'ont marqué leurs conquêtes que par le sang, en ont détruit les habitans. Ils y ont bâti deux belles villes, *la Havane*, qui est la capitale, et *San-Jago* ; toutes deux ont de bons ports.

Quittons ces îles, et commençons notre visite de l'Amérique par les contrées les plus septentrionales. Voyez la carte. Je pars du Groënland.

LE GROENLAND, LE LABRADOR ET LE CANADA.

C'est un pays horrible que le Groënland ; c'est le séjour éternel des glaces et des neiges. Quoique à peu près aussi étendu que l'Europe, son territoire ne présente guère qu'une vaste solitude. On ne trouve que de loin en loin quelques peuplades rares et malheureuses. Elles s'établissent sur les bords de la mer pour chercher leur subsistance dans la pêche, car elles n'ont rien à espérer de la terre. Le règne animal n'y produit guère que des ours blancs, des rennes, des renards et une espèce de lièvres. Sur les terres qu'un été rapide débarrasse des neiges et des glaces, on ne voit croître que des bruyères, des buissons, une herbe courte et maigre, et de la mousse ; on cher-

cherait en vain un arbre. Les Danois sont cependant venus à bout de former quelques établissemens sur ces côtes inhospitalières ; on y trafique en huile de baleine, en peaux de renards et en veaux marins.

Je vous ai dit que plus on approchait des pôles, plus on avait de longues nuits et de longs jours. L'été n'a point de nuit pour les Groenlandais ; on voit toujours le soleil sur l'horizon, mais sa lumière n'est pas aussi vive le soir qu'à midi. La longue nuit d'hiver est à peu près de six semaines. A la baie de Disco on ne voit point la face du soleil depuis le 30 novembre jusqu'au 12 janvier.

Les mers qui baignent les côtes du Groenland sont, presque toute l'année, couvertes de glaces, non pas unies comme sur nos lacs et sur nos fleuves, mais en masses énormes, ressemblant à des îles ou de longues côtes de roches. Ces longues côtes et ces masses sont poussées par les vents, agitées et brisées par les tempêtes. On voit de ces montagnes de glaces flottantes qui s'élèvent à plus de six cents pieds au-des-

sus du niveau des eaux. Malgré les dangers que l'on court à naviguer entre ces blocs épouvantables, qui écraseraient un vaisseau comme vous briseriez une coquille de noix, les hardis navigateurs de l'Europe viennent chaque année, dans ces mers dangereuses, à la pêche de la baleine et du veau marin.

Si nous traversons le détroit de Davis, nous arriverons sur une terre que l'on nomme *Labrador*, terre presque aussi malheureuse que le Groënland. Le pauvre peuple qui l'habite est désigné par les Européens sous le nom d'*Esquimaux*. Les Esquimaux sont de petite taille, mais assez robustes; ils ont le teint basané, la tête large, la face ronde et plate. Ils se vêtissent de peaux de veaux marins ou de bêtes fauves; la pêche et la chasse fournissent à leur subsistance. Tout le vaste et triste pays qui entoure la baie d'Hudson a reçu le nom, bien mal choisi, de *Nouvelle-Bretagne*; les Anglais, qui y ont quelques établissements, s'en regardent comme les maîtres.

Ils sont un peu plus exactement les maîtres du *Canada*, qui a autrefois appartenu aux Français. Le Canada ne ressemble en rien aux misérables pays que nous venons de parcourir; l'hiver y est froid, mais l'été est chaud et agréable, et le sol est fertile. L'intérieur du pays est coupé par de larges rivières et de grands lacs. Les premiers établissements européens qui ont été formés au Canada l'ont été par des Français. Les trois principales villes ont été bâties par eux; ces villes sont *Québec*, les *Trois-Rivières* et *Mont-Réal*. Ce sont encore des Français qui, en partie, les habitent; ils parlent notre langue comme lorsqu'ils ne dépendaient point des Anglais; ils ont toujours le cœur français.

Les Européens se sont emparés des côtes; ils ont, en quelque sorte, repoussé dans l'intérieur du pays les anciens peuples. Parmi ces anciens peuples, on remarque les *Algonquins*, les *Hurons*, les *Illinois* et les *Iroquois*. Ils sont encore dans ce que nous appelons l'état sau-

vage ; mais ils sont braves, fiers, et ont de bonnes qualités.

LES ÉTATS-UNIS.

Depuis le Nouveau-Brunswick, à peu de distance du golfe Saint-Laurent, suivez le rivage de l'océan Atlantique jusqu'à l'extrémité de la Floride ; tournez, et suivez de même la côte du golfe du Mexique, jusqu'à la Nouvelle-Orléans ; voilà l'étendue des États-Unis. La plupart de ces états étaient autrefois des colonies fondées par les Anglais, et dépendantes de l'Angleterre. Par suite d'injustices que leur fit éprouver le gouvernement anglais, ces colonies secouèrent le joug, s'unirent entre elles, prirent les armes, et se déclarèrent indépendantes. La France se déclara pour leur liberté, et les soutint contre les Anglais. La guerre, commencée en 1775, fut terminée en 1783. Depuis cette époque, il s'est formé de nouveaux états, et des colonies étrangères

ont fait partie de l'*union*, telles que la Louisiane, qui appartenait à la France, et les Florides qui dépendaient de l'Espagne.

Ces vastes contrées étaient déjà très-peuplées lorsque le premier cri de liberté s'y fit entendre ; mais l'industrie et le bonheur qui y règnent ont plus que quadruplé la population ; et tous les Européens qui n'ont point d'espérance sur notre vieille terre vont se réfugier et chercher fortune sur ce coin du Nouveau-Monde. Les principales villes sont *Philadelphia*, qui a près de cent mille habitans ; *Boston*, qui en a trente mille ; *Baltimore*, trente-cinq mille ; *Charlestown*, vingt-cinq mille ; et la *Nouvelle-Orléans*, quinze mille. La capitale de tous les états est *Washington*, nouvelle cité qui n'a encore que cinq à six mille habitans, et qui a été bâtie pour être le siège du congrès ou assemblée générale des états, et le séjour du président ou chef du gouvernement. On lui a donné le nom du premier général et premier président des Améri-

cains, de Washington, homme aussi illustre par ses grands talens que par sa noble modération. Il a commandé les armées triomphantes de la république, s'est vu à la tête du gouvernement, et, soumis aux lois, il est rentré sans peine dans la classe commune des citoyens.

Je ne vous décrirai pas les mœurs des habitans des États-Unis ; ce sont celles des Européens, dont ils tirent leur origine ; mais les mœurs et la langue anglaise dominent, parce que la plupart de ces états, comme je vous l'ai dit, ont été fondés par l'Angleterre. Il n'y a point de nobles chez ces républicains ; non-seulement les hommes sont égaux devant la loi, ils le sont aussi dans la société. L'autorité qui gouverne, la fortune et les talens apportent seuls quelque distinction entre les hommes. Toutes les religions jouissent aussi de la liberté. Le commerce et la culture sont encouragés comme les deux bases de la prospérité publique.

Derrière cette longue et large bande que vivifie la mer, sont d'immenses forêts ha-

bitées par quelques débris des anciens habitans ; ils vivent de leur chasse et de leur pêche , font un peu de commerce avec les Européens , mais ne veulent point se lier avec eux. C'est une remarque à faire , que les anciens habitans s'éloignent des nouveaux venus , et leur abandonnent la place. Ils préfèrent leurs mœurs aux nôtres , et n'ont voulu recevoir de nous que des armes pour s'entre-détruire , et des liqueurs fortes pour s'empoisonner.

Nous avons vu la partie de l'Amérique septentrionale baignée par l'océan Atlantique ; la côte opposée , sur la mer du Sud ou océan Pacifique , est loin d'offrir un aussi beau spectacle. Depuis le détroit de Béring jusqu'au Mexique, on ne peut rencontrer , sur les côtes et dans l'intérieur des terres , que des peuplades sauvages , vivant de la chasse et de la pêche. Les Espagnols ont bien quelques établissements à la *Californie* , longue presqu'île renommée pour la pêche des perles ; mais les anciens habitans vivent à peu près comme les animaux , couchant sous les arbres pendant

l'été, et se creusant des tanières pour l'hiver.

Ce n'est qu'au *Mexique* que l'on retrouve enfin des hommes vivant en société. Ce vaste pays se divise en deux parties principales, le Vieux et le Nouveau-Mexique. Le *Nouveau-Mexique* touche, au levant, à la Louisiane, l'un des États-Unis, et au couchant, à l'océan Pacifique. La population est en grande partie formée d'Espagnols, qui ont mis les naturels sous un joug d'airain, ou les ont chassés dans les montagnes et dans les déserts. Le *Vieux-Mexique*, qu'on nomme aussi la *Nouvelle-Espagne*, se trouve pressé entre les deux mers, et se compose des terres qui marquent la séparation des deux Amériques. C'est un pays riche en grains, riz, maïs, en vin, en sucre, en coton, en bois précieux de teinture, en cochenille, vanille, et surtout en cacao, dont on fait le chocolat. Il abonde également en mines d'or et d'argent. La capitale porte le nom de *Mexico*, que lui avaient donné les anciens habitans: c'est une des plus belles et des plus riches



Patagons.

Péruviens.



Naturels de la Louisiane.

Canadiens.

villes du monde ; on y compte environ cent mille habitans. Les mœurs y sont tout espagnoles.

A la suite du Nouveau-Mexique est une bande étroite de terre qui sépare les eaux des deux mers : c'est l'isthme de Panama. C'est le seul chemin par terre pour entrer dans l'Amérique méridionale.

L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.

On trouve d'abord la *Terre-Ferme*, contrée que Colomb nomma ainsi à son troisième voyage, parce que dans les deux premiers il n'avait découvert que des îles. Cette riche contrée dépend de l'Espagne, ainsi que la *Nouvelle-Grenade* et la province de *Quito*. Ces magnifiques pays, riches malgré la paresse espagnole, tentent en ce moment de se rendre indépendans, à l'exemple des États-Unis.

Je vois le *Pérou*, si célèbre par ses mines d'or. Il s'étend le long des côtes de la mer du Sud. Ce pays, aussi riche par les productions de son sol que par ses minéraux précieux renfermés dans le sein de la terre,

présente la civilisation espagnole avec un luxe beaucoup plus considérable qu'en Espagne. Lima, bâtie à deux lieues de la mer, est sa capitale, et l'une des plus belles villes du Nouveau-Monde. Les productions naturelles au climat sont le *quinquina*, écorce d'une espèce d'arbre que l'on emploie pour guérir la fièvre, le *baume du Pérou*, du cacao; des espèces de brebis appelées *vigognes*, et un autre quadrupède appelé *lama*.

Quand les farouches et cruels Espagnols vinrent conquérir et désoler l'Amérique, le Pérou offrit à leurs regards le seul peuple civilisé de cette partie du monde; mais c'était un peuple fort doux, et qui n'avait point les armes nécessaires pour résister aux brigands qui venaient le piller et le massacrer. Les restes de cette nation sont aujourd'hui des hommes faibles, ignorans, et qui supportent leur esclavage avec une sorte d'imbécillité.

Derrière le Pérou s'étendent, dans un espace immense, le *Brésil* et la *Guyane portugaise*, qui forment les états américains du roi de Portugal; mais cette étendue

est loin d'être peuplée comme elle pourrait l'être ; les côtes seules offrent une population active : dans l'intérieur on ne trouve que quelques bourgs et les villages des naturels. Il est probable que cet immense désert se peuplera plus facilement, maintenant que le Brésil paraît devoir former un état séparé, et qu'il se trouvera en relation avec les autres états nouvellement constitués de l'Amérique. *Rio-Janéiro*, qui contient soixante mille habitans, est aujourd'hui la capitale ; ce titre était autrefois donné à *Bahia* ou *San-Salvador*, qui ne contient que vingt mille âmes. Le Brésil est un pays favorisé de la nature, qui n'attend que les bras d'hommes actifs et assez nombreux pour produire des richesses immenses. Il abonde en bois précieux pour la teinture, en bois d'ébène et de Fernambouc ; en cacao, en sucre, en vanille, baume, tabac, indigo, gingembre, coton. Il possède des mines de diamans et d'autres piergeries qui rivalisent presque avec celles de l'Orient. On trouve dans les forêts des quantités considérables de bœufs sauvages ; on

les tue par milliers pour en avoir seulement la peau et la langue. Ces bœufs sauvages ne sont pas originaires d'Amérique : ce sont les Européens qui les y ont portés, et les y ont abandonnés ; ils ont singulièrement multiplié.

C'est dans les états du roi du Brésil que se voit le plus grand fleuve du monde, la rivière des Amazones ou le Maragnon. Il sort d'un lac du Pérou, et vient se jeter dans l'Océan sous l'équateur même. On évalue la longueur de son cours, avec les détours, à environ mille lieues. Il nourrit dans ses eaux des tortues, des crocodiles, des lamentins ou vaches marines, et quantité de poissons que nous ne connaissons pas. Ses bords sont presque déserts, et embarrassés d'épaisses forêts. On ne rencontre que de loin en loin quelques peuplades de naturels.

Du Brésil nous passerons dans une immense étendue de pays qui est censé appartenir aux Espagnols. Il est borné à l'ouest par le Pérou ; au sud, par la Patagonie ; à l'est, par l'océan Atlantique ; et

au sud-est , par le Brésil. En arrivant par mer , on pénètre dans l'intérieur des terres par la rivière de Plata. Cette rivière est la plus grande de l'Amérique méridionale , après celle des Amazones : à son embouchure elle a soixante lieues de largeur ; depuis là jusqu'à la ville de Buénos-Ayres , elle garde le même nom ; elle prend ensuite celui de Parana. Le Paraguay et l'Uruguay viennent , après un cours considérable , la grossir de leurs eaux. Depuis le confluent du Paraguay et du Parana il y a près de deux cents lieues. La ville de Buénos-Ayres , située à soixante-dix lieues de l'embouchure du fleuve , est une des plus belles et des plus importantes de l'Amérique méridionale. Elle contient environ quarante mille habitans. Sa situation mérite d'être remarquée. Du côté du nord on découvre la Plata , dont la largeur s'étend à perte de vue ; les autres côtés offrent de vastes campagnes toujours vertes , dont la fertilité procure une si grande abondance de bestiaux , qu'il n'y a pas de ville au monde où les viandes soient à meilleur

marché et de meilleur goût. Le cuir des bestiaux est presque la seule chose que l'on paye.

Remontons la Plata, et ensuite Parana, pour parvenir jusqu'au point où le *Paraguay* se jette dans cette rivière. Le pays qu'arrose ce dernier fleuve, dont il a pris le nom, a offert un spectacle unique au monde : les jésuites, après avoir converti et civilisé les naturels, avaient formé un gouvernement qui a fait connaître tout ce que peuvent, sur les peuples les plus indisciplinables, la douceur, une sage prévoyance et la religion réunis. Ils en avaient fait des chrétiens, que l'on pouvait assez comparer aux chrétiens de la primitive Église ; c'étaient des hommes simples, qui se livraient au travail pour leurs seuls besoins, et qui se pliaient facilement aux règles que leur imposaient leurs religieux gouverneurs ; mais leur civilisation n'a pas été plus loin depuis ; les seuls hommes civilisés de ces contrées sont encore les Européens qui sont venus s'y établir.

Je vois le *Chili*, qui forme une longue

bande sur les bords de la mer Pacifique. C'est un pays enrichi des dons de la nature ; non-seulement on y recueille tous les fruits des tropiques (des pays chauds), mais aussi toutes les espèces de grains qui multiplient beaucoup. Les coteaux sont plantés de vignes qui donnent un vin excellent ; les campagnes sont pleines d'une infinité d'oiseaux. On y voit aussi beaucoup de bétail : surtout des vigognes ou gros moutons, qui donnent une laine précieuse et servent de bêtes de somme. Les mines d'or et d'argent y sont presque aussi riches que dans le Pérou. Malgré tous ces avantages, le pays est fort mal peuplé. Les naturels mènent une vie errante, et fuient, autant qu'il leur est possible, le joug des Espagnols. Ces derniers eux-mêmes sont peu nombreux. Leurs principales villes sont : la *Conception*, *San-Iago* et *Baldivia*. San-Iago a environ quarante-cinq mille habitans.

En nous avançant toujours vers la pointe de l'Amérique méridionale, nous entrons dans un pays que l'on nomme vaguement *Patagonie* ou *terre des Patagons*. Il n'est

habité que par des peuplades de naturels. Son nom lui vient d'une de ces peuplades dont les individus ont singulièrement frappé d'étonnement les premiers Européens qui les virent accourir sur les bords de la mer. Ces hommes sauvages, vêtus de peaux de vigogne ou de cheval, et vus de loin et à mi-côte, leur semblaient des géans; ce sont, à la vérité, des hommes d'une très-haute et forte stature; la terre n'offre même pas un autre peuple qu'on puisse leur comparer, mais ils ne passent pas les bornes que la nature a données à la taille humaine. Ils n'ont guère que six pieds de haut. Du reste, ce sont des hommes fort doux, et dont les voyageurs n'ont pas eu à se plaindre. On les appelle *Patagons*.

A l'extrémité de la Patagonie, on trouve le détroit de Magellan, qui interrompt le continent; au-delà de ce détroit, est ce qu'on appelle la *Terre de feu*. Ce nom excite sans doute votre curiosité? Ne donnez pas carrière à votre imagination: la *terre de feu* est une terre comme une autre; elle a été nommée ainsi par le capi-

taine Magellan qui la découvrit , et qui, pendant la nuit, aperçut des flammes produites par quelque volcan, ou peut-être seulement par les feux des naturels. Cette terre de feu est un pays extrêmement froid , principalement sur les montagnes. qui semblent condamnées à une stérilité éternelle. Les hommes sont , pour ainsi dire , en harmonie avec cette contrée sauvage : d'un aspect repoussant, gros, courts, mal faits , ils ajoutent à leur laideur naturelle par les ciselures et les peintures dont ils se couvrent toutes les parties du corps : les vns sont entièrement peints en rouge ; d'autres le sont en noir ; d'autres sont absolument bariolés comme des zèbres. Les habitations annoncent toute la pauvreté et la grossièreté de ceux qui les ont construites : quelques branches inclinées , attachées ensemble et recouvertes de peaux de veaux marins , forment ces demeures. Les meubles y répondent : une vessie de poisson sert à mettre de l'eau , et un panier contient les provisions.

Vous avez maintenant, sur la plus grande

partie du globe, des notions qui peuvent beaucoup vous aider dans l'étude de la géographie, et qui rendront plus profitables les leçons que vos maîtres vous donneront sur cette science. Je suis même sûr que ces notions ont excité votre curiosité, et vous ont inspiré le désir de vous livrer au plus tôt à cette étude. Quand vous aurez quelques années de plus, je vous conseille de lire de bonnes relations de voyages, celles que les personnes éclairées vous désigneront. Cette lecture a le double avantage d'être une des plus amusantes et des plus instructives, c'est, pour ainsi dire, une expérience que l'on acquiert facilement et en quelques heures.

Nous terminerons notre voyage par la visite rapide des principales îles qui interrompent l'immense étendue du grand Océan.

QUELQUES ILES DU GRAND OCÉAN.

Le *grand Océan*, que l'on nomme aussi *l'Océan pacifique et la mer du Sud*, s'étend entre l'Amérique et l'Asie. Il est parsemé

d'une infinité d'îles ; les plus grandes avoisinent l'Asie, et semblent, sur la carte, en être un *prolongement* (permettez-moi ce mot qui n'est pas avoué par l'Académie). La plus considérable de ces îles est la *Nouvelle-Hollande* ; c'est aussi la plus grande de toutes les îles du monde ; on peut la comparer à l'Europe entière pour l'étendue. Autour d'elle se groupent, à diverses distances, dans l'ouest, *Bornéo*, *Java*, *Célebes*, *Mindanéo* et *Luçon-Manille* ; au nord, la *Nouvelle-Guinée*, la *Nouvelle-Bretagne*, et la *Nouvelle-Irlande* ; vers l'est, la *Nouvelle-Calédonie* et la *Nouvelle-Zélande* ; au sud, la *terre de Van-Diemen*.

La *Nouvelle-Hollande*, malgré son étendue, attend encore des habitans. Les navigateurs qui ont reconnu ses côtes, n'ont vu que quelques peuplades errantes ; on ne sait si l'intérieur est mieux peuplé, on n'y a pas encore pénétré. L'Europe enverra un jour l'excédant de sa population pour former un peuple nouveau sur cette nouvelle terre. Les Anglais ont déjà commen-

cé : ils ont formé un établissement à Botany-Bay , ou plutôt à cinq lieues de là , au port Jackson. Cet établissement prospère et compte peut-être déjà vingt mille âmes. Il y en a un autre , qui en dépend , dans l'île de Van-Diemen. Les naturels du pays sont , comme je vous dis , en petit nombre : ils vivent dans un état tout-à-fait sauvage , n'ayant point de demeures fixes , et couchant dans des grottes sur le bord de la mer , ou formant à la hâte des huttes couvertes d'écorce. La chasse et la pêche sont leurs seules ressources. Avant l'arrivée des Européens , ils n'imaginaient presque pas que l'on pût cultiver la terre. Ils sont noirs , ont les cheveux crépus , mais n'ont , du reste , aucune ressemblance de conformation avec les nègres. Le sol de la Nouvelle-Hollande , du moins sur les côtes , ne produisait , avant les établissements européens , aucune plante propre à la nourriture de l'homme. Cependant la végétation y est sans cesse en activité , et aucune saison ne l'arrête entièrement ; mais elle ne présente ni la majesté

des antiques forêts de l'Amérique, ni la variété et l'élégance de celles de l'Asie, ni la fraîcheur de celles de l'Europe. Parmi les animaux, on trouve des chiens et des chats sauvages : l'animal le plus singulier est le kangourou qui a les pattes de devant et la tête beaucoup plus petites, proportionnellement, que les pattes et le train de derrière.

Nous ne remarquerons que quelques îles de ce nombre infini que nous voyons entre la Nouvelle-Hollande et l'Asie. Bornéo attire d'abord nos regards : c'est après la Nouvelle-Hollande l'île la plus considérable. Elle n'est séparée de l'Asie que par la mer de la Chine : ces côtes sont habitées par des Malais, hommes noirs qui ne ressemblent point aux nègres ; les habitans de l'intérieur, appelés Béajous, sont d'une autre race. Presque tous sont mahométans. Les Hollandais, les Anglais et les Chinois ont des établissemens et des comptoirs dans cette île.

L'île de Java est célèbre par l'établissement que les Hollandais y ont formé, et

par leur ville de Batavia , qui renferme cent soixante mille habitans , la plupart Européens. C'est le centre de tous les établissemens hollandais dans l'Inde.

Sous le nom des *Moluquès* ou *Îles-aux-épices* , on comprend toutes les îles situées entre Bornéo et la Nouvelle-Guinée ; savoir , Célèbes ou Macaçar , Gilolo , Cero , Amboine , Banda , Timor , Ternate , Tidor , Morty , Machian , et Bachian. Les peuples de ces îles sont mahométans.

Les *Îles Philippines* , à l'est de la Cochinchine , sont au nombre de dix grandes et dix petites. Elles sont habitées par des Indiens de diverses sortes , et par des Espagnols , à qui elles appartiennent en partie. Ces derniers ont leur principal établissement dans l'île de Luçon , à Manille , ville de quarante mille habitans. Les Espagnols possèdent encore dans ces mers les *Îles Mariannes* , situées à l'est et presque parallèlement aux Philippines , et ont quelques établissemens dans les *Îles Carolines* situées au sud des îles Mariannes.

Mais toutes ces îles appartiennent à

l'Asie par leur position et par leurs habitans. La Nouvelle-Hollande est à part , et semble faire l'intermédiaire des îles qui se trouvent plus rapprochées de l'Amérique. La Nouvelle-Guinée , qui l'avoisine et qui touche presque aux Moluques , mérite d'être remarquée par sa grandeur , qui paraît égaler celle de l'île de Bornéo. Ses habitans sont noirs , ont le nez aplati , les lèvres grosses , et les cheveux laineux ; c'est une race de nègres. A peu de distance de là , l'archipel des îles de l'Amirauté offre des hommes au teint jaunâtre , aux cheveux noirs et laineux , mais sans nez aplati. En général , ces nombreuses îles du grand Océan ont reçu des habitans par suite de divers événemens , et ces habitans ne tirent point leur origine d'une source commune. En allant toujours vers l'Amérique , on trouve d'autres couleurs et d'autres mœurs : ce sont des hommes au teint de cuivre et qui ont trop de rapport avec les peuplades américaines pour n'en être pas sortis. Les tempêtes , en écartant et dispersant au loin les légers canots des hom-

250 PETIT VOYAGE AUTOUR DU MONDE.

mes sauvages des côtes, ont procuré des habitans à toutes les îles qui sont plus ou moins rapprochées de ces côtes américaines.

Mais c'est ici que nous nous arrêterons, mes enfans. Notre voyage a été assez long; il est temps de nous reposer. Si vous voulez qu'il soit fructueux pour vous, recommencez-le quelquefois, prenez vos cartes, et suivez encore la route que nous avons faite; c'est le meilleur moyen de fixer dans votre mémoire la situation des différents pays du monde.

FIN.

T A B L E.

	<i>Pag.</i>
AVERTISSEMENT.	7
PETIT VOYAGE AUTOUR DU MONDE.	11
DIEU, CRÉATEUR DU MONDE.	13
L'UNIVERS.	14
LE SOLEIL.	15
LA LUNE.	17
LA TERRE.	20
La Terre considérée comme planète.	22
Les Montagnes et les Eaux.	25
Division de la Terre et des Eaux.	30
Des Pays chauds et des Pays froids.	33
Des Saisons.	34
Des principales races d'Hommes.	36
L'EUROPE.	38
LA FRANCE.	39
LES PAYS-BAS.	80
L'ANGLETERRE.	85
ROYAUME DE HANOVRE.	92
LE DANEMARCK.	93
LA SUÈDE.	95
LA NORWÉGE.	97
LA LAPONIE.	99
L'EMPIRE DE RUSSIE.	103
LA POLOGNE.	109
DE L'ALLEMAGNE EN GÉNÉRAL.	111
LE ROYAUME DE PRUSSE.	112
LE ROYAUME DE BAVIÈRE.	113
LE ROYAUME DE SAXE.	<i>ibid.</i>
LE ROYAUME DE WURTEMBERG.	114
GRAND DUCHÉ DE BADE.	<i>ibid.</i>
L'EMPIRE D'AUTRICHE,	115
ITALIE.	120

ROYAUME DE NAPLES,	Pag. 122
ÉTATS ROMAINS.	129
ROYAUME LOMBARDO-VÉNITIEN,	135
ÉTATS DU ROI DE SARDAGNE,	138
LA SUISSE,	145
L'ESPAGNE,	150
LE PORTUGAL,	154
LA TURQUIE D'EUROPE,	156
L'ASIE.	162
TARTARIE RUSSIENNE,	166
TABTARIE INDÉPENDANTE.	173
LE JAPON,	174
LA CHINE,	175
LES INDÉS,	180
LA PERSE,	186
L'ARABIE,	188
L'AFRIQUE,	194
L'ÉGYPTE.	197
ÉTATS BARBARESQUES.	201
SAHARA OU LE GRAND DÉSERT,	204
LE SÉNÉGAL,	206
LA GUINÉE.	210
LE CONGO.	211
LA CAFRERIE.	212
LES HOTTENTOTS ET LE CAP DE BONNE-ESPÉ-	
RANCE.	213
CÔTE ORIENTALE DE L'AFRIQUE.	215
L'AMÉRIQUE.	221
LE GROENLAND, LE LABRADOR ET LE CANADA.	227
LES ÉTATS-UNIS.	231
L'AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.	235
QUELQUES ILES DU GRAND OCÉAN,	244

Fin de la table,

w



